BALLON D'ESSAI.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉGRON,
RUE DES NOYERS, N°. 24.

BALLON D'ESSAI,

OU

CHANSONS,

ET AUTRES POÉSIES,

DE

L. ARMAND-GOUFFÉ,

Convive des Dîners du Vaudeville,
et. . . . voilà tout.

Autant en emporte le vent.

PARIS,
CHEZ CAPELLE, LIBRAIRE,
RUE J. J. ROUSSEAU, N°. 346.
AN X. — 1802.

DÉCLARATION

conforme à la loi du...

AIR : On compterait les diamans.

Le temps détruira les pamphlets
Qui maltraiteront cet ouvrage ;
Et, pour mes vers, pour mes couplets,
Du temps je ne crains point l'outrage.
Mon nom doit vivre autant que ceux
D'Anacréon et de Sénèque ;
Car je l'ai fait, à côté d'eux,
Placer à la *Bibliothèque*.

EXTRAIT DU DÉCRET

concernant les contrefacteurs.

Du 19 juillet 1793.

Art. IV. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

CHANSON D'AVIS AUX CONTREFACTEURS.

AIR : Combien je suis frais et dispos !

On contrefait tout, à Paris :
On y voit mille personnages
Contrefaire les beaux esprits,
Les politiques et les sages ;
On y contrefait, sans pudeur,
Boileau, Lafontaine et Voltaire,
Et je sens qu'un mince rimeur
Est plus facile à contrefaire.

Propager le nom d'un auteur,
N'est-ce pas lui rendre service ?
Pour punir le contrefacteur,
Devrait-on armer la justice ?
A nos vers il veut procurer
Une fortune plus complète :

Si quelqu'un doit en murmurer;
C'est le public qui les achète.

Moi, citoyens contrefacteurs,
Vous pouvez tous me contrefaire.
Je ne suis pas de ces auteurs
Qu'un pareil jeu met en colère;
Je dis plus : J'aurai du plaisir
A me voir remettre en lumière;
Et si, chez vous, on vient saisir,
N'en accusez que mon libraire.

En conséquence, moi, qui ne fais point de vers, je déclare, en prose, que je poursuivrai, suivant la rigueur des lois, quiconque contrefera cet ouvrage *en tout* ou *en partie*.

Seront réputés faux, et saisis comme tels, les exemplaires qui ne seront pas signés :

Commissionnaire en librairie.

(*Voyez la page* 177.)

CHANSON-PRÉFACE.

AIR de la pipe de tabac.

POUR s'*elever* jusqu'au Parnasse,
Il est mille chemins divers;
Je sais qu'en *volant*, on s'y place,
Et je pars, au milieu des *airs*. (*bis.*)
Il fallait, dans un cas semblable,
Du *lest*, et j'en ai mis un peu;
Mais, ma *voiture* est *inflammable*,
Pour elle, j'ai bien peur *du feu!* (*bis.*)

Mesdames, l'espoir de vous plaire
Me conduit au sacré vallon;
Vous viendrez toutes, je l'espère,
Enlever mon petit *ballon*. (*bis.*)
Porté sur les rapides ailes
Et des Plaisirs et des Amours,
Il pourra, s'il sait plaire aux belles,
Faire un *voyage de long cours*. (*bis.*)

Mais, contre ma frêle *voiture*,
Peut-être l'on va conspirer :
Je te vois, maligne censure,
Déjà prête à la *déchirer*. (*bis.*)
Je ne veux pas à ta clémence
Recourir, comme on fait souvent :
Mords, *déchire !* ... J'en ris d'avance,
Tu ne trouveras que *du vent*. (*bis.*)

COUPLETS DEDICATOIRES,

A MOI-MÊME.

AIR du Vaudeville de l'opéra-comique, ou d'Arlequin afficheur.

Un protecteur met en crédit :
Lequel choisir ? ... La peur m'arrête.
Un auteur ? ... Je crains son esprit.
Un Crésus ? ... N'est-il pas trop bête ?
Offrir un hommage bannal,
D'un vil flatteur, c'est le système :
De peur de le placer plus mal,
Je me l'offre à *moi-même.* (*bis.*)

J'adresserais bien mon recueil
A ma famille, à ma maîtresse:
Je serais sûr d'un bon accueil,
Car je suis sûr de leur tendresse;
Mais, si l'ouvrage est ennuyeux,

Le beau présent, pour ceux que j'aime!
Ah! je sens qu'il vaut encor mieux
Me l'offrir à *moi-même*. (*bis.*)

Je devrais flatter, prudemment,
Nos plus terribles satiriques;
Avec un petit compliment,
On désarme bien des critiques.
Mais, quand ils se feraient la loi
D'épargner ma faiblesse extrême,
Ils ne seront jamais, pour moi,
Plus clémens que *moi-même*. (*bis.*)

Sans chercher un plus long détour,
Je me présente mon ouvrage;
Je me demande, tour à tour,
Et je me promets mon suffrage.
Cet hommage n'est point suspect,
Car je fais mon bonheur suprême
D'être, *avec un profond respect*,
Mon serviteur,

MOI-MÊME.

BALLON D'ESSAI.

LE DÉLUGE UNIVERSEL.

CANTIQUE A BOIRE.

AIR : Pleurez, mes yeux, pleurez mon sort funeste.

PLEUREZ, messieurs! je chante le grabuge
Que fit jadis le ciel, dans ses fureurs ;
Et vous sentez qu'en pensant au *déluge*,
On doit verser un *déluge* de pleurs. (*bis*.)

AIR du Vaudeville de la Belle fermière.

Les mortels, mauvais chrétiens,
Se lassaient d'entendre la messe ;
Ils juraient comme des chiens,
Même ils n'allaient plus à confesse.
Ce désordre universel
Était un outrage au ciel :
C'est pourquoi le Père éternel
Se mit, dans sa colère,
A lâcher de l'eau sur la terre ! (*bis*.)

AIR : Un jour Guillot trouva Lisette.

Il pleut à flots dans les campagnes,
Tout est détruit et submergé;
Et pour grimper sur les montagnes,
De ses foyers on prend congé.
Toutes les routes sont garnies (*bis.*)
De fuyards percés jusqu'aux os:
Un fabriquant de parapluies
Aurait, ce jour-là, gagné gros ! (*bis.*)

AIR du porteur d'eau, (de la Pauvre femme.)

Les porteurs d'eau, voyant pleuvoir,
Comptaient déjà faire fortune;
Mais le ciel trompa leur espoir:
La débâcle leur fut commune :
C'est alors, du moins je le crois,
Qu'on vit, pour la première fois,
Les loups, les tigres, les agneaux,
Les chiens, les chats et les oiseaux,
Les chevaux
Et les veaux,
Les humains et les escargots
A l'eau ! (*bis.*)
Ah ! les pauvres nigauds,
A l'eau ! (*bis.*)

Ah ! les pauvres nigauds,
Que n'inventaient-ils les bateaux ? (*ter.*)

AIR des ci-devant pendus.

Ceci nous fait voir, mes amis,
Qu'il faut être, en tout temps, soumis
Aux ordres de l'Etre suprême :
Songeons qu'il est toujours le même,
Et qu'il peut faire, de nouveau,
Tomber tous nos projets *dans l'eau.*

AIR : l'Amour est un enfant trompeur.

Un vieillard, par bonheur pour nous,
Ne fut pas de la fête ;
Dieu permit, malgré son courroux,
Qu'il bravât la tempête :
S'il cessait d'être bon chrétien,
L'Eternel savait le moyen
De lui laver la tête. (*bis.*)

AIR : L'autre jour, la p'tite Isabelle.

Dieu lui fait construire une barque,
Grande au moins comme *la Pitié* ;
Noé, dans la barque, s'embarque,

Suivi de sa chaste moitié;
Puis, dans ce flottant domicile,
Tous les animaux, derrière eux,
Vont à la file, (*bis.*)
Deux par deux.
Adieu donc, Noé, bon voyage,
Gouvernez bien votre vaisseau :
Ma foi, si vous faites naufrage,
L'espèce humaine est à *vau-l'eau.* (*bis.*)

AIR : Avec les jeux dans le village.

Ce qui n'entra pas dans la barque,
Périt alors tout à la fois,
Et des airs l'orgueilleux monarque,
Et le faible habitant des bois;
Rien n'en échappa, dit l'histoire :
Mais, pour nous qui réfléchissons,
Il est difficile de croire
Que Dieu put noyer les poissons.

AIR : Il faut quitter ce que j'adore.

Après deux grands mois de colère,
Le Tout puissant retint son eau,
Et, dès qu'on put marcher par terre,
Noé sortit de son bateau.

Sa femme qui voyait, par l'onde,
Tout dépeuplé, tout dévasté,
Lui fit, de repeupler le monde,
Comprendre la nécessité. (*bis.*)

AIR de la croisée.

Sitôt que la dame en parla,
Noé tomba d'accord, sans peine,
Qu'il fallait en passer par là,
Ou voir finir l'espèce humaine;
Mais la lenteur de ses travaux
Déconcerta sa ménagère :
Le vieillard, glacé par les eaux,
Ne fit que de l'eau claire. (*bis.*)

AIR de la pipe de tabac.

Dieu, pour réchauffer sa vieillesse,
Lui montra la vigne, en un coin,
Et lui dit comment la tendresse
Peut y recourir au besoin.
Il ajouta : fais bon usage
Du jus charmant de ce raisin,
Sans quoi, pour te rendre plus sage,
Je mettrai de l'eau dans ton vin. (*bis.*)

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Noé , réchauffé par le vin ,
Tira de l'eau le genre humain.
Célébrons sa mémoire !
Le vin est un bienfait du ciel :
J'en bois pour plaire à l'éternel ,
Et n'en bois qu'à sa gloire.
Le déluge viendrait en vain :
Dans l'eau je répandrai mon vin ;
Par ce moyen-là ,
Elle deviendra
Moins difficile à boire.

ADIEUX

A MON BATAILLON,

lorsque j'obtins mon congé de réforme, à cause de la faiblesse de ma vue.

AIR : Chantez, dansez, amusez-vous.

Vous marcherez seuls aux combats :
Je ne puis être du voyage ;
On dit, puisque je n'y vois pas,
Que je suis propre au mariage :
Pour suivre de si douces lois,
Y *regarderais-je* à deux fois ?

La faculté, par ses commis,
Vient de me déclarer myope :
Pour découvrir les ennemis,
J'aurais besoin d'un télescope :
Mais pour voir de jeunes attraits,
J'aime mieux *regarder* de près.

Pourrai-je, avec de mauvais yeux,
Suivre Bellonne, dans sa route?
A mon état il convient mieux
De suivre un dieu qui n'y voit goutte;
Ce dieu peut, à mes yeux surpris,
Faire encor *voir* bien du pays.

Tandis que de nobles lauriers
Vous allez couronner vos têtes,
Moi, dans mes paisibles foyers,
Je vais tenter d'autres conquêtes.
Que je trouve un tendron charmant,
Et je l'épouse *aveuglément.*

MON EPITHALAME.

CHANSON.

AIR : Il faut quitter ce que j'adore.

Vous qui, de la brune à la blonde,
Promenez vos fades soupirs,
Et parcourez ainsi le monde,
Sans pouvoir fixer vos désirs,
N'attendez pas que je condamne
Des feux qui ne durent qu'un jour :
Qui n'a pas vu Féliciane,
Ne doit pas connaître l'Amour. (*bis.*)

J'ai laissé couler quatre lustres,
Sans m'occuper de la beauté,
Parmi tant d'esclaves illustres,
L'Amour ne m'avait point compté ;
Mais indigné qu'un cœur profane
Refusât de grossir sa cour,
Ce dieu m'offrit Féliciane :
Il fallut céder à l'Amour. (*bis.*)

Entre les bras d'un tendre père,
D'une mère chère à mon cœur,
Dans notre hameau solitaire,
Long-temps j'ai trouvé le bonheur;
Jardins fortunés de Brévane,
Que j'aimerai votre séjour!
Il vous manquait Féliciane,
Pour avoir seuls tout mon amour.

Ainsi, d'une rose nouvelle,
Amour! tu pares mon printemps;
Cette rose, toujours plus belle,
Doit parer encor mes vieux ans.
Si la fleur du plaisir se fane,
Auprès de nos beautés du jour,
Sur les pas de Féliciane,
Chaque instant rajeunit l'Amour.

Je voulais, ivre de ma gloire,
Ne chanter que la volupté;
Mais il faut un couplet à boire,
C'est un usage respecté.
Puissent Bacchus et sa tisane
Enivrer chacun, à son tour!
Mais, auprès de Féliciane,
Laissez-moi m'enivrer d'amour.

COUPLETS.

A Mlle. BERTRAND,

sur son nom.

AIR : On compterait les diamans.

BERTRAND fut un singe vanté,
Si j'en crois le bon Lafontaine :
Ce nom sied-il à la beauté
Dont nous chérissons tous la chaîne?
De ce nom, je n'en puis douter,
J'ai découvert enfin les traces :
Est-on singe pour imiter?
Vous êtes le singe des grâces.

Lorsque vous tenez le pinceau,
D'un singe vous avez l'adresse ;
Mais le mieux fait et le plus beau
N'eut jamais votre gentillesse.
L'Amour vous fit pour tout charmer ;
De ses traits il forma les vôtres,
Et les hommes, pour vous aimer,
Sont tous singes les uns des autres.

COUPLETS

A THÉRÈSE,

que je voyais pour la seconde fois, et dont on célébrait la fête.

AIR : Voulez-vous savoir les on dit?

POUR Claude, Antoine, ou Nicolas,
J'ai fait cent couplets bêtes,
Et, je l'avouerai, j'étais las
De rimer pour des fêtes.
Chanter est mon fort;
Mais il faut, d'abord,
Que le sujet me plaise.
Aussi, Dieu merci,
De grand cœur, ici,
Je vais chanter *Thérèse*.

Pour ses grâces, pour sa beauté,
Si partout on l'adore,

Pour son esprit, pour sa gaîté,
Nous l'aimons plus encore.
Dans ses traits jolis,
Je vois rose et lis ;
Sur sa bouche est la fraise.
Oui, Flore et l'amour
Ont fait, tour à tour,
Leurs présens à *Thérèse.*

Ce portrait paraît sûrement
Peu digne du modèle;
Mais, depuis deux jours seulement,
Je connais cette belle.
Sur mille agrémens,
Mille dons charmans,
Il faut que je me taise :
En si peu d'instans,
On n'a que le temps
De brûler pour *Thérèse.*

De charmer elle a le secret,
Et, lorsque chacun l'aime,
Je puis, sans paraître indiscret,
L'aimer aussi moi-même ;
Mais, sans intérêt,
On le lui dirait,

Puisque (par parenthèse)
Bravant les jaloux,
Son heureux époux
Peut seul plaire à *Thérèse.*

On pourrait, avec plus d'esprit,
Dire la même chose;
Mais si Thérèse me sourit,
J'aurai gagné ma cause.
Laissant les auteurs,
De vers enchanteurs
Orner une fadaise,
Moi, tout bonnement,
Et sans compliment,
Je dis : J'aime *Thérèse.*

Thérèse, jugez, sans rigueur,
Une chanson légère;
Pour des vers dictés par le cœur,
Ne soyez point sévère.
Quoiqu'ils soient mauvais,
De les avoir faits
Je ne me sens pas d'aise,
Et j'ai raison; car
Ils finiront par
Un baiser de *Thérèse.*

COUPLET

A M. H...

mon chef, au ministère des finances, pour le jour de sa fête.

AIR : En quatre mots, je vais vous conter ça.

JE serai bref,
J'en jure par mon chef!
Si Phébus ne conduit ma nef,
Je crains plus d'un méchef.
Cher Joseph!
Ton nom m'élève;
Mais au fond du cœur j'endève
Que la rime en ef
N'ait, dans fief,
Que le juron par *f*,
L'adverbe de rechef
Et le vilain grief,
Pour dire qu'on aime, en Joseph,
Epoux, père, ami, chef.

LE CORBILLON,

mot qui me fut donné pour sujet de chanson, lors de mon admission aux dîners du Vaudeville.

AIR de la pipe de tabac.

JARDINIERS chers au Vaudeville,
Malgré l'hiver et ses rigueurs,
Vous formez, au sein de la ville,
Tous les mois, un panier de fleurs. (*bis.*)
Le plaisir, qu'on métamorphose,
Chez les Français, en papillon,
Amant de fleurs, toujours repose
Sur votre joli *corbillon.* (*bis.*)

Au milieu des roses pressées
Dans ce *corbillon* enchanteur,
Combien de nouvelles pensées,
Dont rien n'altère la fraîcheur! (*bis.*)
Vous daignez en vain me permettre
D'apporter mon échantillon;
Vous ne me laissez rien à mettre
Dans votre joli *corbillon.* (*bis.*)

Un autre corbillon encore
De mes chants doit être l'objet :
Viens, Amour, c'est toi que j'implore ;
Fais-moi rentrer dans mon sujet. (*bis.*)
Point d'équivoques, point de doutes,
Sur le mot, sur l'intention,
Les belles doivent savoir toutes
Ce qu'on appelle un *corbillon.* (*bis.*)

Lorsque le plaisir, sous la treille,
Les avertit de se ranger,
Avec une ivresse pareille,
Jeune ou vieille court vendanger : (*bis.*)
L'une prend la grappe vermeille,
L'autre s'en tient au grapillon ;
Les mamans ont une corbeille,
Les fillettes un *corbillon.* (*bis.*)

Au temps heureux de l'innocence,
Temps qui n'aurait pas dû changer,
Fille donnait, sans résistance,
Son corbillon à son berger ; (*bis.*)
Aujourd'hui, Plutus seul ordonne,
L'amour a baissé pavillon,
Fille ne dit plus : Je vous *donne*,
Mais, je vous *vends* mon *corbillon.* (*bis*).

3.

De là, ce jeu que chacun aime,
Où l'on demande : *Qu'y met-on?*
Agnès répond : *Tarte à la crême*,
Malgré la rime et la raison. (*bis.*)
Vous trouverez mieux, je parie,
Rimeurs favoris d'Apollon :
Qu'y met-on? Parlez, je vous prie,
Je vous passe le *corbillon.* (*bis.*)

C'EST BON SIGNE.

CHANSON,

adressée aux convives des dîners du Vaudeville.

AIR : Voulez-vous savoir les on dit ?

POUR entrer au sacré vallon,
J'avais besoin d'escorte ;
Vous m'avez, au nom d'Apollon,
Gaîment ouvert la porte.
De suivre vos pas,
Je me dis tout bas
Que je ne suis pas digne ;
Mais si mon refrein
Vous met tous en train,
Je dirai : *C'est bon signe !*

Sur quel air ferai-je un couplet?
Eh! songeons aux paroles!

Un sot refrein toujours déplaît,
Malgré des sons frivoles ;
Mais quand on écrit,
Si le trait d'esprit
Se montre à chaque ligne,
Si le vers malin
Pétille au refrein,
Moi je dis : *C'est bon signe!*

Quand certains chansonniers bâtards,
De plaire ont l'avantage,
Leur succès est, pour les beaux-arts,
Un funeste présage ;
Mais quand les sifflets
Couvrent leurs couplets,
Dont le bon goût s'indigne,
Si c'est pour l'auteur,
Signe de malheur,
Pour l'esprit, *c'est bon signe.*

Railler, sans jamais insulter,
Du goût c'est la consigne ;
En piquant, l'esprit sait flatter :
La sottise égratigne.
Vainement un sot,
Dans un plat bon mot,

M'attaque et me désigne;
A tort, à travers,
Qu'il fronde mes vers:
Pour mes vers, *c'est bon signe.*

Lorsque l'objet de nos désirs,
Le soir, sur la verdure,
Rit de nos feux, de nos soupirs,
C'est un mauvais augure;
Mais quand la beauté,
Quittant sa fierté,
Rougit et se résigne,
Trop heureux amant,
Saisis le moment,
Ne crains rien, *c'est bon signe.*

Un galant, s'il croit deviner
Les désirs de sa belle;
Un Gascon, si, pour le dîner,
Il entend qu'on l'appelle;
Un buveur joyeux,
S'il voit que les Dieux
Fassent fleurir la vigne;
Un voleur qui fuit,
Un tendron qu'on suit,
Disent tous: *C'est bon signe.*

Le vœu le plus cher des Français,
Rassasiés de gloire,
C'est d'obtenir enfin la paix,
Pour prix de la victoire.
Tel dit : Nous l'aurons !
Et tel : Nous verrons !
Moi, j'attends qu'on la signe.
Je vois nos guerriers
Couverts de lauriers,
Et je dis : *C'est bon signe.*

LE COUCHER.

CHANSON.

AIR : Il faut quitter ce que j'adore.

Les soucis, la crainte et la haine
Suivent les grands sur le duvet;
Le riche, qui repose à peine,
Voit des voleurs à son chevet.
Mais, dans un bois, quand ma bergère
Sur mes genoux vient se pencher,
Elle fait, d'un lit de fougère
Le plus délicieux *coucher*.

Paul, admis au coucher d'un prince,
Est charmé d'un honneur pareil,
Mon goût sent un peu la province,
J'aime le coucher du soleil :
Au sein de Thétis qui le presse,
A peine va-t-il se cacher,
Je répète, avec ma maîtresse,
La douce leçon du *coucher*.

A tous les yeux, chaque parure
De Glycère embellit les traits;
Moi, je ne vois, dans la nature,
Rien qui puisse orner ses attraits.
Dans son alcove retirée,
C'est là que j'aime à la chercher;
Je ne la trouve bien parée,
Que dans le moment du *coucher.*

Lise a quinze ans, l'Hymen la happe,
Comptant sur un bonheur certain;
Mais l'adroit Amour rit sous cape,
Ce dieu s'est levé plus matin.
Si tu la trouves toute apprise,
Pauvre Hymen! dois-tu te fâcher?
A son lever l'Amour l'a prise,
Tu ne la prends qu'à son *coucher.*

Avec Favart, on voit, en France,
Le Vaudeville se lever:
Dès son réveil il chante, il danse:
L'enfant n'aime point à rêver.
Voulez-vous le voir, par la ville
Long-temps courir? il faut tâcher
Que le *Dîner du Vaudeville*
Eloigne toujours son *coucher.*

COUPLETS MORAUX,

SUR LE MÊME SUJET.

Même air.

Le néant est pour l'existence
Ce que pour l'homme est le sommeil,
Et le jour de notre naissance
Est comme l'instant du réveil;
Vers le soir et vers la vieillesse
Chaque moment nous fait marcher;
Quand l'âge vient, quand le jour baisse,
Voilà le moment du *coucher*.

Sur l'édredon ou sur la dure,
En paix si tu veux sommeiller,
Songe, mortel, qu'une âme pure
Est un excellent oreiller.
Riche ou pauvre, sois honnête homme,
Et si la mort vient te chercher,
Comme tu dois faire un long somme,
Tâche d'avoir un bon *coucher*.

LES COMMANDEMENS DU DIABLE,

OU

LA DÉCADE BIEN EMPLOYÉE.

AGENDA

trouvé dans la poche d'un honnête homme.

AIR : En quatre mots.

DE faux témoin servez, le *primidi*,
Pillez les marchands, *duôdi*,
Assassinez, *tridi*,
Quartidi, faites des groupes,
Désorganisez les troupes,
Pendez, *quintidi*,
Incendiez les maisons, *sextidi*,
Fusillez, *septidi*,
Mitraillez, *octidi*,
Et guillotinez, *nonidi*,
Pour danser, *decadi*.

L'AVENIR.

CHANSON.

AIR du vaudeville de Jean Monnet.

Je suis de l'avis d'Horace :
La mort peut venir demain ;
Loin que son aspect me glace,
Je l'attends, le verre en main ;
De saisir
Le plaisir
Quand le moment se présente,
Du présent je me contente,
Et je ris de l'*avenir.*

Mais, si le sort, que je brave
Tant qu'il me reste un tonneau,
Vient épuiser, dans ma cave,
Mon vin vieux, mon vin nouveau,
Voir fleurir,
Voir mûrir
Les raisins.... cela console :

Ce que le présent me vole
M'est rendu par l'*avenir.*

J'aime une fille jolie,
Entre seize et vingt printemps,
Et ne fais pas la folie
De soupirer trop long-temps.
Un soupir
Fait languir;
L'instant fuit, le temps me presse,
Et me fait voir la vieillesse
Sur les pas de l'*avenir.*

Mais fillette, à son aurore,
M'inspire aussi de l'amour:
Son cœur est muet encore,
Son cœur doit parler un jour.
A s'ouvrir,
A fleurir,
Quand un bouton se dispose,
Ainsi nous aimons la rose
Que nous promet l'*avenir.*

Pour voir la sottise, en France,
Le temps présent nous suffit;
Mais veut-on voir l'élégance,

Le bon ton, le goût, l'esprit,
Tout polir,
Embellir?
Français, il faut pour ta gloire,
Du passé garder mémoire,
Ou pénétrer l'*avenir.*

Pour Cloé, beauté qu'on cite,
Et dont la fraîcheur nous plaît;
Pour Damis, dont on récite
Une épigramme, un couplet,
S'applaudir,
S'étourdir,
Est un travers que j'excuse.
Le présent, qui les abuse,
Est leur unique *avenir.*

A l'avenir, dans ce monde
Nul ne saurait parvenir;
Il vient, à chaque seconde,
Mais n'a jamais pu venir.
Au désir
D'en jouir,
Quand on se livre, il échappe:
C'est le présent qu'on attrape,
Dès qu'on touche à l'*avenir.*

DIOGÈNE,

OU

JE CHERCHE UN HOMME.

CHANSON.

AIR du pas redoublé de l'infanterie.

Sur les pas de la Vérité,
Diogène moderne,
Au milieu de l'obscurité,
Je porte ma lanterne,
Et, parmi les grands que je vois,
Ou qué l'histoire nomme,
Je trouve des héros, des rois,
Partout je cherche *un homme*.

Je vois des docteurs, à Pékin,
A Mexico, des riches,
Des politiques, à Berlin,

Au Caire, des derviches;
A Londres, je vois des penseurs,
Des Capucins, à Rome,
Je vois, à Paris, des danseurs :
Partout je cherche un *homme.*

Chez les Turcs, je perdrais mes pas.
Leurs femmes sont fort belles,
Mais, morbleu ! . . . je ne voudrais pas
Qu'on me trouvât près d'elles :
L'amant qu'au sérail on saisit
Est traité . . . Dieu sait comme !
Et ce n'est pas là, m'a-t-on dit,
Qu'il faut chercher un *homme.*

Aurais-je cru, chez la beauté,
Trouver un Diogène ?
Je demande un jour à Myrthé,
Que je voyais en peine :
« Vous a-t-on pris quelques bijoux,
Ou quelque forte somme ?
- Non, monsieur. -Mais que cherchez-vous ?
— Hélas ! je cherche un *homme.* »

Que de fillettes je connais,
Diogènes femelles !

Ne cherchons donc plus désormais
Ce que cherchent les belles :
Qu'il m'en vienne une de vingt ans,
Et je veux qu'on m'assomme,
Si je lui laisse plus long-temps,
Dire : *je cherche un homme.*

OSCAR,

FILS D'OSSIAN,

TRAGÉDIE EN CINQ COUPLETS.

Le Théâtre représente un désert terminé par la mer.

PREMIER COUPLET.

AIR : En quatre mots, je vais vous conter ça.

Au bord de l'eau, la belle Malvina
S'en va, cherchant par-ci, par-là,
Si Dermide viendra.
Ivre d'amour et de rage,
Oscar vient sur le rivage.
Et puis... il s'en va.
Mon cher Oscar ! eh ! mais restez donc là,
Dit la belle qu'il va
Laisser seule déjà ;
Vous m'aimez, n'est-ce que cela ?
Restez, et l'on verra.

SECOND COUPLET.

Le Théâtre représente l'appartement de Malvina.

Oscar demeure : on en est enchanté.
Bientôt arrive un député,
Qui, d'un air attristé,
Dit : Votre mari se noie ;
Mais apprenant, avec joie,
Qu'Oscar est resté,
D'un tel ami connaissant la bonté,
La générosité,
La sensibilité,
Il veut qu'Oscar, par vous fêté,
En époux soit traité.

TROISIÈME COUPLET.

La décoration ne change point.

Quand voulez-vous dire le fameux *oui ?*
Demande Oscar tout réjoui.
— Eh ! mais dès aujourd'hui.
Nouveau confident arrive,

Et l'on entend, sur la rive,
Du charivari.
Oscar apprend que son maudit ami
N'était mort qu'à demi,
Qu'il revient bien guéri :
Il sort du logis, de peur d'y
Rencontrer le mari.

QUATRIÈME COUPLET.

Le Théâtre représente un Cimetière.

Le bon époux, comme un pauvre nigaud,
Au lieu de rentrer *subito*,
Reste auprès d'un tombeau :
A son enfant il raconte,
Pour l'endormir, plus d'un conte :
Voici du nouveau !
Oscar paraît, et Dermide aussitôt
Veut l'embrasser... — Tout beau !
Lui dit Oscar : il faut,
Puisque tu n'es pas mort dans l'eau,
Que je sois ton bourreau.

CINQUIÈME COUPLET.

Le Théâtre représente l'appartement de Malvina.

Dermide est mort, Oscar est revenu,
Et de l'ami qu'il a perdu
Ne s'est plus souvenu.
Il poursuit (l'idée est neuve)
La femme qu'il rendit veuve :
Il est bien reçu.
Mais en dormant, le marmot a tout vu,
Oscar est reconnu,
Accusé, convaincu ;
Il se frappe, et tout est conclu,
Comme on l'avait prévu.

La toile tombe, et tout le monde s'en va.

MON GOUT.

CHANSON.

AIR : Trouverez-vous un parlement.

Que l'on me trouve une beauté,
Coquette, agaçante et légère,
Qui, mettant l'orgueil de côté,
Ne soit ni prude ni sévère ;
Qui, ne sachant rien refuser,
Rende caresse pour caresse,
Pour un baiser, rende un baiser:
J'en fais à l'instant *ma maîtresse.*

Mais une Agnès ne sachant rien,
Une Agnès, pleine d'innocence,
Dont la rougeur, dont le maintien,
Prouvent la vertu, la décence,
D'un air gauche et mal assuré,
Recevant l'aveu de ma flamme,
A ma honte, je l'avoûrai :
Cette Agnès.... j'en ferai *ma femme.*

Pauline embellit sa candeur,
Par un peu de coquetterie ;
Toujours, à son air de pudeur,
Un air de gaîté se marie ;
Son sourire invite à l'amour,
Ses yeux commandent la sagesse :
Ce sera *ma femme*, le jour,
La nuit, ce sera *ma maîtresse*.

L'AMOUR.

AIR de la Psyché. (Contredanse.)

L'AMOUR,
Tour à tour,
De plaisirs,
De soupirs,
Embellit,
Ou flétrit
Les momens
Des amans;
Flatter,
Tourmenter,
Désoler,
Consoler,
En tout lieu,
Pour ce dieu,
C'est un jeu.

D'abord,
Près du port,
On se voit,

Et l'on croit,
Malgré tous
Les jaloux,
Aborder
Sans tarder.
Bientôt,
Vient un flot,
L'éclair luit,
L'espoir fuit,
Et trop tard
Le hasard
Fait juger
Le danger.

L'amour
Tour à tour,
De plaisirs,
De soupirs,
Embellit,
Ou flétrit
Les momens
Des amans;
Flatter,
Tourmenter,
Désoler,
Consoler,

En tout lieu,
Pour ce dieu,
C'est un jeu.

Folle jeunesse !
Quand la tendresse
Promet, sans cesse,
A ton cœur,
Le bonheur,
Crois-moi,
Garde-toi
De l'écueil,
Que ton œil
Enchanté,
Transporté,
Ne voit pas
Sous tes pas.

L'amour,
Tour à tour
De plaisirs,
De soupirs
Embellit
Ou flétrit
Les momens
Des amans.

Flatter,
Tourmenter,
Désoler,
Consoler,
En tout lieu,
Pour ce Dieu
C'est un jeu.

LA JALOUSIE.

CHANSON.

AIR de la croisée.

On a, dans l'empire amoureux,
Long-temps célébré la croisée ;
Elle fait des amans heureux,
Et leur ouvre une route aisée :
Protégé par le demi-jour,
Dans les bras de mon Aspasie,
Aujourd'hui, je veux, à mon tour,
Chanter la *jalousie*. (*bis.*)

La Pudeur et la Volupté,
Désirent l'ombre et le mystère :
On n'obtient rien de la beauté,
Quand un jour trop brillant l'éclaire.
Celle qui vous a su charmer,
Résiste-t-elle à votre envie ?
Quand vous voudrez la désarmer,
Baissez la *jalousie*. (*bis.*)

L'Amour veut des plaisirs secrets :
On craint d'allarmer ce qu'on aime ;
Pour fuir tous les yeux indiscrets,
L'amant doit prendre un soin extrême :
Or, dans un galant rendez-vous
Avec celle qu'on a choisie,
Rien ne garantit des jaloux
Comme la *jalousie.* (*bis.*)

LES GRACES MAL MENÉES.

CHANSON ANACRÉONTIQUE.

AIR : Sur son sopha, dans son boudoir.

Les Grâces faisaient un voyage....
Églé, tu souris, je le vois,
Mais ce n'est point un badinage :
Tu voyages bien quelquefois. (*bis.*)

Cupidon, avec politesse,
Tour à tour, leur prêtait son bras;
Mais il est aveugle, et, sans cesse,
Leur faisait faire des faux pas.

Les Grâces, d'un air bien sincère,
Chaque fois qu'il les faisait cheoir,
S'écriaient, en plaignant leur frère,
Qu'il est fâcheux de ne rien voir !

L'Amour reprit : vous devez rire
Du bandeau qui couvre mes yeux :
Si j'y voyais pour vous conduire,
Vos faux pas seraient plus nombreux.

Je sais, à ne pas voir les Grâces,
Combien je perds, mais ajoutons
Que l'Amour sait de ces disgrâces
Se dédommager... à tâtons.

Pour ne plus tomber, sur ses traces,
Ses sœurs le quittèrent, un jour;
Mais elles virent que les Grâces
Ne sauraient marcher sans l'Amour.

Elles revinrent à leur frère,
Et ceci doit vous avertir
Que, pour le fuir, on a beau faire,
Il faut toujours y revenir.

ENVOI.

Avec le Dieu qui n'y voit goutte,
Crains-tu de te mettre en chemin?
Pour te conduire, sur la route,
Laisse-moi te donner la main.

De l'espiègle Amour, ma bergère,
Tu dois peu craindre les noirceurs:
Ce Dieu sait respecter sa mère,
Quoiqu'il badine avec ses sœurs.

DE TOUT UN PEU.

CHANSON,

sur un mot donné à l'auteur.

AIR de la pipe de tabac.

En rimes vieilles et nouvelles,
On a célébré, tour à tour,
La gloire, le vin et les belles,
Les plaisirs, les chagrins d'amour. (*bis.*)
Moi j'aime, de peur de méprise,
Le vin, les belles et le jeu :
Un peu de tout, c'est ma devise,
Et je chante *de tout un peu.* (*bis.*)

Comme un ange, Lucette est belle,
Comme un ange, Denise écrit ;
L'une n'a que mes yeux pour elle,
L'autre ne plaît qu'à mon esprit.

Dans mon cœur, Denise et Lucette,
Vous n'allumez qu'un faible feu;
Mais chacune serait parfaite,
Si vous aviez... *de tout un peu.*

Suivant son goût, chacun nous prône,
A table, le verre à la main,
L'un, le Pomar, l'autre, le Beaune,
Un troisième, le vin du Rhin;
Tandis qu'on s'échauffe à la ronde,
Moi, je tiens un juste milieu,
Et, d'accord avec tout le monde,
Je bois gaîment *de tout un peu.*

Lorsque, dans les bras de ma belle,
L'appétit me vient éveiller,
Sitôt que la table m'appelle,
J'abandonne mon oreiller;
Lorsque j'ai vidé ma bouteille,
Je l'abandonne pour le jeu;
Puis, l'Amour me dit à l'oreille:
Il faut prendre... *de tout un peu!*

L'AMOUR ET LE PRINTEMPS.

ROMANCE.

AIR : Deux enfans s'aimaient d'amour tendre.

Tout respire, dans la nature,
Sitôt que renaît le printemps;
Zéphir ranime la verdure,
Et la verdure les amans.
Au mois de mai, Vénus et Flore
Sortent d'un pénible sommeil;
Tout veut aimer, tout veut éclore
Aux premiers rayons du soleil. (*bis.*)

A la constante tourterelle,
Sitôt que renaît le printemps,
Le tourtereau, tendre et fidèle,
S'unit pour fêter le beau temps.
L'Amour, à tout ce qui respire,
Fait goûter un bonheur pareil;
Les cœurs s'ouvrent à son empire,
Comme la fleur s'ouvre au soleil.

Aimons-nous, charmante Emilie,
Profitons de notre printemps;
Je suis sincère, et vous jolie;
Tout nous promet des feux constans.
Mon cœur, votre âge, tout vous presse
De suivre ce tendre conseil :
Sans amour, la froide jeunesse
Est comme un printemps sans soleil.

LE BAISER.

ROMANCE.

AIR : L'art à l'amour est favorable.

Amour ! viens accorder ma lyre,
Vénus ! viens embraser mes sens ;
Je veux, dans mon tendre délire,
Vous consacrer tous mes accens.
Mais, quel sujet prendre
Pour un chant si tendre ?...
L'Amour vient me le proposer :
C'est *le baiser*. (*bis.*)

Ecoute-moi, jeune Délie,
Et mets à profit ma leçon :
L'Amour, à fillette jolie,
Offre sa morale en chanson.
Si mon chant t'enflamme,
Ton amant réclame
Un prix qu'on ne peut refuser....
C'est *un baiser*.

Jadis, les enfans de la gloire,
Tendres amans, preux chevaliers,
Aux belles devaient la victoire,
A l'Amour devaient leurs lauriers.
Pour donner des charmes
Au fracas des armes,
Quel prix fallait-il proposer?
C'est *un baiser.*

Dans ses travaux, le fier Alcide,
Bravant les dangers et la mort,
Du monstre le plus intrépide
Triomphe, presque sans effort;
Mais, du fier Alcide,
La beauté timide
Va triompher et disposer
Par *un baiser.*

L'Amour, tout puissant sur la terre,
Ne l'est pas moins, parmi les dieux;
Souvent, le maître du tonnerre
Cède au pouvoir de deux beaux yeux.
Reines et bergères,
De mille manières,
L'ont vu se métamorphoser,
Pour *un baiser.*

Les lauriers sanglans de Bellone
Offrent peu d'attraits à mon cœur;
Le myrte est la seule couronne
Dont j'ornerai mon front vainqueur :
Près de ma Délie
J'aime trop la vie....
Mais on me verrait tout oser,
Pour *un baiser !*

O ma bergère ! ô ma Délie !
Entends l'Amour, comble mes vœux,
Charme le printemps de ma vie,
Par mille baisers pleins de feux !
Si la mort m'appelle,
Viens encor, ma belle,
Me ranimer et m'embraser
Par *un baiser !*

COUPLET

pour toutes les fêtes, passées, présentes et futures.

AIR : Quand la mer rouge apparut.

Sur ton cœur, sur ton esprit,
Que pourrais-je écrire?
Depuis long-temps, on t'a dit
Tout ce qu'on peut dire,
On a fêté
Ta gaîté,
On a chanté
Ta bonté,
Et l'on a vanté
Ta sincérité,
Ta facilité,
Ta capacité,
Ta fécondité
Et ta loyauté.
Puisqu'on a
Dit tout ça,

Il serait
Indiscret
De venir
T'étourdir.
Franchement,
Rondement,
Bêtement,
Mais gaîment,
Moi, *je te souhaite*
Une bonne fête.

LA BLONDE ET LA BRUNE.

CALEMBOURG ÉROTIQUE.

AIR : Sur son sopha, dans son boudoir.

Un soir, il faisait clair de lune,
Et je vis, en me promenant,
Une blonde qui, sur la *brune*,
S'était perdue imprudemment.

C'est un présent de la fortune !
M'écriai-je, en la surprenant,
Et la blonde doit, de la *brune*
Tout redouter, en ce moment.

Ses mains se cachaient, j'en pris une,
Elle se défendit en vain ;
Et la blonde, grâce à la *brune*,
Tomba sur le bord du chemin.

L'ombre me devint importune,
Au moment où je fus heureux,

Et je maudis, cent fois, la *brune*
Qui cachait la blonde à mes yeux.

Depuis, une flamme commune,
Chaque soir, nous unit tous deux;
Si je soupire pour la *brune*,
C'est que la blonde a tous mes vœux.

L'INCONSTANCE JUSTIFIÉE.

CHANSON.

AIR du vaudeville d'Arlequin tout seul.

J'EN conviens, j'ai l'humeur volage;
On me voit, dans le même jour,
A l'esprit, offrir mon hommage,
Pour la beauté, mourir d'amour;
J'idolâtre une taille fine,
Un joli pied me fait la loi....
Oui, j'aime tout cela, Nérine,
Et pourtant, je n'aime que toi. (*bis.*)

Si j'entends une voix touchante,
Je me surprends à soupirer;
Danseuse légère m'enchante,
Et je suis prêt à l'adorer,
Bon cœur et figure mutine
M'enflamment aussi, malgré moi...
Oui, j'aime tout cela, Nérine,
Et pourtant, je n'aime que toi. (*bis.*)

Si l'on nous voit, de belle en belle,
Voler, sur l'aile du désir,
C'est qu'aucune beauté, près d'elle,
Ne sait varier le plaisir.
L'attrait du nouveau nous domine,
Et nous porte à manquer de foi ;
Mais cet attrait-là, ma Nérine,
Me ramène toujours à toi. (*bis.*)

L'AMOUR DEVENU FIDÈLE.

COUPLETS

à une Demoiselle qui me demandait l'explication d'un tableau représentant l'Amour conduit par un Chien.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

L'AMOUR, conduit par la Folie,
Cheminait d'un pas incertain,
Il s'adresse aux Dieux, les supplie
D'avoir pitié de son destin.
Plutus se présente. — Ah ! de grâce,
Dit l'Amour, porte ailleurs tes pas;
Tu tiendras quelquefois ma place,
Mais tu ne me conduiras pas.

Hébé s'offre d'un air timide.
Dès qu'il l'entend, l'Amour malin
Tend fortement son arc perfide,

Et lui lance un trait assassin.
La jeune beauté se retire,
Et dit : En l'état où je suis,
Je ne saurais plus te conduire :
Te suivre est tout ce que je puis.

Je ferais mon bonheur suprême,
S'écria tendrement Cypris,
De conduire mon fils moi-même :
On sait combien je le chéris ;
Mais voulez-vous que je réponde
De guider prudemment l'Amour,
Lorsque moi-même, dans le monde,
Je m'égare cent fois par jour ?

Long-temps encore on délibère ;
Jupiter, élevant la voix,
Dit : Je crois que, dans cette affaire,
C'est à l'Amour à faire un choix.
Je ne serai donc plus volage !
S'écria l'Amour enchanté,
Et pour compagne de voyage
Il choisit la Fidélité.

Cupidon à sa conductrice
S'unit, pour ne la plus quitter ;

Avec elle, plus de malice,
Plus de faux pas à redouter.
Avec soin toujours elle évite
Chaque piège, chaque détour,
Et toujours, vers le même gîte,
Chaque soir ramène l'Amour.

ENVOI A Mlle ADÈLE G***.

Vous prenez ce trait, je parie,
Pour un de nos contes du jour.
Vous demandez quand la Folie
Cessa de conduire l'Amour:
L'enfant malin devint fidèle
Le jour que, dans le fond d'un bois,
Rencontrant la charmante Adèle,
J'aimai pour la première fois.

LA SOUVERAINETE.

CHANSON.

Ces couplets furent faits, en l'an 6, pour la municipalité de Villeneuve-Saint-George, département de Seine et Oise; les officiers municipaux étaient tous de bons vivans, et s'étaient réunis à dîner, pour jouir à table de leur souveraineté.

AIR : Après de pénibles combats.

Cet air est emprunté de la Mort de Turenne, pièce jouée au théâtre de la Cité.

Aujourd'hui, je suis souverain,
J'use des droits de la couronne;
Pour mon avènement, j'ordonne
Qu'on nous verse à tous de bon vin.
Allons, amis, remplissons tous nos verres!
Moi, je ne tiens à mon autorité
Que pour surpasser, en gaîté,
Tous les souverains mes confrères. (*bis.*)

C'est en buvant qu'un souverain
Rend plus légère sa couronne;
Des soucis que mon rang me donne
Je me console avec le vin.
Allons, amis, vidons gaîment nos verres,
Nargue du rang et de l'autorité;
Je ne veux vaincre qu'en gaîté
Tous les souverains, mes confrères.

Mais lorsque j'use de mes droits,
Vous réclamez ici les vôtres;
Aussi rois les uns que les autres,
Vous voulez tous faire des lois.
Eh bien, voisins, remplissons tous nos verres;
Soyons égaux en droits comme en gaîté,
Et que chacun de son côté
Abreuve les rois, ses confrères.

Exauce les vœux que je fais,
Grand Dieu! comble mon espérance.
Qu'avec le peuple, roi de France,
Les autres rois fassent la paix,
Alors, amis, nous remplirons nos verres,
Nous chanterons la paix, la liberté,
Et nous boirons à la santé
Des rois, devenus nos confrères.

LE DANGER D'AIMER.

ROMANCE.

AIR : Souvent la nuit quand je sommeille, (du Traité nul.)

VOYEZ, au lever de l'Aurore,
Jeune rose prête à s'ouvrir ;
Pour Zéphire elle allait éclore,
Quand l'aquilon vient la flétrir.
Ainsi Cloé, de l'espérance
Goûtait la trompeuse douceur ;
L'Amour vient, et son jeune cœur
Est desséché par la souffrance.

L'éclat brillant de la jeunesse
Respire encor dans tous ses traits ;
Les regrets, la sombre tristesse
N'ont osé flétrir tant d'attraits ;
Sa belle bouche à demi-close,
Semble encor sourire au bonheur ;
L'épine est au fond de son cœur,
Quand, sur son front, brille la rose.

Le soleil brûlant, dans la plaine,
Dessèche les plus belles fleurs;
En vain Zéphir, par son haleine,
Cherche à ranimer leurs couleurs.
Ah ! si la fleur se décolore,
A l'ardeur de l'astre du jour,
Belles, craignez les feux d'amour:
Ils sont plus dévorans encore.

LE BERGER AMOUREUX.

ROMANCE.

AIR : Deux enfans s'aimaient d'amour tendre.

Au temps heureux de mon enfance,
Trop court, au gré de mes désirs,
Dans le calme de l'innocence,
Je trouvais partout des plaisirs.
Ces jeux, si chers à mon jeune âge,
Ne sauraient me plaire en ce jour,
Et ce changement est l'ouvrage
De mes vingt ans et de l'Amour.

Dans les bosquets, dans la prairie,
Folâtrant avec nos bergers,
Ou, parfois, sur l'herbe fleurie,
Suivant les papillons légers,
J'étais heureux; mais, au bocage,
L'ennui me surprit l'autre jour,
Et ce changement fut l'ouvrage
De mes vingt ans et de l'Amour.

Près de nos bergères, sans cesse
Je me livrais à la gaîté,
Sans être fier de leur tendresse,
Sans m'offenser de leur fierté.
Aujourd'hui, pour la plus sauvage,
Mon cœur soupire nuit et jour,
Et ce changement est l'ouvrage
De mes vingt ans et de l'Amour.

La jeune Eglé, toujours rebelle
Au pouvoir du Dieu des amans,
Quand je promets d'être fidèle,
Rit de mes feux, de mes sermens.
Si d'un berger le tendre hommage
Doit la rendre sensible un jour,
Dieu! faites que ce soit l'ouvrage
De mes vingt ans et de l'Amour.

COUPLET,

A UN AUTEUR,

qui avait sifflé, seul, une de mes pièces, qu'il n'avait pu faire tomber, et dont je me vengeai, quelques jours après, en applaudissant, seul, une des siennes, qui n'en tomba pas moins.

AIR : Un soir revenait Cadel.

Hier, j'obtins un succès,
Ce n'est pas ta faute;
Aujourd'hui, tu tombes, mais
Ce n'est pas ma faute.
Seul, hier, tu me sifflais,
Seul, j'applaudis tes couplets;
Tous deux, nous perdons nos frais;
A qui donc la faute?

COUPLET

A UN DE MES AMIS,

qui se vantait d'être aimé d'une jolie marchande, dont il reçut, en ma présence, des coups d'aune, sur les doigts, en cherchant à l'embrasser.

AIR du Vaudeville du procès.

Ma voisine est, en vérité,
Une charmante créature;
Je l'aime, j'en suis écouté,
Et son amour est sans mesure.
Sans mesure! oh! non, cet amour
N'est pas tel que l'on nous le prône;
Car j'eus la preuve, l'autre jour,
Qu'il se mesurait à l'aune.

LES ADIEUX.

ROMANCE,

imitée de la *partenza* de Métastase.

AIR : Il faut quitter ce que j'adore.

ADIEU Roselle, adieu ma vie!
L'effroi déjà glace mon cœur;
Demain, tu vas m'être ravie,
Demain, je renonce au bonheur;
Seul, avec ma douleur mortelle,
Je vais gémir, la nuit, le jour;
Mais toi, garderas-tu, Roselle,
Le souvenir de notre amour? (*bis.*)

Mon âme, à ton âme enlacée,
S'enfuit des lieux où tu n'es pas;
Permets, du moins, que ma pensée
Pour jamais s'enchaîne à tes pas:
A tes côtés, mon cœur fidèle
Palpitera, la nuit, le jour,
Mais, toi, garderas-tu, Roselle,
Le souvenir de notre amour?

J'irais errer sur ces rivages,
Où l'Amour conduisait nos pas;
Ma voix, à leurs rochers sauvages,
Redemandera tes appas:
Rendez-la moi, quand revient-elle?
Dirai-je aux échos d'alentour...
Mais toi, garderas-tu, Roselle,
Le souvenir de notre amour?

Je reviendrai dans cette plaine,
Où mon amour fut écouté;
Où, respirant ta douce haleine,
Je respirais la volupté.
C'est là que le regret m'appelle,
Pour souffrir jusqu'à ton retour.
Mais, toi, garderas-tu, Roselle,
Le souvenir de notre amour?

Voici, dirais-je, la fontaine,
Où Roselle, cédant enfin,
Après une défense vaine,
A mes baisers livra sa main.
Là, je promis d'être fidèle,
Là, tu le promis à ton tour:
Mais, toi, garderas-tu, Roselle,
Le souvenir de notre amour?

Auprès de ma belle maîtresse,
Viendront mille nouveaux amans;
Ils lui peindront, avec adresse,
Et leurs désirs et leurs tourmens.
O Dieux! quand le plaisir l'appelle,
L'attend dans son nouveau séjour,
O Dieux! savez-vous si Roselle
Se souviendra de notre amour?

Songe, Roselle, au trait de flamme
Que tu vas laisser dans mon cœur;
Songe que je t'ouvris mon âme,
Sans espérer d'autre bonheur;
Songe que ton amant fidèle,
En te perdant, perdrait le jour;
Songe... mais qui sait si Roselle
N'a pas oublié notre amour?

POT-POURRI,

pour le mariage de deux jeunes-gens, qui, avant l'âge de la conscription, épousaient deux demoiselles nommées Victoire.

AIR : Oui, chaque jour devient un jour de gloire.

A VICTOIRE Y T***, l'une des mariées.

Victóire,
Lorsqu'un jeune amant
De vous plaire eut la gloire,
L'Amour sourit, et finement,
Saisissant le moment,
D'un nouveau trait il essaya,
Et, dans Cythère on publia :
Encore une victoire!
Une victoire.

AIR : Tâchez que le petit Jokey.

Mars convoitait deux favoris.
L'*Amour*, les guettant au passage,
A sa barbe, en fit deux maris,
Et, plus que *Mars*, l'*Amour* fut sage.
Nos guerriers, pour tout vaincre au loin,
N'ont plus besoin qu'on les seconde;
Et l'Hymen a ma foi besoin
Qu'on l'aide à repeupler le monde.

AIR : La comédie est un miroir.

Maris, à compter de ce jour,
Vous échappez à la milice :
Vous voilà conscrits de l'Amour;
Songez qu'il a son exercice.
Pour ne pas perdre son appui,
Permettez qu'on vous avertisse
Qu'il faut toujours, auprès de lui,
Faire en personne son service.

AIR de la p'tite poste de Paris.

Oui, dans cette conscription,
Toujours en réquisition,

On n'obtient ni permission,
Ni congé, ni démission,
Et, l'on n'est point admis, si l'on
Parle jamais d'exemption.

AIR : A moins que dans ce monastère.

La *Bouillotte* (*) a partout sa place :
En joueur je puis donc parler.
L'Hymen se fâche quand on *passe*,
Et vous défend de *reculer*. (*bis.*)
Avec lui vous voyez qu'on *gagne*,
Il vient déjà de vous *doubler* :
Sachez maintenant vous *tripler*,
Sans faire jamais *Charlemagne*.

AUX MARIÉES.

AIR : L'art à l'amour est favorable.

Et vous, que l'Amour a soumises,
Nous concevons votre embarras :
Quelques frayeurs sont bien permises,
Quand il s'agit d'un premier pas.

(*) Dans la maison où se faisaient les deux noces, on jouait la Bouillotte, tous les soirs, même ce soir-là.

C'est partout l'usage :
Le sexe, à votre âge,
Tremble, soupire, se défend,
Et fait l'enfant. (*bis.*)

AIR : On nous dit que dans l'mariage.

Qu'est-ce donc que ce mariage?
Demandiez-vous jusqu'à ce jour.
Demain, vous aurez l'avantage
De le savoir, à votre tour.
Car, pour se mettre au fait
De ce joli secret,
Chacune de vous n'a qu'à faire,
Tout comme a fait (*ter.*)
Sa mère.

C'EST MON HISTOIRE.

CHANSON.

AIR : Comme j'aimais mon Hypolite.

Un enfant, mince et fort petit,
Vit le jour en soixante-seize ;
Les gazettes n'en ont rien dit,
Mais sa famille en fut bien aise.
Ignorant son goût pour le vin,
On lui donna du lait à boire....
Du fait vous douteriez en vain ;
Moi, j'en suis sûr, *c'est mon histoire.*

Un vase me fut présenté,
J'ignorais comment on le nomme ;
Par sa forme je fus tenté,
Je le pris, vraiment, comme un homme.
Chaque belle que j'aperçois,
Le rend plus cher à ma mémoire.
N'allez-vous pas, tous à la fois,
Vous écrier : *C'est mon histoire.*

Lorsque je cessai d'être enfant,
Un faible enfant devint mon maître ;
Sur ses pas, fier et triomphant,
A Cythère on me vit paraître.
Je soumis plus d'une beauté :
Qui donc me valut la victoire ?
C'est ce qu'on ne m'a point conté ;
Mais à coup sûr, *c'est mon histoire.*

De loin, j'aperçois l'Achéron,
Le temps me talonne, il m'accable,
Et l'*histoire* du vieux Piron
Me rappelle une triste *fable :*
Embrasé des feux de l'amour,
J'ai long-temps refusé d'y croire ;
Mais je crains bien de dire un jour,
Cette fable : *C'est mon histoire.*

Si l'amour fuit, que la gaîté,
Du moins, ne me soit pas ravie ;
Lorsque j'aurai long-temps chanté,
Gaîment je finirai ma vie.
Peut-être on me regrettera,
Quand je passerai l'onde noire :
Heureux, en mourant, qui pourra
Dire avec moi : *C'est mon histoire.*

LE ZEPHYR.

COUPLET.

AIR du Zéphyr. (Contredanse connue.)

Zéphyr!
D'un soupir,
Viens fleurir,
Embellir,
Nos gazons,
Nos vallons,
Nos coteaux,
Nos berceaux!
Sans toi,
Sous la loi
Des hivers,
L'Univers
Va gémir,
Va languir,
Va périr.

L'herbette

Te guette,
L'abeille
S'éveille,
La rose
Dispose
Son sein
Au larcin;
Aux
Flots
Des ruisseaux
Rends leurs bonds
Vagabonds;
Rends aux fleurs
Leurs
Couleurs,
Aux amours,
Les beaux jours.

Zéphyr!
D'un soupir
Viens fleurir,
Embellir,
Nos gazons,
Nos vallons,
Nos coteaux,
Nos berceaux.

Sans toi,
Sous la loi
Des hivers,
L'Univers
Va gémir,
Va languir,
Va périr!

Viens! et l'Aurore
Va rendre, à Flore,
Tous ses
Attraits,
Aux forêts,
Leurs secrets!
Le chant,
Si touchant,
De l'oiseau
Sous l'ormeau,
Va chasser,
Disperser,
Les hibous,
Les coucous.

Zéphir!
D'un soupir
Viens fleurir,

Embellir,
Nos gazons,
Nos vallons,
Nos coteaux,
Nos berceaux !
Sans toi,
Sous la loi
Des hivers,
L'Univers
Va gémir,
Va languir;
Va périr !

ROMANCE

SUR LA MORT

DE DEUX TOURTERELLES.

AIR : Deux enfans s'aimaient d'amour tendre.

J'AVAIS nourri deux tourterelles,
J'étais heureux de leur bonheur;
Ce tableau de deux cœurs fidèles
Enchantait mon sensible cœur.
Songeant à mon Eléonore,
J'espérais être quelque jour,
Par cette beauté, que j'adore,
Payé d'un semblable retour.

Mon tourtereau, de sa maîtresse,
Qui ne savait rien refuser,
Obtenait, pour chaque caresse,
Le doux échange d'un baiser.

Dans ces caresses, l'espérance
A mon cœur montrait le plaisir;
Ce baiser, prix de la constance,
J'espérais, un jour, l'obtenir.

C'est auprès de toi, ma bergère,
Que j'avais appris l'art d'aimer;
C'est auprès d'eux, qu'à l'art de plaire,
En secret, j'allais me former.
Puisé dans cette source pure,
Cet art n'est point un art trompeur;
En le formant sur la nature,
On ne peut corrompre son cœur.

Il n'est point de chaîne éternelle,
D'éternelle félicité!
J'ai perdu ce double modèle
D'amour et de fidélité.
Leur ombre semble encor me suivre,
Et roucouler, avec amour :
« L'un pour l'autre, quand on sut vivre,
» Ensemble on doit perdre le jour! »

ENVOI.

Mon cœur, instruit à cette école,
Ne veut se donner qu'une fois;

Pour ne point faire un vœu frivole,
Je me suis rangé sous tes lois.
Ah! ne crains pas que d'autres belles
M'inspirent jamais de l'amour;
Je pourrais, même aux tourterelles,
Donner des leçons à mon tour.

LE BOUQUET.

CHANSON,

imitée d'une idylle de Prior. (The Garland.)

AIR à faire.

Un matin, je ravis à Flore,
Tous ses trésors les plus chéris.
La jeune rose, que l'Aurore,
Par ses baisers, a fait éclore,
Entre deux boutons favoris,
Le beau lis, l'humble violette,
Qui se trahit par son odeur....
Zéphyr, excuse le voleur !
Ces présens étaient pour Colette.

J'arrive à l'instant où ma belle
Dérobait ses yeux au sommeil;
Des plaisirs la troupe fidèle,
Par de tendres jeux, autour d'elle,

Célébrait son heureux réveil.
Le lis, dans ses cheveux d'ébène,
De son teint n'a pas la blancheur;
La rose paraît sans odeur,
Comparée à sa douce haleine.

Dans les tresses de mon amie,
Mon bouquet resta tout le jour:
Combien elle parut jolie!
Combien mon bonheur fit envie
A tous les bergers d'alentour!
En la voyant, chacun répète:
Ces fleurs, à l'ombre de nos bois,
Seraient moins brillantes, cent fois,
Que sur le beau front de Colette.

Mon bouquet, si frais à l'aurore,
Vers le soir se flétrit soudain,
Et la fleur qui se décolore,
A Colette paraît encore
Vouloir caresser son beau sein.
Je vois sur la rose flétrie
Se fixer son œil enchanteur.
Si l'on ranimait une fleur,
Ce regard lui rendrait la vie.

Interprètes de ses alarmes,
Soudain ses beaux yeux attendris
Se couvrent de timides larmes,
Nouveaux attraits, nouvelles armes,
Pour l'enfant ailé de Cypris.
Comme une larme, ainsi versée,
Parut éloquente à mes yeux!
Le langage sacré des Dieux
N'eût pas mieux rendu sa pensée.

De cette naïve bergère
Je feins d'ignorer les secrets :
Pourquoi donc, lui dis-je, ma chère,
Pour une cause aussi légère,
Pourquoi des pleurs et des regrets?
La perte de ces fleurs nouvelles
Doit-elle exciter ton chagrin?
Sur ta joue et sur ton beau sein,
La nature en mit de plus belles.

Devine pourquoi je soupire?
Dit-elle, en essuyant ses pleurs,
Quand tout concourt à nous séduire,
La Vérité, pour nous instruire,
Semble se cacher sous les fleurs.
Le lis, la rose, la verdure

Ne vivent que quelques instans ;
Tout périt sous la faulx du Temps :
Telle est la loi de la nature.

Lorsqu'un berger cherche à nous plaire,
Il nous compare, dans ses chants,
A la fleur tendre et passagère
Qui croît sur un lit de fougère,
Et fait la gloire de nos champs.
Les fleurs, les bergères jolies,
Ont, en effet, même destin ;
Elles triomphent un matin,
Et, le soir, on les voit flétries.

Hier, j'ai vu la jeune Ismène,
Dont on vantait les vains attraits,
De mille amans causer la peine ;
Mais, insensible autant que vaine,
D'Amour elle bravait les traits.
Cette jeune fleur, destinée
A s'ouvrir enfin à l'amour,
Hélas ! avant la fin du jour,
La faulx du Temps l'a moissonnée.

Ainsi qu'Ismène, ta maîtresse
Doit subir la loi du destin ;

Le Temps s'envole avec vîtesse..
Cette main que ta bouche presse,
La mort peut la glacer demain....
Prends, Amyntas, prends ta musette,
Module des sons amoureux !
Et puissent tes accords heureux
Essuyer les pleurs de Colette !

LES POCHES.

AIR : On compterait les diamans.

Je ne sais pourquoi les mamans
Des poches réclament l'usage.
Fillettes, croyez vos amans,
Votre goût est beaucoup plus sage;
A vos mamans n'enviez pas
Ces longues et lourdes saccoches,
Et nous trouverons des appas
Où nos aïeux trouvaient des *poches.*

Contre vos poches les filoux
Se liguaient tous avec audace;
Mais, pour l'amour, il est plus doux
De n'en rencontrer que la place.
Ce Dieu, qui fait tous ses efforts
Pour être à l'abri des reproches,
Même en dérobant vos trésors,
N'a jamais rien pris dans vos *poches.*

De la mode, moi, je suis fou,
Chez nos jeunes-gens on l'accueille;

Aussi, met-on, je ne sais où,
Et ses mains et son portefeuille.
Mais de l'escroc le plus fûté
Si nous bravons ainsi l'approche,
En dépit de nous, la beauté,
Tous les jours, nous vend chat en *poche*.

Du Perron, malgré sa hauteur,
N'a pas toujours suivi les modes;
Des *poches*, ce fier détracteur,
Les trouvait jadis fort commodes.
Avec lui, combien de Crésus,
Chez nous, sont venus par le coche,
Et, vers le temple de Plutus,
Ont voyagé de poche en *poche !*

Nos escamoteurs sont bien fins;
Mais, comme ils craignent peu la glose!
Dans leurs *poches* et dans leurs mains,
Ils laissent tous voir quelque chose,
Tandis que les pauvres auteurs
Prennent, sans avoir les mains croches,
Ce refrein des escamoteurs:
Rien dans les mains, rien dans les *poches*.

LE DERNIER MOMENT.

ROMANCE.

AIR de la romance de Daphné.

On dit aux belles, sans cesse,
« L'Amour est un dieu charmant;
» Livrez-vous à la tendresse,
» Le temps fuit, et la jeunesse
» Touche à son *dernier moment.* »

Lorsque fillette commence
A rougir modestement,
Lorsqu'elle rêve, en silence,
De la froide indifférence,
Voilà le *dernier moment.*

Bientôt, avec complaisance,
Elle accueille un jeune amant.
La pauvrette est sans défense:
De son heureuse innocence
Voilà le *dernier moment.*

L'Amour met toute sa gloire
A nous tromper constamment;
Il jure, on aime à le croire,
Mais sa première victoire:
Voilà son *dernier moment.*

Faut-il donc fuir la tendresse?
Non, fillettes, non, vraiment!
Mais il faut, à son ivresse,
Se livrer avec adresse,
Et fuir.... le *dernier moment.*

ENVOI.

Rosette, un pareil système
N'est pas fait pour ton amant:
Depuis l'enfance, je t'aime,
Et je veux t'aimer de même
Jusqu'à mon *dernier moment.*

COUPLETS

A LEGOUVÉ,

SUR SON POÈME DES SÉPULTURES.

L'idée de ces couplets me vint, en lisant un passage du poème, dans lequel *Legouvé* dit que les Suisses plantent des fleurs sur la tombe de ceux qu'ils ont aimés, et croient respirer leur âme dans le parfum des roses et des violettes; l'auteur propose aux Français de suivre ce touchant exemple.

AIR : Comment goûter quelque repos.

Reçois les hommages nouveaux
Que nous devons à ton génie;
De fleurs tu sèmes notre vie,
Tu veux en couvrir nos tombeaux!
Ainsi je renaîtrai, sans cesse,
Quoique dans la tombe endormi,
Immortelle pour mon ami,
Rose et *lilas* pour ma maîtresse.

Tu te plais à tout embellir !
Je vois des fleurs dans tes ouvrages,
Dans nos forêts, sur nos rivages,
Nos enfans en pourront cueillir.
Chez nous, ton nom, fils de la gloire,
Du Temps peut braver les fureurs;
Tes vers, nos regrets et les fleurs,
Tout fera chérir ta mémoire.

Nos enfans, moins heureux que nous,
Seront privés de ta présence;
Mais il leur reste une espérance
Dont, parfois, mon cœur est jaloux:
Courbés sur ton urne chérie,
Lorsqu'ils te donneront des pleurs,
Nos heureux enfans, dans les fleurs,
Pourront respirer ton génie.

Racine, au fond de son cercueil,
S'éveillant au son de ta lyre;
Racine, que l'Europe admire,
A lu tes vers avec orgueil;
Il craignait de trouver un maître,
Tu viens enfin de l'éclairer:
Il t'accuse de respirer
Les fleurs que sa cendre a fait naître.

LE SOLEIL ET LA LUNE.

CHANSON.

AIR : Comme j'aime mon Hypolite

Du Parnasse, il faut m'élancer,
Je suis las d'aller terre à terre ;
Bien loin de moi je veux laisser
Corneille, Racine et Voltaire.
Oui, dans mon vol audacieux,
Je sors de la foule commune,
Et je vais, jusque dans les cieux,
Chanter le *Soleil et la Lune.*

Avant d'allumer des tisons,
Avant de loger dans des villes,
Contre la rigueur des saisons,
L'homme n'avait-il point d'asiles?
Du chien, du loup, prenant conseil,
Comme il partageait leur fortune,
L'homme se chauffait au *Soleil*,
Se rafraîchissait à la *Lune.*

Le buveur, dès que le jour luit,
Voit le Soleil dorer sa vigne ;
Le rimeur, dès que vient la nuit,
Polit ses vers et les aligne :
Si le raisin devient vermeil,
Et si les rimes font fortune,
On doit les bons vins au *Soleil*,
On doit les bons vers à la *Lune.*

Vous admirez, faibles humains,
Vos beaux - arts et vos grands ouvrages;
Mais les chefs-d'œuvres de vos mains
Du temps bravent-ils les outrages?
Je me ris d'un orgueil pareil;
J'ai cent raisons.... je n'en dis qu'une:
Vous n'avez pas fait le *Soleil !*
Et vous n'avez pas fait la *Lune!*

On se fatigue, en parcourant
Les trésors de l'architecture,
On se fatigue, en admirant
Les prodiges de la peinture;
Mais, loin de redouter l'ennui,
Moi, je bénirai ma fortune,
Si, dans cent ans, comme aujourd'hui,
Je vois le *Soleil et la Lune.*

LE VERRE ET LA RAISON.

CHANSON.

Mot donné pour un dîner.

AIR : Aussitôt que la lumière.

DES mots que le sort m'adresse
J'étais un peu tourmenté ;
L'un est fils de la Sagesse,
L'autre enfante la Gaîté.
La Sagesse, au ton sévère,
Ici n'est pas de saison ;
Pour chanter j'ai pris le *verre*,
Et j'ai perdu la *raison*.

Pierre a la tête bretonne,
Et veut n'avoir jamais tort ;
Avec lui si l'on raisonne,
Pierre crie encor plus fort.
Il gronde sa ménagère,
Fait le diable à la maison ;

Mais, en lui montrant un *verre*,
On le met à la *raison*.

Lucas est un honnête homme;
Mais ce triste homme de bien,
La nuit, ne fait qu'un long somme,
Et tout le jour ne fait rien.
Sur lui Bacchus seul opère;
Aussi, quand je vois Suzon
Qui lui présente le *verre*,
J'en dirais bien la *raison*.

Piqué, peut-être sans cause,
De la pointe d'un couplet,
A son rival on propose
Le sabre ou le pistolet.
Ah! du mal que peut nous faire
Le refrein d'une chanson,
Amis, c'est à coups de *verre*
Qu'il faut demander *raison*.

Mille auteurs, dans mille ouvrages,
Ont, suivant leurs intérêts,
Discuté les avantages
De la guerre et de la paix.
Je sais fort bien que la guerre

Engraissé plus d'un oison,
Mais la paix remplit mon *verre :*
Morbleu! la paix a *raison !*

Sans y penser, je me trouve
Forcé d'avouer mon tort,
Avec le *verre*, tout prouve
Que la *raison* est d'accord.
Amis, cet instant m'éclaire,
Versez-moi, versez du bon!
Oui! c'est quand il tient le *verre*
Qu'un rimeur parle *raison.*

LA BOUILLOTTE.

CHANSON.

AIR : Daignez m'épargner le reste.

Pourquoi dit-on que les beaux-arts
N'ont plus d'asile dans la France ?
Pourquoi dit-on que nos regards
N'y rencontrent que l'ignorance ?
C'est porter la chose à l'excès,
Le censeur plaisante ou radotte.
J'ai vu la France de fort près ;
J'ai la preuve que les Français
Savent tous.... jouer la *bouillotte.* (*bis.*)

Au loin j'ai voyagé long-temps ;
Je reviens, je cours chez Hortense :
Comme elle a dû, depuis vingt ans,
Pleurer l'ami de son enfance !
Comme elle va me recevoir !
J'entre.... Ah ! vraiment, me dit la sotte,
Vous venez à propos, ce soir ;

Allez bien vîte vous asseoir,
Vous ferez un tour de *bouillotte.* (*bis.*)

Je sors, piqué d'un tel accueil,
Et m'éloignant de la coquette,
Je cours chez mon cousin Germeuil.
Germeuil achevait sa toilette.
Mon cher, je suis au désespoir,
Dit-il, prenant sa redingotte;
Un autre jour, viens donc me voir...
— Quelle affaire? Comment? — Ce soir,
Mon cher, je suis d'une *bouillotte.* (*bis.*)

L'aimable Rose, encore enfant,
Me fut promise en mariage;
Chez elle je cours triomphant:
Rose va me charmer, je gage.
Grâce aux leçons, aux bons avis
D'une mère instruite et dévote,
Rose aura des talens choisis!
J'entre; que vois-je, mes amis.
Rose et sa mère.... à la *bouillotte.* (*bis.*)

Un Normand m'a fait un procès,
Et les lois sont mon seul refuge.
Je cours préparer mon succès

Chez mon procureur, chez mon juge.
Hélas ! en vain, pauvre plaideur,
Dans l'antichambre je grelotte !
N'est-ce pas jouer de malheur :
Et mon juge et mon procureur
Ensemble jouaient la *bouillotte !* (*bis:*)

La *bouillotte* est le goût du jour,
A la vie elle est nécessaire ;
C'est là qu'un fat parle d'amour,
Qu'un courtier termine une affaire ;
L'un y parle d'un grand combat,
L'autre, du départ d'une flotte,
Ou bien des *bons* du Syndicat.
Enfin, chacun fait son état
Tout en jouant à la *bouillotte.* (*bis.*)

Savez-vous pour quelle raison
Ce jeu-là devient à la mode ?
C'est qu'il est, dans chaque maison,
A la fois utile et commode.
L'heureux chandelier s'enrichit
Aux dépens du sot qui s'y frotte ;
Mais ne parlons pas de profit :
Pour se divertir sans esprit,
Ma foi rien ne vaut la *bouillotte.* (*bis.*)

ENCORE LA BOUILLOTTE.

CHANSON,

composée de tous les termes dont se servent les joueurs.

AIR de la pipe de tabac.

De Damis écoutez l'histoire,
Tâchez de la mettre à profit,
Et conservez-en la mémoire
Pour ne point faire ce qu'il fit.
Vous allez voir que dans la vie,
On doit se modérer un peu,
Et pour prolonger *la partie*,
Ne pas *ouvrir* trop tôt *le jeu*.

Voici le fait : Le jeu *commence*,
Damis se presse de *parler*.
On l'observait, on le *relance*,
Il est trop fier pour *reculer*;

Il rit, il fait des épigrammes.
Il a *beau jeu*, se croit *sauvé* ;
Mais il a contre lui *trois dames* :
Le voilà presque *décavé*.

Cachant son jeu, Chloé s'engage ;
Damis la tient, se croit vainqueur.
Un contre un j'aurai l'avantage,
Dit-il, et c'est à moi le cœur.
Chloé le gagne, et lui replique :
Votre jeu ne vaut pas le mien,
Monsieur ; qui s'y frotte s'y pique :
Contre moi le cœur ne peut rien.

Le jeu lui manque, il perd, il passe ;
Chacun se plaît à le braver.
Il est près de quitter sa place,
A peine il peut se relever.
Enfin, dans ce moment funeste,
Voyant bien qu'il faut en finir,
Il offre à chaque instant son reste,
Mais on ne veut pas le tenir.

La *veine* vient, il joue, il gagne ;
Il veut augmenter *ses enjeux*.
Il se double, et fait *Charlemagne* :

C'est ce qu'on peut faire de mieux ;
Mais, voyez la faiblesse humaine,
Au jeu, bientôt, il reprend goût.
Hélas ! il n'était plus *en veine*,
Il vient de perdre son *va tout.*

Le sort qui toujours nous ballotte,
Et qui varie à tout moment,
Entre la vie et la *bouillotte*
Offre plus d'un rapprochement.
Vous croyez que, d'une partie,
Damis se plaint ?... Vous avez tort :
Je vous ai raconté sa vie,
Et je vous préviens qu'il est mort.

L'HIVER, OU DAPHNIS.

Imitation d'une Idylle de Gessner.

L'HIVER a quelquefois de belles matinées :
Un rayon de soleil, qui s'échappe des cieux,
A, dans ces tristes jours, plus d'attraits, à nos yeux,
Que le brillant éclat des plus belles journées.
Janvier, qui, sous la neige, engloutit nos vallons,
Et dont l'aspect glacé chasse le doux zéphyre,
Au milieu des frimats et des noirs aquilons,
Se déride parfois, et daigne nous sourire.
Puis, qu'importe l'hiver à l'amoureux Daphnis?
Près d'un bois pétillant, dans sa chaumière assis,
A garder ses foyers quand le froid le condamne,
Quand une neige épaisse engloutit sa cabane,
Pour abréger l'ennui de ces pénibles jours,
Penché sur ses tisons, il rêve à ses amours;
Ou, lorsque, dépassant la cîme des montagnes,
Un rayon bienfaisant éclaircit les brouillards,
Par sa fenêtre antique, il porte ses regards
Sur les bois dépouillés, sur les vastes campagnes;
Il n'y voit plus, au loin, courir de toutes parts,

Et les jeunes pasteurs et leurs tendres compagnes;
Il n'y voit plus errer mille troupeaux épars.
Mais... malgré ses rigueurs, que l'hiver a de charmes!
A ses plaisirs passés s'il donne quelques larmes,
C'est un bonheur pour lui d'en prévoir le retour :
Et puis, sur le sommet des coteaux d'alentour,
Que la neige a d'éclat! qu'elle plaît à sa vue!
Sur ce brillant tapis, une souche étendue,
Un arbuste, un rocher, variant le tableau,
Offrent, à chaque instant, un spectacle nouveau:
Là, c'est du vieux Damon la cabane grisâtre,
Qui, de son toit neigeux, relève encor l'albâtre;
Ici, des buissons nus, dont la sombre couleur
Fait du vallon voisin ressortir la blancheur.
Plus loin, le jeune épi pointille sous la neige,
Qui, dans un long hiver, le nourrit, le protège;
On les voit, mariant leurs couleurs, dans nos champs,
Le disputer d'attraits et d'éclat au printemps.
Ailleurs, sur le rosier, ne paraît point encore
La fleur, présent heureux de Zéphyre et de Flore;
Mais déjà son bouton se dispose à s'ouvrir,
Et pour Daphnis charmé l'espoir vaut le plaisir.
Qu'il lui plaît, ce bouton qui déjà se colore
Et se pare, en naissant, des perles de l'Aurore!
Devançant la saison, il voit l'instant heureux
Où Philis cueillera ce doux présent des Dieux.

Les oiseaux, il est vrai, fuyant avec l'ombrage,
Ne font plus, de leurs chants, retentir le bocage;
Quelquefois, seulement, du fond de la forêt
On voit le pesant bœuf s'avancer à regret,
Traînant, d'un pas tardif, la souche d'un vieux chêne
Que, jusqu'à la chaumière, il amène avec peine,
Où, sur la branche morte, on voit, de temps en temps,
Un faible oiseau poussant de lugubres accens;
Il semble rester seul, pour gémir, sur la terre.
Daphnis te reconnaît, mésange solitaire;
Il t'aperçoit aussi, timide roitelet,
Voltigeant, sautillant de bruyère en bruyère,
Et toi, moineau hardi, qui, bravant le filet,
Viens lui voler son grain jusque dans sa chaumière.
Son œil s'arrête enfin sur le prochain hameau:
Il voit, d'un toit rustique, ondoyer la fumée;
Il ne peut plus fixer que ce coin du tableau.
Là, dit l'heureux Daphnis, reste ma bien-aimée!
Là, reste ma Philis! .... Peut-être, en cet instant,
Ma Philis songe à moi! Près du foyer, je gage,
Soutenant, d'une main, son aimable visage,
Elle attend, comme moi, le retour du printemps.
Que j'aime ma Philis! que ma Philis est belle!
Cependant sa beauté dans toute sa fraîcheur,
N'a pas seule porté le trouble de mon cœur;
Je la connus sensible, et je brûlai pour elle.

Le soleil, ma Philis, marchait vers son coucher,
Le pasteur Alexis, du haut de ce rocher,
Vit deux de ses brebis s'égarer dans la plaine;
Il pleurait, dans ton sein il osa s'épancher:
J'ai perdu deux brebis! l'une était déjà pleine,
Te dit-il; de mon père, au déclin de ses jours,
C'était le seul trésor et l'unique secours!
Comment rentrer chez nous? Ce n'est pas sa colère
Que je crains... mais, hélas! qui nourrira mon père?

A ce récit, Philis, tu répandis des pleurs;
Tu pris, dans ton troupeau, deux brebis...les plus belle
Un lait pur remplissait leurs pesantes mamelles;
Puis tu dis au berger: Oubliez vos malheurs;
Prenez ces deux brebis; l'une des deux est pleine.
Votre père vivra, n'en soyez plus en peine.
Je vis des pleurs de joie échapper de ses yeux.
En bénissant Philis, il quitta cette plaine,
Et tu pleurais aussi d'avoir fait un heureux.

Avec quelle lenteur tu fournis ta carrière,
Hiver! cruel hiver! Mais, malgré tes rigueurs,
Mes pipeaux, de l'Amour, chanteront les douceurs,
Et ne languiront point, oisifs, dans la poussière.
Tu détruis ces berceaux où, contre les chaleurs,
Philis et son berger rencontraient un asile;
Tu dépouilles nos bois, tu dessèches nos fleurs:
Mais où règne l'Amour, la campagne est fertile.

Je puis pour ma Philis, faire encore un bouquet :
Du lierre tortueux marions la verdure
A sa grappe azurée.... Innocente parure,
Que vous aurez de prix dans son joli corset !
Joignons à mon présent la mésange plaintive
Que je pris, l'autre jour, au milieu des buissons ;
Heureuse ! avec Philis le sort veut qu'elle vive :
Puisse-t-elle, à Philis, rappeler mes chansons !
Tu vas voir ma Philis, mésange fortunée ;
Tu vas la voir toujours, toujours la caresser.
Philis, contre son cœur, daignera te presser ;
Tu seras, sur son sein, souvent abandonnée !
Et le triste Daphnis, loin d'elle, loin de toi,
Ne peut que désirer et chanter sa maîtresse :
Puisse-t-elle, du moins, pour prix de ma tendresse,
Songer, avec plaisir, que tu lui viens de moi !

LA ROSE.

Fragment traduit d'Anacréon.

Je chante le printemps : père de la verdure,
Il rend, avec les fleurs, la vie à la nature.
Je chante aussi la *Rose* : elle est reine des fleurs;
Elle enivre les dieux de ses douces odeurs,
Elle orne les jardins, elle pare les grâces;
Des baisers de Vénus elle marque les traces,
Des enfans d'Apollon, éveillant les esprits,
Elle inspire, colore, embellit leurs écrits;
Au plaisir, à l'amour son parfum nous dispose,
Et du Pinde orgueilleux l'ornement est la *Rose*.
  Tout ce que nous aimons brille de ses attraits,
D'une nymphe timide elle anime les traits;
On croit voir une *Rose* en admirant l'aurore.
Vénus s'offre à nos yeux.... c'est une *Rose* encore.
Par cette illusion, Amour, tu m'as surpris,
Je crus voir une *Rose*, et j'adorai Chloris!
  Le temps, qui détruit tout, ne détruit point la *Rose*;
Cette reine des fleurs, qui brille, à peine éclose,

Quand l'aquilon jaloux lui ravit sa fraîcheur,
Règne encor sur nos sens par sa divine odeur.
Les sucs délicieux de la *Rose* flétrie,
Ont souvent le pouvoir de nous rendre à la vie,
Et les morts que la tombe est prête à nous ravir,
Des *Roses* parfumés vivront dans l'avenir.
Qui nous fit ce présent?... Lorsque du sein de l'onde,
La mère des amours vint soumettre le monde,
Une écume pourprée effleurait ses appas,
On vit la *Rose* naître et fleurir sous ses pas.

La Terre, avec orgueil, caresse et fait éclore
Ce trésor embaumé de l'empire de Flore.
Les immortels charmés, au retour du printemps,
Répandent leur nectar dans nos bois, dans nos champs;
La tige du rosier, par eux fertilisée,
Leur prodigue ses fleurs, pour prix de leur rosée.
Si des Dieux, quelquefois, partageant les faveurs,
L'arbre cher à Bacchus fleurit pour les buveurs,
De la rose, en trinquant, je chante la louange:
C'est à la rose encor que je dois la vendange.

NOTE

sur la traduction qui précède.

Le temps qui détruit tout, ne détruit point la rose.

Et

C'est à la rose encor que je dois la vendange.

Ces pensées paraîtront peut-être un peu forcées, mais elles sont d'Anacréon. L'ode dont j'ai emprunté ce fragment, m'a paru présenter, sur la rose, des choses plus gracieuses et plus neuves, malgré leur ancienneté, que mille couplets qu'on fait tous les jours sur cette charmante fleur : voilà ce qui m'a engagé à en essayer la traduction.

LA MAGIE DE L'AMOUR.

IDYLLE.

Bosquets délicieux où ma paisible enfance,
Du soleil évitant les feux,
Se livrait à de simples jeux,
Qu'inventait la gaîté, qu'approuvait l'innocence,
Combien vous paraissez différens à mes yeux !
Je m'en souviens encor, sous ce feuillage sombre,
Je cherchais, à quinze ans, du silence, de l'ombre;
Je les trouvais, j'étais au comble de mes vœux !
A vos rians attraits combien le temps ajoute !
Que dis-je, est-ce le temps? est-ce Flore ou l'Amour!
Par quel charme embelli m'offrez-vous, en ce jour,
Des attraits que mon cœur et désire et redoute?
Rien n'a changé, pourtant, je le vois... et j'en doute;
C'est Philomèle encor qui chante en ce séjour :
Avec plus d'intérêt, d'où vient que je l'écoute?
Ses accens ne frappaient que l'écho d'alentour;
Aujourd'hui de mon cœur ils ont trouvé la route.
Ruisseau, qui, dans l'ardeur des plus beaux jours d'été,

Répandais, dans mes sens, ta fraîcheur salutaire,
Ton eau ranime encor la mourante fougère;
Le timide arbrisseau, par ton onde humecté,
Prend sur tes bords fleuris une force nouvelle;
La rose, auprès de toi, se maintient toujours belle;
Le saule, avec plaisir, se penche vers ton lit;
Où tu passes, tout s'embellit!
Mais quand je veux calmer le feu qui me dévore,
Dis-moi pourquoi tes eaux, où tout se rafraîchit,
Dis-moi pourquoi tes eaux m'embrasent plus encore!
Et vous! parlez, petits oiseaux!
Vous que je poursuivais jadis dans ce bocage,
D'où vient que, brisant mes réseaux,
Je respecte vos jeux, votre tendre ramage!...
Et ce nid protecteur de jeunes tourtereaux
Qu'a préparé l'Amour, que défend la nature,
Je l'aurais arraché du tronc de ces ormeaux
Où, du temps destructeur, il ne craint point l'injure.
Combien j'aurais causé de maux
A ce père amoureux, à cette tendre mère,
En ravissant leur nid, leur famille si chère,
Ce fruit de leurs amours, ce prix de leurs travaux?
D'où vient que, respectant leurs tranquilles berceaux,
Par plaisir, par besoin, sans leçon, sans étude,
Au lieu de tourmenter ces faibles animaux,
Leurs amours, leurs plaisirs, leurs soins toujours nouveau

Tout enchante mon cœur dans cette solitude ?
Tout a changé pour moi.... Je m'interroge en vain;
Je ne me connais plus, je ne suis plus le même :
Qui donc a pu causer ce changement soudain ?...
Un moment l'a produit; j'ai vu Constance...et j'aime!

INSCRIPTION,

mise, en l'an 2, sur ma porte.

AIR : En quatre mots.

Par arrêté
De notre comité,
Sur l'*indivisibilité*,
J'ai placé l'*unité*.
Cette formule civique
Fait tort à la *République*;
Car, en vérité,
J'ai beau chérir la sainte *égalité*,
Vanter la *liberté*
Et la *fraternité*,
Quand *la mort* se trouve à côté,
J'en suis bien dégoûté.

A DEUX DE JEU.

CHANSON.

AIR : Au coin du feu.

QUAND Piron, en goguettes,
Rimait ses chansonnettes,
Quel ton ! quel feu !
Avec un pareil maître,
Heureux qui pourrait être
A deux de jeu ! (*ter.*)

A Piron, chers confrères,
Je ne ressemble guères,
J'en fais l'aveu :
J'aurai, du moins, la gloire
D'être avec lui, pour boire,
A deux de jeu. (*ter.*)

Qu'Apollon, au Parnasse,
Donne à chacun sa place.
Ici, morbleu !

Quand Bacchus nous rassemble,
C'est pour nous mettre ensemble
A deux de jeu. (*ter.*)

On connaît, sur la terre,
On adore, à Cythère,
Un autre Dieu,
Qui, souvent, sur l'herbette,
A mis sceptre et houlette
A deux de jeu. (*ter.*)

Blaise pressait Annette;
La timide fillette
Résiste.... un peu.
Bientôt elle s'appaise,
Puis elle est, avec Blaise,
A deux de jeu. (*ter.*)

Dieux! quelle est mon ivresse!
Rose, de sa tendresse,
M'a fait l'aveu!...
Damis vient, il me prouve
Qu'avec lui je me trouve
A deux de jeu. (*ter.*)

Il est donc vrai qu'en France,

Le sexe, à la constance,
A dit : Adieu!
Ainsi trompons les belles,
Pour nous mettre, avec elles,
A deux de jeu. (*ter.*)

Passons gaîment la vie;
Car le temps, je parie,
Mettra, dans peu,
Le joyeux Démocrite
Et le triste Héraclite
A deux de jeu. (*ter.*)

Que le vin, la tendresse,
Enivrent ma jeunesse,
Voilà mon vœu!
Et puisse la vieillesse,
Chez moi, les voir sans cesse
A deux de jeu! (*ter.*)

Un jour, chers camarades,
Si tous les couplets fades
Sont mis au feu,
Je serai, je l'espère,
Avec plus d'un confrère,
A deux de jeu, (*ter.*)

DEMANDE DE PLACE,

OU

LA PRÉDICTION ACCOMPLIE.

AIR : On compterait les diamans.

DAIGNEZ, citoyens Directeurs,
Agréer mon humble requête ;
Du plus modeste des auteurs,
Pour vos bureaux faite l'emplette.
Vous ne perdrez point, sans retour,
Cet acte de bonté *chrétienne ;*
Car nous pouvons avoir, un jour,
Moi, votre place, et vous, la mienne.

LA MODE.

CHANSON.

AIR : Mon père était pot.

MANON, quittant, de son pays,
Le costume commode,
Un beau matin, vient à Paris,
Pour se mettre à la mode.
Un marchand, bientôt,
Trouve ce qu'il faut
A la belle ingénue;
Voilà bien Manon
Sur le plus grand ton,
Car elle est toute nue.

Il lui met juppe d'un linon
Léger, clair et commode.
« Et la chemise! dit Manon.
— Bon! ce n'est plus la mode;
On ne pourrait pas

Voir tous vos appas,
Comme on voit ceux des belles:
Nous avons du goût,
Laissez faire tout,
Et vous serez comme elles. »

Les bretelles sont du bon ton,
C'est l'Amour qui les forge,
Moins pour attacher le jupon
Que pour grossir la TAILLE.
Rien ne vaut cela,
Nous en vendons à
Toutes les demoiselles:
L'Amour est enfant;
Même en triomphant,
Il aime les *bretelles*.

Il faut une robe surtout,
Longue au moins d'une lieue:
Chez nous le beau sexe a du goût
Pour une longue queue.
Pour la mieux ôter,
Il faut la porter
Très-légèrement jointe,
Et l'esprit du jour

Exige, à son tour,
Qu'on porte robe en pointe.

Mise ainsi, la pauvre Manon
Revint dans son village :
« Tiens ! disait-on,
Dans le canton,
Viens voir une sauvage !
— Qui, sauvage ! moi !
Je n'en ai, ma foi,
Le ton ni la méthode.
Je ris
De vos cris ;
Car c'est à Paris
Qu'on m'a mise à la mode ! »

LES LARMES.

AIR : Cet or que vous daignez m'offrir.

De la gaîté toujours épris,
Au chagrin nous faisons la guerre ;
Mais le chagrin a bien son prix,
Il nous rend l'amitié plus chère ;
Et vous ne pouvez qu'à demi
Du plaisir connaître les charmes,
Lorsque, dans le sein d'un ami,
Vous n'avez pas versé de *larmes*.

Nous trouvons, quand l'hiver s'enfuit,
Plus d'attraits aux présens de Flore ;
La sombre pâleur de la nuit
Ajoute à l'éclat de l'Aurore ;
La douleur donne à la santé
Et plus de prix et plus de charmes :
Ainsi, la riante gaîté
Sort, plus vive, du sein des *larmes*.

Sur les lèvres de la beauté,
J'aime à voir un joli sourire ;

Mais l'Amour n'est pas la gaîté,
La gaîté rit, l'Amour soupire.
A la folle vivacité
Je ne rends pas toujours les armes;
Et je n'ai jamais résisté
A la beauté versant des *larmes.*

Les *larmes* sont la voix du cœur,
Et le cœur entend leur silence;
De la faiblesse et du malheur
C'est la plus puissante éloquence.
Timide enfant, combien de fois,
Avec des pleurs, tu nous désarmes!
Non, la plus séduisante voix
N'a pas le pouvoir de tes *larmes!*

Les amans, au lever du jour,
Vont guetter la naissante rose;
Pour en faire hommage à l'Amour,
Ils brûlent de la voir éclose.
Cette aimable fleur, à leurs yeux,
Pourrait-elle offrir tous ses charmes,
Si l'Aurore, en ouvrant les cieux,
Ne l'arrosait pas de ses *larmes?*

Grand Racine, peintre enchanteur,

Toujours sublime et toujours tendre,
Combien l'on trouve de douceur
Aux larmes que tu fais répandre!
Chez nous, pour se faire admirer,
Tes rivaux prennent d'autres armes;
Si, parfois, ils nous font pleurer,
C'est en nous faisant rire aux *larmes*.

MORALITÉ.

AIR : Toujours, toujours, il est toujours le même.

PAUVRES humains, quelle est votre existence?
Naître et gémir,
Grandir,
Languir,
Vieillir,
Voir la mort accourir,
Et la craindre d'avance,
Respirer pour souffrir,
Et souffrir pour mourir,
Voilà pourtant toute votre existence!

A BAS L'AIL!

Traduction de l'ode d'Horace.
Parentis olim, etc.

Un fils a-t-il frappé son père?
Il faut qu'un supplice exemplaire
Serve aux humains d'épouvantail.
Pour ce malheureux, la ciguë
Ne serait point assez aiguë,
Mais faites-lui... manger de l'*ail*.

De fer, sans doute, il se hérisse,
Ou de pavés il se tapisse,
Le dur gosier du moissonneur,
Qui, tous les jours, avec ivresse,
Pour calmer la faim qui le presse,
Croque ce mets empoisonneur!

Dans mon sein, quel démon fait rage!
A-t-on mêlé, dans mon potage,
Le sang venimeux d'un serpent?
Ou bien la sale Canidie

A-t-elle, de sa main flétrie,
Préparé ce plat dégoûtant?
Oui! la malfaisante Médée,
D'un funeste amour possédée,
Frotta d'*ail* le fameux Jason,
Et son odeur insupportable
Repoussa le monstre indomptable
Qui lui disputait la toison.

Les riches présens qu'elle étale
Aux yeux trompés de sa rivale,
D'une gousse d'*ail* sont frottés;
Et contente de sa vengeance,
Médée, au sein des airs, s'élance
Sur ses griffons épouvantés.

Dans l'ardeur de la canicule,
L'odeur infecte qui circule
Sur les rivages africains,
Quand la mort partout l'accompagne,
Répand, dans la triste campagne,
De moins redoutables venins.

Sur l'affreux bûcher qui le brûle,
Hercule, l'intrépide Hercule,
D'un feu moins vif est dévoré,

Lorsqu'avec effort il expire
Dans le manteau que Déjanire,
Pour son supplice, a préparé.

Ne mange donc plus d'*ail*, Mécène,
Ou fassent les Dieux, pour ta peine,
Que désormais, toute la nuit,
Avec horreur fuyant ta bouche,
Le dos tourné, Flora se couche
Tout-à-fait sur le bord du lit.

COUPLET
A DABAYTUA,

qui prétendait que son nom ne pouvait pas entrer dans un vers, et qui me permettait de critiquer une pièce de lui, pièce qui pèche par le fond, mais qui offre de jolis détails.

AIR : En quatre mots, je vais vous conter ça.

Dabaytua,
D'un plan s'infatua ;
Auteur il se constitua,
Puis il s'habitua
A compter sur un ouvrage
Farci de marivaudage :
Il prostitua
Grands mots choisis, fort bien les ponctua,
Et les accentua,
Long-tems s'évertua :
Mais ce plan, qu'il effectua,
Tua
Dabaytua.

PROMENADE CHAMPÊTRE.

O mes amis! à la campagne,
Que j'ai passé d'heureux instans!
Par un des beaux jours du printemps,
Je pars, mon livre m'accompagne:
Contre les ennuis du chemin,
Un bon livre est une ressource;
Jusqu'à Rome, Voltaire en main,
Sans peine, je suivrais ma course.
Que je vois un joli hameau!
Quelle touchante rêverie
Porte à mon âme ce ruisseau
Qui murmure dans la prairie!
Que tout est frais! que tout est beau!
Quelle variété brillante!
Quelle richesse de couleurs!
Chaque pas, à mes yeux, présente
Nouveaux fruits et nouvelles fleurs;
Tout me captive, tout m'enchante.
Ici, je vois, sur un coteau,
L'heureux espoir de la vendange;
Plus loin, s'offre un autre tableau,

On danse à l'ombre d'un ormeau.
J'avance, le spectacle change :
Je vois le laboureur charmé,
De ses moissons, combler sa grange.
Que ce spectacle est animé !
Que la simple nature est belle !
Faudra-t-il me séparer d'elle,
Pour vivre, à Paris, enfermé?
Restons dans ces lieux pleins de charmes ;
Paris, je te fais mes adieux ! . . . .
Ainsi je parlais, et mes yeux
De volupté versaient des larmes.
J'entends sonner. . . . Quel bruit nouveau !
Je regarde. . . . Où suis-je ? . . . . ô *Delille !*
Loin des champs et loin du hameau.
Je suis dans cette triste ville ;
L'illusion me promenait,
Séduit par tes pinceaux magiques,
J'étais seul, dans mon cabinet,
Et je lisais tes *Géorgiques.*

ÉPITAPHE
D'UN EX-POÈTE,
ex-tout ce qu'il vous plaira.

AIR : Citoyen ci-levant prévôt des marchands.

J'AI fait des pièces, des rapports,
Semblables, sous tous les rapports;
Car je faisais rapports et pièces
Avec des pièces de rapport;
Tous mes rapports étaient sans pièces,
Toutes mes pièces, sans rapport.

LA PETITE PROMENADE.

ANECDOTE.

« Margot a vu sa dernière heure !
De mes tourmens ayez pitié,
Laissez-moi suivre ma moitié....
Jusqu'à sa dernière demeure ! »
Ainsi parlait le vieux Martin,
Suivant le convoi de sa femme,
Et croyant prier pour son âme,
Parce qu'il lisait du latin.
Dans son funèbre domicile,
Quand ce doux objet fut placé,
Lorsque Martin, d'un air docile,
A l'Eternel eut adressé
Un *requiescat in pace*,
Pour que Margot restât tranquille,
Par l'heure et le besoin pressé,
Notre homme retourne à la ville.
Aussitôt qu'il rentre au logis,
A le calmer on se dispose :

Il faut que Monsieur se repose,
Disent les voisins, les amis ;
Depuis hier il n'a rien pris,
Il faut qu'il prenne quelque chose.
« Ma foi, votre avis est le mien ;
La retraite ne me vaut rien :
Ces jours-ci, j'étais tout malade,
Cette petite promenade
M'a fait, vraiment, beaucoup de bien.

IMPROMPTU,

à une dame qui copiait des vers.

AIR : Trouver le bonheur en famille.

Au lieu de voir, par votre main,
S'embellir les œuvres des autres,
Je voudrais, aimable écrivain,
Posséder un recueil des vôtres.
Vous pouvez disputer le prix
Au Parnasse comme à Cythère :
Si l'on se peint dans ses écrits,
Les vôtres sont bien sûrs de plaire.

MON BOUQUET.

CHANSON.

AIR de la croisée.

Des Muses, joyeux nourrisson,
Je suis un rimeur fort aimable;
Je suis un fort joli garçon,
Et j'ai de l'esprit comme un diable.
Je n'ai pas le moindre défaut,
Je fais conquête sur conquête;
Enfin, pour tout dire en un mot,
C'est aujourd'hui ma fête.

Direz-vous que de mes couplets
Le public ne s'occupe guere;
Que les railleurs et les sifflets,
De temps en temps, me font la guerre,
Et que le journal des *Débats*
M'a quelquefois lavé la tête?
Non, non, vous ne le direz pas,
C'est aujourd'hui ma fête.

Ne dit-on pas au lourd Martin
Que sa tournure est élégante,
A Nanon, qu'elle a l'œil lutin,
A Françoise, qu'elle est charmante,
A Crépin, qu'il a du crédit,
A Nicaise, qu'il n'est pas bête?...
Et vous savez qu'on ne le dit
Que le jour de leur fête.

Un jour de fête est un beau jour!
Convenez-en tous, à la ronde,
Ce jour-là, chacun, à son tour,
Est le premier homme du monde!
Chantez-moi donc, flattez-moi tous;
Du Parnasse offrez-moi le faîte:
Amis, j'en descendrai pour vous
Le jour de votre fête.

IMPROMPTU,

A Mlle. Reine EZ...

la veille de son mariage.

AIR : On compterait les diamans.

Les Amours, dès votre berceau,
Vous ont donné le nom de Reine :
Ils voudraient quitter leur bandeau,
Près d'aussi belle souveraine :
Le don charmant de votre cœur
Fait dire aux enfans de Cythère :
Que, si vous n'étiez pas leur sœur,
Dans neuf mois vous seriez leur mère.

COUPLET

chanté avant la première représentation de mon premier ouvrage qui avait pour titre :

LE NEZ,

imité d'un chapitre de ZADIG.

AIR de la croisée.

ZADIG est un conte charmant,
Dont vous connaissez tous le père,
Nous craignons bien, en ce moment,
D'avoir défiguré Voltaire ;
Nous nous croirons trop fortunés,
Si, dans une crise pareille,
Lorsque nous vous donnons *le nez*,
Vous nous prêtez *l'oreille*.

LA MORT SUBITE.

CHANSON DE TABLE.

AIR : Mon père était pot.

VIVE l'amour! vive le vin!
Vive la chansonnette!
Vive un brillant et long festin!
Et vive la fillette!
Vive la gaîté!
Vive la santé!
En joyeux Sybarite,
Je dis prudemment:
Pour finir gaîment,
Vive.... *la mort subite!*

La mort subite, mes amis,
Est un présent céleste;
A nos trousses, l'enfer a mis
Et la fièvre et la peste.
Un docteur souvent,
Quoique très-savant,

Par ses soins les irrite ;
Mais pour les guérir,
Ou les prévenir,
Vive *la mort subite!*

L'amour, la gaîté, l'apétit,
S'éloignent d'un malade ;
Le pauvre diable, dans son lit,
Languit, triste et maussade.
Je lis, dans ses yeux,
Qu'il vaut cent fois mieux,
Pour être plutôt quitte,
Mourir *bien portant*,
Partir en chantant :
Vive *la mort subite!*

Lorsque Bacchus vient vous saisir,
De sa riante ivresse,
Quand vous saisissez le plaisir
Auprès d'une maîtresse ;
Pour fuir les regrets
Que l'instant d'après
Vous apporte à sa suite,
En sautant le pas,
Ne diriez-vous pas :
Vive *la mort subite!*

Voyez ces généreux soldats,
Fiers amans de la gloire :
S'ils périssent dans les combats,
Ils vivront dans l'histoire!
Aux heureux guerriers,
Qui, sur des lauriers,
Traversent le Cocyte,
On dresse un autel!....
Pour rendre immortel,
Vive *la mort subite!*

Chaque matin, mille journaux
M'offrent leurs plats mensonges;
Chaque soir, mille auteurs nouveaux,
M'offrent leurs tristes songes.
Ces bourreaux du goût
Me suivent partout :
En vain je les évite;
Mais, avant la nuit,
Ils *meurent* sans bruit.
Vive *la mort subite!*

Oui, *la mort subite*, à mes yeux,
Est un bienfait notoire :
C'est la mort que j'aime le mieux ;
Mais j'aime encor mieux boire!

De boire avec vous,
Si le sort jaloux
Vient me priver trop vîte,
Je le dis, d'abord,
Au diable la mort ! . . .
Même *la mort subite !*

INSCRIPTION

POUR LE BUSTE DE J. J. ROUSSEAU.

AIR d'Arlequin afficheur.

A former nos mœurs et nos lois,
Ce bon cœur travailla, sans cesse,
A l'homme il a donné ses *droits*,
Son *Héloïse* à la jeunesse,
Et peu content, s'il n'obtenait
La commune reconnaissance,
En même temps, il destinait
Son *Émile* à l'enfance.

LE CORBILLARD.

CHANSONNETTE.

AIR du pas redoublé de l'infanterie.

QUE j'aime à voir un *corbillard !*
Ce début vous étonne?
Mais, il faut partir, tôt ou tard,
Le sort ainsi l'ordonne;
Et, loin de craindre l'avenir,
Moi, dans cette aventure,
Je n'aperçois que le plaisir
De partir *en voiture.*

En voiture, nos bons aïeux
Se plaisaient; mais du reste,
Chez eux, quand on fermait les yeux,
On était plus modeste.
Nous n'avons pas, vous le voyez,
Leur ton, ni leur allure;
Nous mettons les vivans à pieds,
Et les morts *en voiture.*

Le riche, en mourant, perd son bien;
Moi, je vois tout en rose :
Je n'ai rien, je ne perdrai rien,
C'est toujours quelque chose;
Je me dirai : D'un parvenu
Je n'ai pas la tournure;
Pourtant, à pied je suis venu,
Et je pars *en voiture.*

De ces riches, qu'on trouve heureux,
Quel est donc l'avantage?
Ils font, par des valets nombreux,
Suivre leur équipage.
Ce luxe ne m'est point permis,
Ma richesse est plus sûre;
Un jour, on verra mes amis
Derrière *ma voiture.*

A mon départ, en vérité,
Je songe, sans murmure,
Pourvu que, long-temps, la gaîté
Remise ma voiture.
O gaîté! lorsque tu fuiras,
Invoquant la nature,
Je dirai : Fais, quand tu voudras,
Avancer *ma voiture!*

IMPROMPTU

A Mlle. A ....

qui me faisait remarquer un éventail que son père venait de lui donner.

AIR de la croisée.

Ce présent, sans doute, est fort beau :
Dans vos mains, surtout, je l'admire.
Mais que fera d'un tel cadeau
La beauté pour qui je soupire ?
Zéphyr joue avec volupté
Sur les fleurs nouvelles écloses :
A-t-il besoin d'être excité,
Pour caresser les roses ? (*bis.*)

IMPROMPTU,

A M[de]. OLIVE D....

AIR de la Croisée.

RIEN ne plaît à l'œil enchanté
Comme une belle, *au teint de rose*;
Dès qu'on veut peindre la beauté,
En *Rose* on la métamorphose;
La Rose est la reine des fleurs,
C'est la plus fraîche et la plus vive:
Mais je la trouve sans couleurs
Auprès du *teint d'Olive*. (*bis.*)

Ah! si d'*Olives* comme toi,
L'éternel eut peuplé la terre,
Le sauveur n'eût pas, sur ma foi,
Si fort redouté le Calvaire;
Loin d'y chanter, avec douleur,
Des hymnes tristes et plaintives,
Il aurait trouvé le bonheur
Au jardin des *Olives*.

BILLET D'INVITATION,

POUR UN MARIAGE.

AIR : Nous nous marierons, dimanche. (vieux style.)

SOYEZ satisfaits,
Cocus que j'ai faits,
Vous prendrez votre revanche;
L'Hymen, enchanté,
Guette une beauté,
Jeune, fraîche, vive et blanche;
Guillot, connu
Pour avoir l'hu-
meur franche,
Est le garçon
Pour lequel son
Cœur penche;
Il obtient sa main,
Le surlendemain
Du lendemain
De *dimanche*.

COUPLETS A PIERRE F....

AIR *des fraises.*

On voit bien des vers mauvais
Mourir chez l'épicière ;
Pour qu'ils durent à jamais,
Messieurs, faisons des couplets
Sur Pierre. (*ter.*)

Sans pierres Deucalion
N'eût pas peuplé la terre,
Et, dans mainte occasion,
L'Amour se servit, dit-on,
De Pierre.

J'aime, surtout, sa douceur,
Son joyeux caractère ;
Nos Crésus, sur mon honneur,
Devraient tous avoir le cœur
De Pierre.

Si Dieu, quittant son courroux,
Exauçait nos prières,
Pour nous faire un sort bien doux ;
Il ferait pleuvoir chez nous
Des Pierres.

DE PROFUNDIS!

OU

RONDE MORTUAIRE,

pour être chantée à l'enterrement de de l'auteur.

AIR du vaudeville de Jean Monnet.

Un enfant du Vaudeville
Visite les sombres bords ;
Comme il chantait par la ville,
Il va chanter chez les morts.
Bien portant,
Il fit tant,
Tant chanter, qu'il vous supplie,
En mémoire de sa vie,
De l'enterrer en chantant. (*ter.*)

De ses plaisirs idolâtre,

Jamais le pauvre *Gouffé*
Ne descendit du théâtre
Que pour entrer au café.
Il lui faut,
Pour tombeau,
L'un des coins de la rotonde,
Pour épitaphe, une ronde,
Et, pour cercueil, un tonneau.

Du noir poison de l'envie,
Son cœur ne fut poiut gonflé;
Il ne siffla de la vie,
Et fut quelquefois sifflé.
Qu'un couplet,
Qui déplaît,
Soit sifflé, chancelle et tombe;
Mais que l'auteur, dans la tombe,
Soit à l'abri du sifflet.

Il fit beaucoup de *bluettes*
Et de grotesques tableaux;
Il mit bien des chansonnettes
Dans les almanachs nouveaux:
Maint témoin,
Au besoin,
Vous dira que, par la suite,

S'il n'était pas mort si vîte,
Il aurait été plus loin.

Il suivait, dans la carrière,
Collé, Pannard et Favard;
Pour ne pas être en arrière,
Il était venu trop tard.
Les revers
De ses vers
Lui firent souvent comprendre
Qu'un rimeur ne doit prétendre
Les rattraper qu'aux enfers.

S'il peignit le Val-de-Vire,
Le Pont-Neuf, Vadé, Piroû
Et Cri-Cri, qui fit tant rire,
Quoiqu'il ne parût pas bon,
C'était pour
Qu'un beau jour,
Puisqu'on peint tout à la file,
Quelque peintre, au Vaudeville
Daignât le peindre à son tour.

Vous, chansonniers, ses modèles,
Vous, chansonniers, ses rivaux,

Faites des chansons nouvelles,
Doublez vos joyeux travaux.
Aujourd'hui,
Sans appui,
Couffé, qui fit, à la ronde,
Des chansons pour tout le monde,
Attend qu'on chante pour lui.

Vous, messieurs de la cabale,
Votre triomphe est passé ;
Vous ne sauriez, sans scandale,
Insulter un trépassé.
Harrassé,
Terrassé
Par votre tactique infâme,
Ah ! lorsqu'il a rendu l'âme,
Requiescat in pace.

FIN.

TABLE
DES PIÈCES
contenues dans ce recueil.

FIN DE LA TABLE.

LE

MÉDECIN TURC,

OPÉRA-BOUFFON EN UN ACTE,

PAR MM. ARMAND-GOUFFÉ ET VILLERS;

MUSIQUE DE M. NICOLO ISOARD;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 19 novembre 1803, et repris, en 1812, avec un rondeau nouveau.

NOTE

SUR M. ARMAND-GOUFFÉ.

Il est depuis vingt ans l'un de nos plus féconds et de nos plus spirituels chansonniers, et il a donné au Vaudeville et aux Variétés une foule de jolies pièces, qui ont eu beaucoup de succès dans leur tems. On se rappelle toujours, par exemple :

Le Chaudronnier de Saint-Flour, avec M Villers, 1799 ;

Clémence Isaure, 1803;

Colombine dans la tour de l'Est ; le Dîner d'un Héros ; la Revue de l'An VIII ; l'Intrigue dans la Hotte.

Les Recueils de chansons qu'il a publiés ont pour titre :

Ballon d'Essai, ou *Chansons et Poésies*, 1802 ;

Ballon perdu, idem, 1803 ;

Encore un ballon, 1807.

Il a été l'éditeur des *Œuvres choisies de Panard*, en 2 volumes in-18, 1803.

PERSONNAGES.

KALIL, médecin turc.
FORLIS, français, esclave du Grand-Visir.
ADÈLE, sa femme, esclave de Kalil.
BOUZOULA, femme de Kalil.
CHEF DES GARDES.
PLUSIEURS ESCLAVES.
PLUSIEURS ODALISQUES.

La scène est à Constantinople.

LE

MÉDECIN TURC,

OPÉRA-BOUFFON.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Kalil; à droite, la porte qui conduit au harem; à gauche, la porte d'entrée; une autre dans le fond, qui laisse voir les jardins.

Au lever du rideau, quatre odalisques sont assises sur des carreaux, sur le devant de la scène; elles jouent de divers instrumens. Adèle est un peu en avant, tenant une lyre.

ADÈLE, seule.

Sans plaisir et sans espérance,
Nous subissons de tristes lois;
Pour recouvrer enfin nos droits,
Ah! que ne sommes-nous en France!
Esclave heureux de la beauté,
L'homme à Paris nous rend hommage;
Par l'inconstance et la gaîté,
Il embellit son esclavage.

Les femmes partout adorées,
Charme du cœur, plaisir des yeux,
Souveraines en d'autres lieux,
Portent des fers dans ces contrées.
Les ennuis, la captivité,
Ici voilà notre partage.
Par les beaux arts et la gaîté,
Embellisons notre esclavage.

(Les odalisques répètent le refrain de chaque couplet.)

SCÈNE II.

BOUZOULA, ADÈLE, LES ODALISQUES.

(Bouzoula entre accompagnée de deux esclaves qui enlèvent les carreaux qui servaient aux femmes, et ne laissent que ceux d'Adèle.)

BOUZOULA, toutes les odalisques se lèvent.

Amusez-vous, divertissez-vous, Mesdames, c'est fort bien : vous ne songez point à votre parure ; cependant voici l'heure à laquelle rentre le docteur Kalil, votre maître et le mien.

ADÈLE.

Le Docteur est plus occupé de ses malades que de ses femmes.

BOUZOULA.

Vous croyez m'en imposer avec votre pe-

tit air hypocrite ; mais je sais ce qui se passe dans cette maison. (*Aux femmes.*) Allez vous parer, charmantes Odalisques. (*A Adèle.*) Vous, restez un moment, j'ai deux mots à vous dire. (*Les femmes sortent.*)

SCÈNE III.

ADÈLE, BOUZOULA.

ADÈLE.

Je cours à ma toilette.

BOUZOULA.

Restez, vous dis-je, il ne manque rien à votre parure : vous avez vos raisons pour être plus coquette que les autres femmes du Docteur.

ADÈLE.

Moi, Madame ; eh ! quelles raisons pouvez-vous me soupçonner ? L'entrée de ce sérail n'est-elle pas interdite à tous les hommes ?

BOUZOULA.

Il en est un, Madame, qui entre ici journellement.

ADÈLE.

Hélas ! depuis six mois que je suis enfer-

mée, je n'ai pas vu l'ombre d'un homme...
Le Docteur est le seul...

BOUZOULA.

Précisément, c'est du Docteur que je veux parler. C'est au Docteur que vous cherchez à plaire, et j'ai cru m'apercevoir que le Docteur avait pour vous un sentiment de préférence...

ADÈLE.

Si cela est, le Docteur me fait beaucoup plus d'honneur que je ne le mérite et que je ne le désire.

BOUZOULA.

Et que vous ne le désirez? Ah! c'est à moi que vous ferez croire cela: vous imaginez-vous que je sois si facile à tromper? que je ne connaisse pas aussi bien que vous, le manége de la coquetterie? J'ai eu mon tems, et je me souviens de tous les ressorts que je fesais jouer pour captiver le Docteur; il était jeune alors, et moi aussi.

COUPLETS.

Les plaisirs volaient sur mes traces,
On vantait partout ma beauté;
J'avais le coloris des grâces,
Le souris de la volupté,

L'amour tournait toutes les têtes,
Rangeait tous les cœurs sous mes lois ;
Et je vois qu'aujourd'hui vous faites
Ce que je fesais autrefois.

Adroite, légère et coquette,
Vous cherchez du matin au soir
Les secours de votre toilette,
Les conseils de votre miroir ;
Partout vous briguez des conquêtes ;
Aisément je m'en aperçois ;
Car je vois qu'aujourd'hui vous faites
Ce que je fesais autrefois.

ADÈLE.

Puis-je mieux faire que de suivre votre exemple ?

RONDEAU. (1)

Je suis jeune et française,
Et, sans vouloir aimer,
On est toujours bien aise
De plaire et de charmer !
Sans art et sans adresse,
On peut, je le sais bien,
D'allumer la tendresse
Trouver l'heureux moyen,

(1) Ce rondeau a été ajouté pour les débuts de madame Boulanger.

Tout plaît, dans la jeunesse,
Air gauche et froid maintien....
Mais un peu de finesse
Ne gâte jamais rien!

Je suis jeune et française, etc.

Une belle figure
Est, sans doute, un trésor,
Mais, grâce à la parure,
Elle est plus belle encor!
Une danse agaçante
Et quelques jolis pas,
D'une taille élégante
Relèvent les appas!...
Suivant la circonstance,
Je sais prendre le ton
De la tendre romance,
De la folle chanson!....

Je suis jeune et française, etc.

BOUZOULA.

Avec de pareils moyens, vous êtes bien sûre de réussir!

ADÈLE.

Quelle conquête puis-je désirer dans ces lieux? Rappelée un moment à ma gaîté naturelle, mais éloignée depuis six mois d'un homme que j'adorais, croyez-vous que je m'occupe d'autre chose que de ma douleur? N'êtes-vous pas vous-même, tous les jours, témoin de la résistance que j'oppose aux pres-

santes sollicitations du Docteur? Vous avez souvent approuvé ma conduite, et je lui dois les marques d'amitié et d'intérêt que vous me donnez tous deux. Prise avec mon époux par un corsaire barbaresque, séparée de lui, amenée dans cette maison où je languis, jugez, Madame, si je cherche à plaire.

BOUZOULA.

Ce n'est pas à mon âge qu'on ajoute foi à de pareilles sornettes, et je vois que vous voulez me ravir un cœur que je possède depuis quinze ans.

ADÈLE.

Je vous jure que, si cela dépendait de moi, vous pourriez le posséder long-tems encore.

BOUZOULA.

De l'ironie! de l'ironie! Ah nous verrons qui saura l'emporter; je ne suis pas maladroite, on le sait, et soyez persuadée que je trouverai quelque moyen pour vous faire sortir d'ici.

ADÈLE.

Que je vous devrai de reconnaissance, ma chère Bouzoula!

BOUZOULA.

Je vous en dispense, ma chère Adèle.... Mais j'entends du bruit! C'est le Docteur.

ADÈLE.

Souffrez que je me retire.

BOUZOULA.

Bien volontiers.... Mais songez que vous ne tenterez plus impunément d'occuper une place que je remplis depuis si long-tems avec honneur.

(Adèle sort.)

SCÈNE IV.

BOUZOULA.

Cette innocente ! Il faut convenir que j'ai raison de craindre une telle rivale : j'ai été belle autrefois ; oui ; mais elle l'est aujourd'hui. Adèle a un petit air mélancolique qui la rend si intéressante, que... je la déteste. Je ne dois pas laisser plus long-tems mon cher Docteur exposé à la tentation de me devenir infidèle.

SCÈNE V.

KALIL, BOUZOULA.

KALIL, entre par le fond, et vient s'asseoir sur les carreaux qui sont restés.

Ouf!

BOUZOULA.

Vous êtes fatigué, mon ami?

KALIL.

Fatigué! cela ne serait rien.

BOUZOULA.

Vous m'inquiétez.

KALIL.

Je suis perdu, assassiné, ruiné, mort.

BOUZOULA.

Vous me faites frémir.

KALIL, se levant.

J'ai rencontré sur la route un muet.

BOUZOULA, vivement.

Que vous a-t-il dit?

KALIL.

Que vouliez-vous qu'il me dît? Il m'apportait l'ordre de me rendre chez le visir.

BOUZOULA.

Chez le visir, Docteur? Voilà votre réputation qui commence à percer. Le visir vous fait demander! Le visir, ah! prenez garde de le manquer.

KALIL.

Ta, ta, ta! Ce n'est pas du visir lui-même qu'il s'agit.

BOUZOULA.

D'une de ses femmes, peut-être. Je n'ai pas besoin de vous prévenir, mon cher ami, du danger auquel vous vous exposerez, si vous ne modérez pas, dans cette circonstance, votre penchant pour la galanterie.

KALIL.

Ma chère Bouzoula, vous m'impatientez furieusement : il ne s'agit pas non plus d'un femme du visir; mais bien d'un homme fou.

BOUZOULA.

D'un homme fou?

KALIL.

C'est un Français dont la tête est totalement dérangée.

BOUZOULA.

Par quel hasard le visir vous a-t-il choisi?

KALIL.

Vous savez quel bruit a fait mon ouvrage; j'ai annoncé que j'avais trouvé le remède universel. J'ai fait publier à la suite les noms, qualités et demeures des personnes que j'ai guéries par le secours de ma nouvelle doctrine mé-

dicale. Hydre sans cesse attaché aux grands talens, l'envie s'est élevée contre moi, et a distillé son fiel sur le livre et l'auteur : on a surpris la religion du visir, on a cherché l'occasion de me perdre ; on aura cru la saisir, et le visir m'envoie ce fou, avec ordre de le guérir. Si je réussis, je suis nommé premier médecin de sa hautesse.

BOUZOULA, avec joie.

Médecin du grand seigneur, si vous réussissez ?

KALIL, avec chagrin.

Et la bastonnade, si je ne réussis pas.

BOUZOULA.

Quelle injustice! Parmi toutes vos recettes, en avez-vous pour guérir de la folie?

KALIL.

Si je possédais un pareil secret, il y a longtems que ma fortune serait faite : voici l'ordre du visir. (*Il lui remet un papier roulé.*)

BOUZOULA, après avoir lu.

Il est précis et clair. Il faut y penser sérieusement.

KALIL.

Je cherche s'il n'y aurait pas quelque moyen.

BOUZOULA.

Attendez donc... Tandis que vous cherchez de votre côté... Je vais voir si, dans les recettes que nous a laissées ce médecin juif, il n'y en aurait pas quelqu'une contre la folie.

KALIL, avec amitié.

Ah! ma chère amie.

BOUZOULA, le menaçant.

Oui! je suis votre chère amie maintenant.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

KALIL.

Affreuse situation! Pouvais-je croire que l'on prendrait à la lettre... Tous mes confrères n'en promettent-ils pas autant? Et c'est sur moi seul... C'est sans doute une vengeance particulière, ou d'un confrère jaloux de mon talent, ou du visir, à qui j'ai refusé mon Adèle! Cependant, quel triomphe pour moi si je réussis.

AIR.

Oui, partout il faudra qu'on publie
Mon nom, ma gloire et mes succès:

Si je puis guérir la folie
D'un jeune homme et surtout d'un Français,
Chez moi je vois la richesse
Accompagner les honneurs,
Je reçois de sa hautesse
Chaque jour nouvelles faveurs,
A mon talent rien n'échappe,
Je suis partout vanté,
Fêté,
Cité
Comme un autre Esculape;
Pour les douleurs,
Pour les vapeurs,
Les maux de nerfs et la migraine :
Nul talent n'est égal au mien;
Ma recette est certaine,
Tout le beau sexe le sait bien.

Guérir quelqu'un dont la folie,
Dont la folie est dans le cœur,
L'entreprise est hardie,
Et peut, sur mon honneur,
Mettre en défaut le plus savant docteur.
Médecin de sa hautesse,
Si je guéris ce Français,
Que de gloire, que de richesse!
Mais
Si le succès
N'est pas garant de ma promesse,
Les supplices sont prêts;
Je crois déjà voir les muets!
Adieu gloire et richesse,

Les abimes sont ouverts;
Pauvre Kalil, on te charge de fers.
Adieu gloire et richesse :
Quel affreux revers!
Ah! je m'y perds.

SCÈNE VII.

KALIL, BOUZOULA.

BOUZOULA, tenant un livre.

Voici le livre du Juif; il y a justement un chapitre sur la folie.

KALIL, avec joie.

Ah! ma chère Bouzoula! vous me rendez l'espérance.

BOUZOULA, lisant.

Art. premier. Il n'y a pas de remède sûr contre la folie.

KALIL, avec peine.

Ah! malheureux!

BOUZOULA.

Attendez, attendez!... (*Elle continue de lire.*) Cependant on est parvenu à guérir quelques personnes attaquées de cette maladie. Le moyen le plus sûr est de flatter l'ima-

gination du malade et de caresser ses idées. (*Parlant.*) Quelle est la folie de ce Français?

KALIL.

D'après les informations que j'ai prises, il répète sans cesse qu'il a perdu sa femme, une femme charmante, qu'il regrettera toute sa vie.

BOUZOULA, riant.

Pour un Français, cette folie est d'un genre bien rare, s'il n'est pas nouveau.

KALIL, en colère.

Il est bien question de plaisanter.

BOUZOULA.

Et puis?

KALIL.

Et puis il rit, il chante, il danse.

BOUZOULA, toujours riant.

Plaisante manière de regretter sa femme.

KALIL.

Il a l'esprit tellement frappé, qu'il croit la retrouver dans toutes celles qu'il rencontre.

BOUZOULA, qui a réfléchi.

Excellente idée!

KALIL.

Que dites-vous ?

BOUZOULA.

Cette jeune esclave que vous avez achetée est française ?

KALIL.

Du moins on me l'a vendue pour telle.

BOUZOULA.

La vue d'une femme jeune, belle, et de la même nation, doit faire sur son esprit une forte impression.

KALIL, *avec dureté.*

Je vois où vous en voulez venir; c'est votre ridicule jalousie qui vous fournit ce moyen; c'est encore vous, je le sais, qui avez fait parler de mon Adèle au grand seigneur, qui m'a forcé de la lui faire voir, et qui n'aurait pas manqué de s'en accommoder, si je n'y avais pas mis un trop haut prix : elle me reste, je rends grâce au prophète de m'avoir conservé la plus jolie femme de mon sérail.

BOUZOULA.

Ah ! la plus jolie femme... ; eh bien ! sortez de là comme vous pourrez ; il vous convient bien aussi de vous annoncer comme un grand homme, quand votre ignorance...

KALIL, s'emportant.

Mon ignorance! est-ce bien à moi que vous parlez ainsi! à moi qui ne redoute aucune maladie.

BOUZOULA.

Non, mais que tous les malades redoutent.

KALIL.

N'ai-je pas guéri plus de cinq cents malheureux?

BOUZOULA.

Par hasard; mais n'en avez-vous pas aussi laissé périr plus de mille?

KALIL.

Par accident.

BOUZOULA.

Eh bien! fiez-vous à vos talens dans une circonstance aussi délicate.

KALIL, se radoucissant.

Vous pensez donc que la vue de cette jeune esclave....

BOUZOULA.

Qui, moi? non, je ne crois rien, la jalousie m'aveugle.

KALIL, d'un ton caressant.

Bouzoula! ma chère Bouzoula!

BOUZOULA.

Je sens que je vous aime encore plus que vous ne méritez, ingrat! écoutez, je crois que votre esclave, ayant plus de moyen que toute autre pour rappeler à ce Français la femme qu'il a perdue, il serait possible que sa vue produisît un bon effet; s'il résiste à ses charmes, à sa grâce, Adèle emploiera, pour nous servir, les talens qu'elle possède : elle danse passablement; sa voix a de la douceur; elle met dans tout ce qu'elle dit une expression... Tenez, docteur, je répondrais presque du succès.

KALIL.

Puisque je n'ai que cette ressource...

BOUZOULA, à part.

Ne lui laissons pas le tems de changer de résolution. (*Elle frappe dans ses mains, un esclave paraît.*) (*Haut.*) Qu'on amène Adèle.

KALIL.

On va dans peu conduire ici mon malade. (*Adèle paraît.*) Quelle est jolie! et que de gens en bonne santé s'accommoderaient d'un pareil régime! (*A part.*) Je vais lui faire sa leçon.

BOUZOULA, à part.

Je vais lui donner ses instructions.

SCÈNE VIII.

BOUZOULA, ADÈLE, KALIL.

KALIL, à Adèle, avec douceur.

Approchez, aimable enfant.

ADÈLE.

Le seigneur Kalil a-t-il quelques ordres à donner à son esclave.

KALIL, transporté.

Mon esclave ! ah ! dites plutôt....

BOUZOULA, avec ironie.

Ma divinité, n'est-ce pas ? Apprenez donc, divine esclave, que nous attendons de vous un service important.

KALIL.

Oui, bien important.

ADÈLE.

Vos bontés pour moi me font un devoir de chercher, de sasisir avec empressement les occasions de vous prouver ma reconnaissance.

KALIL.

On va conduire en ces lieux un jeune homme.

ADÈLE.

Un jeune homme!

BOUZOULA.

Oui, Madame, un jeune homme; vous ne vous plaindrez plus de n'en pas voir ici.

ADÈLE.

Et que puis-je pour vous rendre service!

KALIL.

Mon aimable enfant, songez qu'il y va de mon honneur, de ma vie... de ma fortune, et ne me refusez pas.

ADÈLE.

Expliquez-vous.

KALIL.

Il s'agit d'une chose bien aisée pour vous; c'est de plaire à ce jeune homme, de le charmer.

ADÈLE.

Mais quel est donc votre but? que faut-i dire? Que faut-il faire?

TRIO.

BOUZOULA.

Tâchez, par des agaceries,

De le charmer,
De l'enflammer.

KALIL.

De grâce, point d'étourderie,
Gardez-vous bien de l'aimer.

ADÈLE.

Eh! quoi? par des agaceries,
Le charmer,
L'enflammer,
Mais sans pouvoir l'aimer!

BOUZOULA.

Il faut qu'il vous trouve accessible.

KALIL.

Oui, mais pas tant, pas tant, pas tant.

BOUZOULA.

Qu'à ses maux vous soyez sensible.

KALIL.

Oui, mais pas tant, pas tant, pas tant.

ADÈLE.

Il faut nous entendre pourtant.

KALIL, à Adèle.

Écoutez-moi s'il est possible.

BOUZOULA, à Kalil.

Mais taisez-vous, s'il est possible.

ADÈLE.

Il faut nous entendre pourtant.

KALIL.

C'est moi, c'est moi qu'il faut entendre.

BOUZOULA.

Mais voyez, quel entêtement!
(A Adèle.)
A ses désirs il faut vous rendre.

KALIL.

Silence! un moment.
Paix! paix! s'il est possible.
Paix!

ADÈLE.

Faut-il me montrer sensible?
Puis-je approuver ses feux!

BOUZOULA.

Il faut lui paraître sensible.

KALIL.

Et ne point partager ses feux.

ADÈLE.

Hélas! je ferai mon possible
Pour vous accorder tous les deux.

KALIL, il va chercher un tambour de basque qui doit être accroché sur le devant de la scène, et le donne à Adèle.

Rien n'est joli comme la danse:
Pour le charmer, vous danserez.

BOUZOULA.

Rien ne plaît comme une romance.
Pour l'enflammer vous chanterez.

KALIL.

Essayez un peu votre danse.

BOUZOULA.

Essayez un peu la romance.

ADÈLE, chante et danse en s'accompagnant du tambour de basque.

C'est toujours du bout de son aile
Que Zéphyr caresse une fleur;
Si l'on veut qu'il se renouvelle
Il faut effleurer le bonheur.
Ménageons les roses nouvelles;
Heureux amans, soyez discrets,
Car la fraîcheur est aux bouquets
Ce que la pudeur est aux belles.

KALIL.

Oh! c'est charmant! oh! c'est charmant!
Mais je vous prie, en sa présence,
Ne chantez pas si tendrement,
Ne dansez pas si joliment.

BOUZOULA.

Comme elle danse joliment!
Comme elle chante tendrement!

KALIL.

Taisez-vous donc, bavarde extrême.
Voyez donc comme c'est charmant.

BOUZOULA.

Bon, bon, mon stratagème
Réussira certainement;

Elle danse si joliment !
Elle chante si tendrement !

ADÈLE.

Je chanterai bien tendrement.

(Après ce trio, Adèle doit se trouver du côté du harem, elle pose son tambour de basque sur une table qui doit y être.)

BOUZOULA.

Oh ! nous vous devrons assurément la guérison de notre malade.

ADÈLE, avec surprise.

Comment ?

KALIL.

Oui, c'est un fou... qui regrette sa femme.

ADÈLE

Un fou ? Je ne pourrai jamais supporter sa présence.

BOUZOULA.

Rassurez-vous, c'est un fort aimable Français.

ADÈLE, se troublant.

Un Français !

KALIL.

Oui, on le nomme Forlis.

ADÈLE, dans le plus grand trouble.

Forlis! Dieu! (*Elle s'évanouit.*)

BOUZOULA.

Eh bien! qu'est-ce? Quoi! elle se trouve mal; c'est l'idée d'un fou qui l'effraie. (*On entend du bruit.*)

KALIL.

On vient, c'est notre homme, il ne faut pas qu'elle le voie d'abord.

BOUZOULA.

Sans doute, cela pourrait lui faire beaucoup de mal.

(Elle reconduit Adèle dans le harem, et ne rentre qu'après la ritournelle de l'air de Forlis.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FORLIS.

(Le chef des gardes présente à Kalil un papier qu'il lit; Forlis entre au milieu de six esclaves : lorsqu'il est entré, Kalil fait un signe aux esclaves, qui sortent.)

FORLIS.

Quelle voix.... des rivages sombres,
Rappelle un mortel malheureux!
Quelle douce clarté!... quels sons harmonieux
Viennent percer la nuit des ombres!

Quoi! je ne vous fais point horreur;
Vous avez donc un cœur sensible!
Eh bien! rions, chantons.... je suis paisible;
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,
Eh! quoi, tête-à-tête
Le ciel me permet
De voir le prophète,
Le grand Mahomet!
O Mahomet! prophète de Cythère!
Reçois les vœux d'un mortel enchanté;
Oui, tu voulus le bonheur de la terre;
Tu protégeas l'amour et la beauté.
Dieux! quels transports s'emparent de mon ame!
Est-ce un songe! quel feu me pénètre, m'enflamme!
Quel parfum dans les airs! que vois-je? des houris?
Je n'en peux plus douter, je vois ton paradis.
Sur ce gazon, quelle jeune immortelle,
D'un pied léger presse l'émail des fleurs?
Du lys pompeux, de la rose nouvelle
Elle a l'éclat et les couleurs;
Mon cœur s'élance au-devant d'elle;
Le ciel, en la comblant d'aussi rares faveurs,
La destinait pour compagne fidèle
Au plus ardent de ses adorateurs.

(Il poursuit Bouzoula et tombe sur le carreaux dans le plus grand accablement.)

BOUZOULA.

La maladie de ce jeune homme ne semble pas dangereuse.

KALIL.

Je vous reconnais bien là; vous aimeriez

un fou qui ne vous donnerait que quinze ans. Le voilà un peu plus calme.

BOUZOULA.

C'est qu'il ne me voit plus.

(Bouzoula va le regarder de plus près, et lui lance un coup-d'œil expressif.)

FORLIS, brusquement.

Quel monstre vient frapper mes regards ?

BOUZOULA, fuyant.

Ah ! le vilain accès !

KALIL.

Eh bien ! ma chère Bouzoula, où allez-vous donc ? restez, restez.

BOUZOULA.

Non, non, il me fait peur.

KALIL.

Je vais préparer une potion calmante.

BOUZOULA.

Je vais avec vous ; je ne veux pas rester avec un insensé qui me prend pour un monstre.

KALIL.

Éloignons-nous, laissons-le seul.

BOUZOULA.

Le sommeil paraît s'emparer de ses sens. (*Ils s'éloignent.*)

FORLIS, se relevant.

Eh quoi! vous me quittez; écoutez: pourquoi vous en aller? restez; je ne veux pas vous faire de mal. (*Ils s'approchent.*) Vous voyez en moi un jeune homme bien malheureux, je n'ai plus de parens, je n'ai plus d'amis, d'épouse: j'ai tout perdu; je n'ai pas une pierre pour reposer ma tête, et quand je vous retrouve... quand vous brisez les fers dont on avait chargé mes innocentes mains, vous me fuyez... Ah? ne soyez point généreux à demi; pourquoi retenir les élans de votre cœur? Voyez les pleurs qui s'échappent de mes yeux, j'en ai versé de rage, de désespoir; ceux que je répands aujourd'hui ont leur source dans mon cœur!... Soutenez les chaînes qui accablent un malheureux vieillard: par grâce, par pitié ne m'abandonnez pas.

BOUZOULA.

Sortons; fermons bien la porte.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

FORLIS, riant.

Ah ! les bonnes gens ! qui me prennent pour un fou. Je ris.... mais comment finira tout ceci ? Quelles suites d'aventures extraordinaires ! séparé d'une épouse que j'adore, traîné depuis six mois de climats en climats; j'arrive à Constantinople, où l'on m'a vendu au visir, en qualité de jardinier.

Hier, fatigué des travaux du jour, je m'étais endormi dans un bosquet; je fus réveillé par le bruit que fesaient deux personnes qui causaient ensemble avec chaleur; je reconnus bientôt le visir et le grand seigneur : « Comment, s'écriait mon maître, ce misérable » a eu l'audace de vous refuser cette aimable » esclave française ! tant de grâce, tant de » talens sont-ils faits pour un charlatan ? » A ce nom d'esclave française, je sentis mon cœur tressaillir, et je prêtai une oreille attentive pour ne pas perdre un mot de ce qu'on disait. « Mais, Seigneur, continua mon maître, il me fournira bientôt lui-même le » moyen de venger votre hautesse, nous verrons s'il possède, comme il s'en est vanté, » le remède universel : il est de mon devoir » d'arrêter les progrès effrayans du charlatanisme. — Quel est votre projet ? (lui dit le

» grand seigneur.) — De lui envoyer le pre-
» mier esclave attaqué d'une maladie grave,
» incurable, s'il est possible. Si son art est
» en défaut, comme je n'en doute nulle-
» ment, je le punirai de manière à effrayer
» ceux qui, comme lui, abusant de la crédu-
» lité publique, sont les fléaux de l'humanité;
» s'il réussit, ce que je ne puis croire.... » Ils
s'éloignaient, je ne pus en entendre davan-
tage : seulement (c'est peut être une illusion
de l'amour), je crus entendre prononcer le
nom d'Adèle: eh! quelle autre que mon Adèle
pourrait être cette esclave française qui réu-
nit tant d'attraits et inspire un si vif intérêt!
Dès lors je ne songe plus qu'aux moyens de
me rapprocher d'elle; je forme le projet de
me faire conduire chez le Docteur, et pour
cela, je choisis le genre de maladie le plus
commode et le plus convenable à mon carac-
tère : dans une minute me voilà fou, mais
fou à déconcerter le visir lui-même. Je lui
saute au cou, je l'appelle mon épouse, et jus-
qu'aux eunuques, je prodigue à tous ceux que
je rencontre les marques de la plus vive ten-
dresse.... Mon maître, comme je l'espérais,
donne l'ordre de me conduire chez le docteur
Kalil.... Mais est-ce bien mon Adèle, et
comment décider le Docteur à me la céder?
Allons, de la patience, de l'adresse; n'ou-
blions pas que je suis fou, et surtout craignons
de me trahir.

(Il tire un portrait de son sein.)

AIR.

De l'aimable objet que j'adore,
Tu m'offres les traits séduisans;
Portrait chéri, viens encore
Du plus tendre des amans,
Viens calmer les tourmens.

Quelqu'un vient, contraignons-nous, reprenons notre rôle.

(Il cache précipitamment le portrait, et reprend l'air égaré.)

BOUZOULA.

Voyons s'il est dans ses bons momens.

FORLIS.

Dans ton sein, Mahomet, je me sens transporté;
Je tombe et je m'élève à l'immortalité.

(Il fait semblant de s'accompagner avec une guitare.)

CAVATINE.

Au sein des belles
Trouver toujours
Faveurs nouvelles,
Nouveaux amours;
Vivre sans cesse
Pour le plaisir,
Pour la tendresse,
Est-ce mourir?
Ah! combien j'aime
Ton paradis;

De ma mort même
Je m'applaudis.
Point de coquettes
Dans ces beaux lieux;
Mille conquêtes
Flattent mes yeux:
Un tête-à-tête
Nous rend heureux.
Divin prophète
Reçois mes vœux.

Au sein des belles, etc.

SCÈNE XI.

BOUZOULA, tenant un vase, FORLIS.

BOUZOULA.

TENEZ, mon cher malade.

FORLIS, avec explosion.

Je t'ai donc enfin retrouvée.... Oui, c'est bien toi.

BOUZOULA.

Il faut bien se prêter à ses caprices pour ne pas l'irriter.

FORLIS, lui prenant la main.

Que notre séparation a été longue et cruelle!.. le tems n'a pas même effleuré tes charmes.

BOUZOULA.

Il a un ton de vérité qui me touche.

FORLIS.

Que vois-je! Quel est ce vase? quel breuvage contient-il?

BOUZOULA, lui présentant le vase.

Prenez mon ami, prenez, c'est un calmant.

FORLIS.

Ah! rien ne peut calmer l'amour qui m'enflamme, qui me brûle, qui me consume.

BOUZOULA, à part.

Comment le décider à prendre cette potion? (*Haut.*) Prenez, prenez ce breuvage, il est de la composition du docteur.

FORLIS, prenant le vase.

De ce traître qui nous sépara, que ne puis-je plutôt m'abreuver de son sang!

(Il le jette loin de lui.)

BOUZOULA.

Grand Dieu! il entre en fureur. Au secours! à moi! je suis perdue. Seigneur Kalil!

SCÈNE XII.

BOUZOULA, KALIL, FORLIS.

KALIL.

Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce donc qui m'appelle ?

BOUZOULA.

A mon secours !

KALIL.

J'y vais. Mais vous êtes folle ; le voilà tranquille.

FORLIS, serrant de près Kalil.

Vous voilà, aimables enfans, je viens me mêler à vos jeux : il y a bien long-tems que je ne vous ai vus. Sommes-nous prêts à nous rendre chez le visir ? Que cet hymen sera brillant ! quelle fête superbe il va donner ! suis-je bien avec cet habit ? oh ! j'en aurai un autre. (*A Bouzoula.*) Nous ouvrirons le bal ensemble.... Monsieur votre père me le permettra bien... n'est-il pas vrai, Mademoiselle ?

KALIL.

Il est incurable : ah ! quelle imprudence ! maudite ambition ! quelle leçon pour mes

confrères! Voilà pourtant où nous conduit le sot et ridicule amour-propre.

BOUZOULA, à Kalil

Voici le moment d'essayer notre dernière ressource, faites venir Adèle.

KALIL, éludant.

Non, non, un instant. (*Il regarde Forlis, qui le fixe avec des yeux égarés.*) (*A Bouzoula.*) Allons, faites venir Adèle. (*Bouzoula va chercher Adèle.*)

KALIL.

Eh bien! mon ami, comment vous trouvez-vous?

FORLIS, en s'éloignant.

Quoi! l'on veut m'arracher de ces lieux? où me conduisez-vous? où me conduisez-vous?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ADÈLE, voilée.

QUATUOR.

KALIL.

Approchez donc, point de frayeur.

BOUZOULA.

Du courage, point de frayeur.

ADÈLE.

Ah! pour mon cœur
Quel moment d'ivresse et d'horreur!

FORLIS.

Que vois-je! Dieu! quelle taille élégante!

KALIL.

En la voyant il a souri.

FORLIS.

Mon Adèle est faite ainsi.

BOUZOULA.

Jugeons l'effet que produira sa vue.

ADÈLE.

Dieu! que mon ame est émue!

KALIL.

Observons bien.

BOUZOULA.

Ne craignez rien.

ADÈLE.

Ciel! que faire!

FORLIS.

Je n'entends rien à ce mystère.

KALIL.

Très bien, fort bien.

(Bouzoula découvre la figure d'Adèle, et la fait approcher de Forlis.)

FORLIS.

Que vois-je? Dieu, c'est elle!
C'est mon Adèle.
Si tu dis un mot, je suis mort.

ADÈLE.

Si je dis un mot, il est mort!
Quelle peine, quel triste sort!

BOLZOULA.

Je le disais, l'épreuve est sûre.

FORLIS.

Grand Dieu, quelle heureuse aventure!

KALIL.

Voyez le jeu de sa figure.

ADÈLE.

Je sens combien il doit souffrir.
Revers affreux, douleur extrême,
Revoir ainsi l'objet que j'aime.

FORLIS.

Mes tourmens vont finir,
Doux momens, bonheur suprême,
Je revois celle que j'aime.
Je ne puis contenir
L'excès de mon plaisir.

BOUZOULA.

Ah! quel bonheur! il va guérir,
Grâce à mon stratagème.

KALIL, les séparant.

Mais c'est trop loin pousser le jeu.

FORLIS.

Traître, crains ma colère.

BOUZOULA.

Il faut le ménager un peu.

FORLIS, regardant Adèle.

Pour l'instruire, Dieu! comment faire?

BOUZOULA.

Voyez comme il a l'œil en feu.

FORLIS, prenant la main de Bouzoula.

Toujours guidé par ma tendresse,
De tes charmes toujours épris,
Dans les jardins de sa hautesse,
Je te cherchais, je fus surpris.
Il fallait, par une folie,
Pénétrer jusqu'à ta prison;
Perdre la raison ou la vie,
Alors j'ai perdu la raison.

KALIL ET BOUZOULA.

Ah! je vois bien que de la vie
On ne lui rendra la raison.

ADÈLE.

Je vois bien, à cette folie,
Qu'il n'a pas perdu la raison.

FORLIS, à Kalil qu'il prend à son tour

Dieu! quel plaisir, quel bien j'éprouve!
Le calme est rentré dans mon cœur;
Chère épouse, je te retrouve,
Et je retrouve le bonheur;
Je viens te consacrer ma vie,
Je viens t'arracher de prison:
T'aimer toujours à la folie
Est-ce donc perdre la raison?

BOUZOULA, à Kalil.

C'est vous qu'il aime à la folie, etc.

KALIL.

C'est moi qu'il aime à la folie,
Ah! je crains bien que de sa vie
Il ne retrouve la raison.

BOUZOULA, à Adèle.

Parlez-lui donc à votre tour.

KALIL.

Répondez donc à son amour.

ADÈLE.

Ah! dans ton cœur j'ai bien su lire
Et ton amour et tes tourmens;
Conserve cet heureux délire,
Il est un dieu pour les amans.
Pour te suivre, si ton amie
Peut s'échapper de sa prison,
Tu devras à cette folie
Et le bonheur et la raison.

KALIL.

Son cœur se livre à la tendresse.

BOUZOULA.

EN CHOEUR { Ses yeux expriment l'allégresse, etc.

FORLIS

T'aimer toujours à la folie, etc.

ADÈLE.

Aimer toujours à la folie, etc.

KALIL.

Eh bien? mon ami, vous sentez-vous un peu mieux.

FORLIS.

Ah! oui, beaucoup mieux? beaucoup mieux.

KALIL.

Votre tête est plus libre?

FORLIS.

Oui, ma tête est plus libre, mais le cœur, le cœur surtout est bien soulagé; depuis long-tems il était oppressé, il était flétri par la douleur : aujourd'hui, dans cet instant, il me semble que je rentre dans une nouvelle vie : un moment a dissipé le nuage épais qui couvrait mes yeux; je ressens un charme, un bien être que je n'avais pas éprouvé depuis long-tems.

BOUZOULA, avec malice, montrant Adèle, et le vase qui est à terre.

C'est l'effet de la potion calmante.

KALIL.

Certainement, c'est l'effet de la potion, il est sûr, mon ami, vous voilà mieux... Profitez de cette heureuse disposition pour finir votre guérison... Encore une petite dose..., Vous ne la refuserez pas... Voici l'appartement qui vous est préparé... Venez-y, vous prendrez un peu de repos... Adèle rentrez... Il ne vous y manquera rien.

FORLIS.

Rien! rien! Vous ne vous souvenez donc plus de ce que j'ai perdu.

KALIL.

Je le sais; mais de la patience... Vous la retrouverez, votre femme.

FORLIS.

Vous ne savez donc pas que je ne puis vivre sans elle... Je la veux, je la veux.

KALIL.

On vous la rendra, vous serez heureux.

FORLIS.

On me la rendra; n'es-tu pas l'envoyé du prophète, ou plutôt le prophète lui-même?

KALIL.

Eh bien! oui, c'est le prophète qui vous assure que vous reverrez votre épouse. (*A Bouzoula.*) Emmenez Adèle, et enfermez-là dans l'appartement des femmes.

FORLIS, voyant Adèle qui s'éloigne, entre en fureur.

Tu veux donc encore allumer mon sang? J'étais bien tout-à-l'heure.

BOUZOULA, à Kalil.

Craignez encore de l'irriter... Oui, vous allez détruire tout l'effet de mes soins.

FORLIS, à part.

J'ai failli me trahir... Modérons-nous...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, GARDES.

CHŒUR.

Le visir en ces lieux,
Veut que sous nos yeux
Vous commenciez la cure
Qui doit vous faire honneur.

CORYPHÉE.

Allons, allons, docteur;
Des torts de la nature,

Savant réparateur,
Commencez cette cure,
Qui doit vous faire honneur.

LE CHEF DES GARDES.

Docteur, hâtez-vous de profiter des bonnes dispositions du visir : sollicité par l'ambassadeur français, il vous engage à presser la guérison de cet insensé ; sitôt qu'il aura recouvré la raison, il sera libre de retourner en France.

FORLIS, sautant de joie.

En ce cas, je ne suis pas fou, et je m'en vais avec ma femme.

KALIL.

O ciel! Un nouvel accès!

FORLIS, bas à Kalil.

Mon cher Kalil, toute feinte devient désormais inutile ; faites éloigner ces gardes, et deux mots suffiront pour vous convaincre que je ne suis pas fou, et que je ne l'ai jamais été.

KALIL, dans l'étonnement.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FORLIS.

Ecoutez-moi, et vous ne vous en repentirez pas.

KALIL.

Voyons ce que cela deviendra ; (*Aux gardes.*) Éloignez-vous de grâce, je crains que votre vue ne l'inquiète. (*Les gardes se rangent dans le fond.*) Maintenant qu'avez-vous à me dire ?

FORLIS.

Je vous répète que je ne suis pas fou, et que je ne l'ai jamais été.

KALIL.

Voilà bien comme ils sont tous.

FORLIS.

Quant à la femme que je réclame, cette femme charmante, objet de tous mes soins, de toute ma tendresse, cette femme, dont le nom errait toujours sur mes lèvres, mon épouse adorée, mon Adèle, la voici ; et, si vous en doutez, voyez ce portrait. (*Il tire un portrait de son sein.*)

KALIL, l'examinant.

C'est Adèle ! Comment, Madame, il serait possible.

ADÈLE.

Et vous voyez mon époux.

KALIL, furieux.

Ah ! ah ! il est votre époux... Il n'est point

fou... C'est à merveille.... Eh bien! puisqu'il a ainsi abusé de la crédulité du visir et de la mienne, je vais le remettre entre les mains des gardes.

FORLIS.

Un moment, Docteur, je ne suis pas fou; mais, si l'on me conduit en prison, je redeviens tout aussi fou que je l'étais, il n'y a qu'un moment, et ne m'ayant pas guéri, vous savez ce qui vous est réservé.

KALIL.

Nous verrons, nous verrons.

FORLIS, redoublant de folie.

Ma tête se perd. Fureur! Vengeance!

KALIL, le retenant.

Ah! mon Dieu! calmez-vous donc.

LE CHEF.

Allons, allons, Docteur.

KALIL.

Cela commence, cela commence; attendez, attendez.

FORLIS, bas à Kalil.

Docteur, laissez-moi retourner en France avec ma femme, vous passerez pour avoir fait une cure admirable. Je vous donne une

belle place, une grande réputation. Si vous persistez, au contraire, dans votre refus, vous serez regardé comme un ignorant, et vous serez... (*Il fait le geste.*)

BOUZOULA, à Kalil.

Cédez, je vous conseille; vous n'avez d'autre moyen de vous tirer de ce mauvais pas.

KALIL.

Affreuse position! cruelle alternative! Il faut que ce soit précisément sa femme.

FORLIS, voyant que Kalil a de la peine à se décider.

Songez donc que vous serez médecin du grand seigneur.

BOUZOULA.

Il est bien question de réfléchir... Le tems presse, croyez-moi, Docteur, l'affaire n'est pas mauvaise pour vous; songez donc... Médecin du grand seigneur.

KALIL.

Allons, je serai médecin du grand seigneur, je vous la cède, mais à condition...

FORLIS.

Je vous ai donné ma parole, et je la tiendrai.

FINAL.

(Au commencement du final, Bouzoula fait approcher les gardes, qui, pendant la scène, étaient restés dans le fond du théâtre; Kalil prend les mains à Forlis, et lui fait plusieurs attouchemens; Bouzoula lui apporte un vase; en le lui présentant elle lui fait voir qu'il n'y a rien dedans. Forlis le prend, fait semblant de boire, et le remet à Bouzoula. Les gardes sont très-attentifs à l'opération.)

KALIL.

Approchez, approchez en silence,
Je réponds de sa guérison;
Le charme opère, et ma science
Lui rendra bientôt la raison.

CHOEUR.

Approchons, approchons en silence,
Il répond de sa guérison;
Le charme opère, et sa science
Lui rendra bientôt la raison.

FORLIS.

Quelle douce chaleur,
Quel air pur je respire,
Mes yeux, mon cœur....

CHOEUR.

Est-ce une illusion!
Il s'agite, il soupire,
Il va recouvrer la raison.

KALIL.

Ce n'est point une illusion

FORLIS.

Ce n'est point une illusion.

TOUS.

Et vous avez votre raison.

FORLIS.

Quoi ! j'avais perdu la raison !

ADÈLE, à part.

Je ne puis m'empêcher de rire,

FORLIS.

J'ai donc recouvré la raison ;
Ce n'est point une illusion.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Honneur, honneur
Au savant docteur,
Par qui la folie
Est ainsi guérie.
Honneur, honneur, cent fois honneur
Au talent de ce grand docteur.

FIN DU MÉDECIN TURC.

LON;

ENCORE UN BALLON.

Cr

AVIS.

Le Ballon d'Essai et le Ballon Perdu du même Auteur, formant 2 volumes, dont celui-ci est la suite, et les OEuvres choisies de Panard, hommage rendu à sa mémoire par M. Armand-Gouffé, se trouvent chez les mêmes Libraires.

Le prix de chaque *Ballon* est de 1 fr. 50 cent. pour Paris,

Et de 1 fr. 80 c. franc de port par la poste.

Les OEuvres choisies de Panard, 3 v. in-18, ornés du portrait de l'Auteur, se vendent:

Papier ordinaire. . . . . 3 fr.
Papier fin. 6
Papier vélin cartonné. 12

Franc de port, 1 fr. de plus pour les deux premiers papiers. Le papier vélin aux frais des acquéreurs.

ENCORE UN BALLON;

OU

CHANSONS,

ET AUTRES POÉSIES NOUVELLES

D'ARMAND-GOUFFÉ,

pour faire suite aux *Ballon d'Essai* et *Ballon Perdu* du même Auteur.

Et toujours va qui chante !...
Page 170.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, Libraires-Commissionnaires,
rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1807.

AVIS IMPORTANT.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Nous déclarons en conséquence que nous poursuivrons suivant la rigueur des Lois (*ainsi que nous l'avons déjà fait pour le* BALLON D'ESSAI *et pour le* BALLON PERDU) les personnes qui contreferaient cet ouvrage *en tout ou* EN PARTIE.

CAPELLE ET RENAND,
propriétaires des OEuvres de M. Armand-Gouffé.

PETIT AVIS

que j'ai laissé en prose, attendu qu'il ne pouvait pas se chanter.

LORSQUE je publiai le premier Volume de mes Chansons, je voulus lui donner un titre qui annonçât en même tems mes inquiétudes et mes projets, et je l'intitulai *Ballon d'Essai*; c'était, je crois, indiquer assez clairement que si cet *essai* n'était pas heureux, je m'en tiendrais là, de peur de m'exposer aux orages, si fréquens sur le Parnasse, surtout de nos jours.

Le *Ballon d'Essai* ne trouva point le vent contraire. J'en rends grâce à l'indulgence du Public, et à la bonté avec laquelle je fus traité par Messieurs les

Journalistes ; bonté à laquelle je fus d'autant plus sensible que je ne connaissais aucun de mes juges, et que je ne fis aucune démarche auprès d'eux. Je dois des remercimens particuliers à Messieurs les Rédacteurs du journal *de Paris*, *du Publiciste*, *de la Gazette de France*, *des Petits-Affiches* et du *Journal du Commerce*.

Le succès du *Ballon d'Essai* m'encouragea ; je chantai de plus en plus, en faisant mes efforts pour chanter de mieux en mieux, et le *Ballon d'Essai* engendra le *Ballon Perdu* : c'est ainsi que j'intitulai le second volume de mes Chansons, que je publiai au commencement de l'an 1804. Même bonté de la part du Public et des Journalistes ; même reconnaissance de ma part.

Le Ballon d'Essai avait engendré le Ballon Perdu ; le Ballon-Perdu engendre aujourd'hui *Encore un Ballon*, et d'*encore* en *encore*, je ne sais jusqu'où cela peut aller, à moins qu'on ne m'avertisse

charitablement du moment où l'on s'ennuiera de m'entendre ; car jusque là je ne m'ennuierai pas de chanter.

Encore un Ballon est le troisième Recueil de mes bribes poétiques, et fait suite aux deux autres Recueils, qui se trouvent chez les mêmes Libraires. Chacun de ces trois volumes se vend séparément.

Les personnes qui ont les deux premiers peuvent completter la Collection en achetant le dernier seulement. Les autres peuvent acheter la Collection entière, et ne seront pas moins bien venues.

Si l'on veut m'accorder la même bienveillance pour le dernier Volume que pour ses deux aînés, je me trouverai trois fois heureux.

Mon imprimeur ne m'ayant demandé qu'un avis de quatre pages, je crois avoir atteint son but; je termine par un couplet *d'annonce* adressé aux Journalistes, qui sont, en fait de littérature, nos juges en première instance, et dont

les jugemens sont bien souvent sans appel.

Air du vaudeville de l'Avare et son ami, *ou* vaudeville des Visitandines.

En *ballon* j'ai fait deux voyages
Sans tomber au sacré vallon ;
Bravant de nouveau les orages
Je prépare *Encore un Ballon:* (*Bis.*)
Censeur, il faut que tu l'accueilles;
Songe qu'aux regards d'Apollon
C'est une bulle de savon
Qui craint... même le choc des feuilles!

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A.... PERSONNE,

chansonnette philosophique et morale....
si l'on veut.

AIR : Jardinier, ne vois-tu pas.

QUEL patron dois-je attacher
Aux refrains que j'entonne?
Songeons, avant de chercher,
Qu'il ne faut jamais fâcher
Personne. (*Ter.*)

Dans ce recueil incomplet
Qu'au public j'abandonne,
Qui me dira, s'il vous plaît,
Bravo pour chaque couplet?....
Personne.

On voit de faibles essais,
 Que la faveur couronne,
Plaire deux jours aux Français;
Mais qui fait les vrais succès?....
 Personne.

Quand la fortune en courroux
 Fuit et nous abandonne,
Pour nous venger de ses coups,
Dites-moi, qui trouvons-nous?....
 Personne.

L'avenir moissonnera,
 Quoique l'on en raisonne,
Rois, bergers,.... *et cætera;*
Eh! qui donc leur survivra?....
 Personne.

Il est tems de m'arrêter:
 Ma chanson n'est pas bonne;
Mais on doit s'en contenter:
Je n'ai jamais su flatter
 Personne.

J'ai l'honneur d'être....

L'Auteur.

C'EST DU NOUVEAU,

CHANSON-PRÉFACE.

AIR : Çà n' se peut pas.

DOIS-JE étaler dans ma préface
Ma modestie ou mon orgueil ?
Lecteurs, que faut-il que je fasse
Pour vous annoncer mon Recueil ?
Dirai-je qu'il n'en faut rien lire ?
Ou dirai-je : Tout en est beau...
Sans façon j'aime mieux vous dire :
C'est du nouveau! (*Bis.*)

Un auteur, pour un mince ouvrage
Composant un très-long discours,
Et se vantant avec courage....
C'est ce que l'on voit tous les jours;
Mais un bon diable qui vous livre
Les vers qu'enfanta son cerveau,
Et qui n'ose vanter son livre...
C'est du nouveau!

C'est du nouveau!... Dieu me pardonne!
Ce mot-là ne sonne pas bien!
De tous côtés on ne nous donne
Que du *nouveau*, qui ne vaut rien;
Et lorsqu'un marchand sur ma route
Expose un *recueil*, un *tableau*,
Ou *du vin....* je crains qu'il n'ajoute:
C'est du nouveau!

On ne voit que *nouveaux* volumes
Lancés par de *nouveaux* auteurs;
Les vers qui coulent de leurs plumes
Font bâiller leurs pauvres lecteurs:
Ces vers, échappés à ma lyre,
Tremblent d'être au même niveau....
Jusqu'au bout si l'on peut les lire,
C'est du nouveau!

Mainte *nouvelle* chansonnette
N'a rien de *nouveau*, nous dit-on.
Ah! de ce Panard qu'on regrette
Si j'avais l'esprit et le ton;
Si je rappelais la mémoire
Des *vieux* chansonniers du Caveau,
Vous diriez tous, j'aime à le croire,
C'est du nouveau!

ENCORE UN BALLON.

UNE FOIS N'EST PAS COUTUME,

CHANSON.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

DANS un couplet fait avec art
Ranger une rime indocile,
Chanter enfin comme Panard,
La tâche est assez difficile:
Quand l'Amour enfle notre voix,
Quand Bacchus guide notre plume,
On peut réussir... une fois;
Mais... *une fois n'est pas coutume.*

De son mélodrame nouveau
Voulant éloigner la cabale,
A ses frais monsieur Baliveau
S'est chargé de remplir la salle;
De bons amis il a fait choix,
Et, grâce à leurs soins, je présume
Qu'on va l'applaudir... une fois;
Mais... *une fois n'est pas coutume.*

Agnès, plus belle que le jour,
Est encor moins belle que sage;
Un soupir, un seul mot d'amour
Fait rougir son joli visage:
Il est bien vrai qu'au fond du bois,
Au risque d'attraper un rhume,
Elle suivit Blaise... une fois;
Mais... *une fois n'est pas coutume.*

Orgon, sensible à soixante ans,
Epouse une jeune maîtresse:
Il lui promet des feux constans:
Pourra-t-il remplir sa promesse?
Quand, par hasard, dans les tems froids
Le flambeau d'amour se rallume,
Il peut bien briller... une fois;
Mais... *une fois n'est pas coutume.*

J'ai bien traité votre mari,
Disait un docteur à Sylvie;
Vous savez qué jé l'ai guéri
Cinq ou six fois... pendant sa vie:
Malgré mes drogues jé lé vois
Céder au mal qui lé consume;
Lé voilà mort pour cetté fois...
Mais... *uné fois n'est pas coutume.*

Messieurs, l'on se grise en buvant
Le jus charmant de la Bourgogne,
Et si l'on se grisait souvent
On passerait pour un ivrogne.
De la raison suivons les lois;
En quatre mots je me résume:
Par jour grisons-nous.... une fois,
Puisqu'*une fois n'est pas coutume.*

VERS,

GRAVÉS SUR LE COLLIER D'UN CHIEN.

De l'amitié parfait modèle,
Quand j'aime une fois j'aime bien;
Jusqu'au tombeau je suis fidèle:
C'est dire assez que je suis chien.

LE CŒUR DE LISE,

CHANSONNETTE.

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

On s'attendrit sur le malheur...
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur,
L'autre jour un jeune chasseur
Pleurait près de Lise;
Et Lise surprise
Du chasseur plaignait la douleur :
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

Lise reste auprès du chasseur;
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.
Elle lui dit avec douceur:
Parlez, bon jeune homme;
Mon dieu! mon dieu! comme
Vous paraissez triste et rêveur!
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

Hélas! oui, répond le chasseur,
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.
J'étais jadis de bonne humeur;
Maintenant je pleure,
Je pleure à toute heure
Depuis qu'Amour est mon vainqueur:
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

Voyez, dit Lise, ma rougeur;
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur:
Le seul nom d'Amour me fait peur:
Votre ton redouble
Ma crainte et mon trouble;
Le cœur me bat, sur mon honneur:
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur!

Grand Dieu!... s'écria le chasseur,
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.
Quoi! vous partagez mon ardeur!
Quel bonheur extrême!
Car c'est vous que j'aime.
Lise sourit et n'a plus peur:
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

Lise tombe auprès du chasseur;
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.
Elle possédait une fleur;
Le chasseur l'a prise :

Il faut, pauvre Lise,
La céder malgré ta douleur :
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

Rien ne résiste au beau chasseur ;
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur ;
Et daus ce moment enchanteur
L'oiseau du bocage,
L'écho du rivage
Et les Amours chantaient en chœur :
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

Il faut se quitter... quel malheur !
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.
Le chasseur, qui n'est qu'un trompeur,
En riant sous cape,
Lestement s'échappe ;
Lise reste... avec sa douleur :
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

Chaque jour accroît sa langueur ;
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur ;
Chaque jour ternit sa fraîcheur,
Et de la bergère
La taille légère
Prend chaque jour de la rondeur :
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

LES VENTRILOQUES,

CHANSON.

AIR : Quand la mer Rouge apparut.

Si Borel est en crédit
Au fond de son antre,
C'est qu'avec beaucoup d'esprit
Il parle du ventre;
A mes côtés je le vois
Sans reconnaître sa voix.
Il sait de Paris
Imiter les cris,
Les accens
Des passans....
Sous quel nom
Connaît-on
Ce mortel baroque?
C'est le ventriloque.

De Borel je fais grand cas;
Mais, je le déclare,
Un ventre parlant n'est pas
Un objet si rare;

Voyez cet autre conteur,
Bien flatteur et bien menteur,
Trouvant tout parfait,
A chacun il fait
De charmans
Complimens :
C'est le prix
Des perdrix,
Des dindons... qu'il croque;
C'est un ventriloque.

Avec un art peu commun
Paul lit une pièce ;
Mais lorsqu'il faut lire à jeûn
Paul tombe en faiblesse ;
Aussi ne lit-il jamais
Qu'à la table des gourmets :
Donnez un repas,
Et, n'en doutez pas,
Ce jour-là
Paul viendra ;
Il lira,
Et sera
Fidèle à l'époque :
C'est un ventriloque.

Roch me promet un concert,
Et, je le devine,
Pour bien chanter au dessert
Il faudra qu'il dîne :
Dorval m'adresse un couplet...,
C'est que mon dîner lui plaît.
Si chaque appétit
Petit à petit
Déclarait
Son secret,
On rirait,
On dirait :
« Dieux ! quels soliloques !
« Que de ventriloques ! »

ANECDOTE.

Dans le miroir d'un clair ruisseau
Voyant son image paraître,
Grégoire s'écria : Quel est donc ce tableau ?
C'est vous monsieur... qui, moi dans l'eau !
Je ne saurais m'y reconnaître.

MA FEMME,

CHANSON BOURGEOISE.

AIR : Mon père était pot.

Je n'eus jamais le vain desir
De vivre dans l'histoire ;
Un galoubet ne peut servir
De trompette à la gloire :
Heureux troubadour,
J'ai chanté l'amour,
Et, sans changer de gamme,
Toujours plus heureux
Et plus amoureux,
Je vais chanter ma femme.

Chanter ma femme! un tel projet
Demande un peu d'adresse ;
Tout autre à ma place craindrait
De fâcher sa maîtresse.
L'Hymen glorieux,
L'Amour furieux....

Cela fait presqu'un drame :
Oui ; mais dans ce jour
L'Hymen et l'Amour
Ne font qu'un chez ma femme.

Lorsque dans un rêve amoureux
J'inventais une belle,
J'enfantais, rimeur généreux,
Mille couplets pour elle :
Mes vers à Doris,
Mes vers à Cloris
Rempliraient une rame !
Le tour est plaisant !
Je sens à présent
Que je chantais ma femme.

Faut-il vous peindre sa bonté,
Sa douceur qui m'enchante?
De son esprit, de sa gaité
Faut-il que je me vante ?
Un mari coquet
S'expose au caquet,
Et je crains l'épigramme:
Sans tant bavarder,
Mieux vaut posséder
Que de chanter ma femme.

POUR TOI,

CHANSONNETTE

ADRESSÉE A LA MÊME, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Gaîment je m'accommode de tout.

DANS les fêtes qu'on donne
Partout,
Malgré moi je chansonne
Beaucoup ;
Mais je trouve une fête
Pour moi
Dans celle qu'on apprête
Pour toi.

Le petit dieu de Guide,
Si beau !...
Fait craindre son perfide
Flambeau ;
Mais crois-tu qu'on en blâme
L'emploi
Quand le fripon m'enflamme
Pour toi ?

Son feu, dit-on, ne dure
Qu'un jour;
Mais à tort on censure
L'Amour:
S'il trompa tant de belles,
Pourquoi?....
C'est qu'il s'éloignait d'elles
Pour toi.

Pour toi, femme chérie,
Je crois
Que j'offrirais ma vie
Cent fois;
Mais, satisfait de suivre
Ta loi,
J'aime cent fois mieux vivre
Pour toi.

Je n'aime rien au monde
Sans toi;
Tout me plaît à la ronde
Par toi:
Ma richesse et ma gloire,
C'est toi;
J'ai chanté.... je vais boire
Pour toi.

LES HEURES D'UN ÉPICURIEN,

CHANSON ÉPICURIENNE

FAITE A LA CAMPAGNE.

AIR : Frère Pierre à la cuisine, *ou* vaudeville de Jean Monet.

Il est de bonne heure encore;
J'entends six heures sonner :
J'aime à voir lever l'aurore;
Je vais donc me promener,
Déjeûner,
Puis tourner
Dans ces tranquilles demeures
Quelques couplets sur les Heures
Jusqu'à l'heure du dîner. (*Ter.*)

Mais j'ai tourné sans reproche
Huit vers bons,... à corriger,
Et je vois tourner la broche...
Vîte, vîte, il faut manger,
Et songer

Qu'au verger
En secret je dois me rendre
Une heure après pour entendre
Sonner l'heure du berger.

Combien d'heures fortunées
Pour le gourmand troubadour
Qui coule ainsi ses journées
Entre Bacchus et l'Amour!
De retour,
A son tour,
La Nuit porte sur ses aîles
Des heures souvent plus belles
Que les heures d'un beau jour.

Sur le seuil de ma demeure
Quand je verrai le Trépas,
Ne croyez pas que je pleure;
Mais je lui dirai tout bas:
Ne viens pas
A grands pas;
Permets, s'il faut que je meure,
Qu'Eglé pour ma dernière heure
M'apprête un dernier repas.

COMMENT TOUT VA,

CHANSONNETTE.

AIR : J'ons un curé patriote.

Les vrais soutiens de ce monde
Sont le vin et la beauté;
Sans eux la machine ronde
N'est qu'un bloc désenchanté:
Dieu, qui savait bien cela,
Aux mortels le révéla;
Et voilà...
Oui, voilà,
Oui, voilà
Comment tout va. (*Ter.*)

Sans ma belle et ma bouteille
Je ne puis faire un couplet;
Mais quand je bois sous la treille
Près de l'objet qui me plaît,
Comment tenir à cela?
Que de charmes je vois là!...

Et voilà,
Oui, voilà,
Oui, voilà
L'esprit qui va.

A dîner femme jolie
Sait doubler mon appétit;
Au dessert la pruderie
S'en va petit à petit :
Mon œil découvre déjà
Les attraits qu'elle voila...
Et voilà,
Oui, voilà,
Oui, voilà
L'Amour qui va.

En parlant d'amour on chante;
Je vois tout le monde en train :
La romance trop touchante
Fait place au joyeux refrain.
Pour fêter ce refrain-là
Que de verres je vois là!
Et voilà,
Oui, voilà,
Oui, voilà
Le vin qui va.

Ainsi, le vin, la tendresse
Doivent suffire à nos vœux:
Aimons et buvons sans cesse;
C'est le secret d'être heureux:
Charmant secret que déjà
Epicure dévoila!
Oui, voilà,
Oui, voilà,
Oui, voilà
Comment tout va.

EPIGRAMME.

Veux-tu lire mes comédies?
Disait Georget. Armand, soudain
Le conduisant aux Tuileries,
Lui dit : Veux-tu voir mon Jardin?

LE PRISEUR,

RONDE A ÉTERNUER.

AIR : J'ai du bon tabac.

Je prends du *tabac;*
Ma mode
Est commode;
Je prends du *tabac*
Ab hoc et ab hac.

J'ai dans ma boite de *tombac*
Du *Clérac* et du *Macoubac:*
Je prends du *tabac*, etc.

En allant à l'hôtel *Jabac*,
Si je rencontre un *cul-de-sac*
Je prends du *tabac*, etc.

Pour m'égayer sur un *tillac*,
Ou bien dans le fond d'un *hamac*,
Je prends du *tabac*, etc.

De guérir mes maux j'ai le *tac;*
Au lieu de sel *ammoniac*
Je prends du *tabac*, etc.

Sans moi si l'on veut mettre à *sac*
Une terrine de *Nérac,*
Je prends du *tabac*, etc.

Quand on vante les biens de *Crac*,
Qui sont tous dans son *havresac*,
Je prends du *tabac*, etc.

En bon Anglais quand monsieur *Drack*
Nous prépare un coup de *Jarnac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Quand la Prusse aux champs de *Rosback*
Prétendfaire encor du *mic-mac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Veut-on jouer *Manco-Capac*,
Lire *Balzac* ou *Bergerac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Si l'on veut noircir *Condillac*,
Si l'on veut blanchir *Ravaillac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Quand je vois dans un *almanac*
Des vers dignes de feu *Pibrac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Quand je vois un faquin en *frac*
Perdre son honneur au *trictrac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Quand un guerrier craint le *bivouac*,
Ou quand un marin craint le *bac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Lorsqu'un tendron boit du *Cognac*,
Du *scubac*, du rhum et du *rac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Quand la vieille Iris près du *lac*,
Me dit que son cœur fait *tic-tac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Quand je n'ai rien dans mon *bissac*
Pour contenter mon *estomac*,
Je prends du *tabac*, etc.

Pour rimer avec *Isaac*,
Ne trouvant, hélas ! que *Cornac*....
Je prends du *tabac*, etc.

Si vous blâmez mes vers en *ac*,
Piis, Philipon, *Antignac*, (1)
Prenez du *tabac;*
La mode
Est commode;
Prenez du *tabac*
Ab hoc et ab hac.

(1) Ces trois Chansonniers faisaient partie de la Société où cette chanson fut chantée.

LA MÉMOIRE HEUREUSE,

DIALOGUE.

—Mon frère et moi jadis on nous vit à la guerre,
Et même... l'un de nous y reçut le trépas.
—Lequel donc? — Oh, ma foi je ne m'en souviens pas;
Je crois pourtant que c'est mon frère.

BONJOUR ET BONSOIR,

CHANSONNETTE.

AIR : Tarare pompon.

Je peindrai sans détour
Tout l'emploi de ma vie :
C'est de dire *bonjour*
Et *bonsoir* tour à tour;
Bonjour à mon amie
Lorsque je puis la voir;
Mais au fat qui m'ennuie
Bonsoir.

Bonjour, francs troubadours
Qui chantez la bombance,
La paix et les beaux jours,
Bacchus et les Amours...
Qu'un rimeur en démence
Vienne avec vous s'asseoir
Pour chanter la romance ..
Bonsoir.

Bonjour, malin Picard,
Ta gaîté me réveille:
Chez toi le goût et l'art
Trouvent toujours leur part...
Si Mercier me conseille
De voir un drame noir,
Un drame où je sommeille...
Bonsoir.

Bonjour, cher Legouvé,
Que j'aime à plus d'un titre:
Virgile est retrouvé; (1)
Tes vers l'ont bien prouvé...
Mais devant un pupître
J'aperçois Dupressoir
Prêt à lire une épître....
Bonsoir.

Bonjour, docte censeur;
J'aime assez tes manières
Quand ton goût protecteur
M'éclaire avec douceur;
Mais si tes mains grossières
Enfoncent l'éteignoir
Sur toutes les lumières....
Bonsoir.

---

(1) Allusion à *l'Enéide sauvée*, poème de M. Legouvé.

Bonjour, jeune beauté,
Qui choisis pour escorte
Esprit, raison, gaîté,
Douceur, grâce et bonté;
Ton aspect me transporte...
Mais si de ton boudoir
L'or seul ouvre la porte,
Bonsoir.

Bonjour, mon cher voisin;
Chez vous la soif m'entraîne;
Bonjour si votre vin
Est de Beaune ou du Rhin;
Mon gosier va sans peine
Lui servir d'entonnoir;
Mais s'il est de Surène,
Bonsoir.

Bonjour, dit Floridor
A Mondor qui lui prête
Des billets et de l'or;
Bonjour, mon cher Mondor;
Mais si Mondor l'arrête,
Et lui laisse entrevoir
Qu'il faut payer sa dette....
Bonsoir.

Bonjour, nous dit Souplet,
Plein d'un noble courage,
Quand par fois un couplet
Le sauve du sifflet;
Mais sitôt qu'un orage,
Qu'il n'a pas su prévoir,
Gronde sur son ouvrage....
Bonsoir.

Bonjour, heureux Damis,
Me disaient ma Lucrèce,
Mes cousins, mes amis,
A mon couvert admis :
J'ai vu de ma richesse
Tarir le réservoir...
Amis, cousins, maîtresse
Bonsoir.

Bonjour, dit le renard
Au raisin qui se dore,
Et qu'un heureux hasard
Fait mûrir à l'écart :
Des yeux il le dévore;
Mais s'il n'en peut avoir :
« Tu n'es pas mûr encore;
« *Bonsoir.* »

Bonjour, aimable fleur,
Dit tout bas à la rose
Le papillon flatteur
Qui guette une faveur:
Sur la fleur il repose;
Elle est en son pouvoir;
Mais... après une pause...
Bonsoir.

Nice était faite au tour,
Tout lui rendait les armes;
Aux miroirs d'alentour
Elle disait *bonjour.*
Jugez de ses alarmes
Lorsque chaque miroir
Semble dire à ses charmes:
Bonsoir!

A chacun à son tour
Quand il voit la lumière,
La Nature et l'Amour
Disent gaîment : *Bonjour...*
Au bout de la carrière
Lorsque, sans le vouloir,
Nous fermons la paupière...
Bonsoir.

Aussi content qu'un roi
Quand mes vers vous font rire,
Je suis de bonne foi,
C'est un *bonjour* pour moi!...
Si ma muse en délire
A trahi mon espoir,
Je n'ai qu'un mot à dire...
Bonsoir.

DISTIQUE

SUR UNE PENDULE DONT L'ORNEMENT REPRÉSENTE LE TEMS.

Des heures calculons, mesurons la carrière;
Nous retarderons la dernière.

LES PLATS,

CHANSON DE TABLE.

AIR : Ça n' s' peut pas, ça n' se peut pas.

On fait bien des chansons nouvelles,
On chante sur *tout* et sur *rien;*
Tous les jours on chante les belles,
Les gens d'esprit, les gens de bien;
On chante les grands de ce monde,
Mais d'être chantés ils sont las:
Pour être goûtés à la ronde
Chantons *les plats*. (*Bis.*)

Aux *plats* sans doute il rend justice
Ce lourd Midas qui fait des vers,
Et donne pour qu'on l'applaudisse
Un dîner de trois cents couverts:
A table dès qu'on l'entend lire
On trouve ses vers délicats;
Mais savez-vous ce qu'on admire?
Ce sont *les plats*.

On fait une assez froide mine
A Paul, chez qui l'on mange peu:
Mais Mondor a bonne cuisine;
On le sert toujours avec feu.
Un chapon, ou deux minces grives,
Chez Paul, forment les grands galas;
Chez Mondor, autant de convives,
Autant *de plats.*

De nos crésus quand vient la fète
Si chacun veut les couronner,
C'est que chez eux chacun s'apprête
A faire un succulent dîner.
Pourquoi crier jusqu'au délire:
Vivent Marc, Roch, Luc, Loup, Colas?
On devrait tout simplement dire
Vivent *les plats!*

Voyez, deux à deux, quatre à quatre,
Nos rodomons et leurs témoins;
Ah! comme ils brûlent de se battre!
Ils vont s'égorger... pour le moins...
On déjeûne, on fait bonne chère,
On rengaine les coutelas...
Pour finir gaîment une affaire
Vivent *les plats!*

J'aime à dîner entre deux *belles*,
Ou bien entre deux bons voisins;
Soit avec eux, soit avec elles,
J'aime à me voir entre deux vins;
Mais je serais inconsolable
Si le sort m'ordonnait, hélas!
De figurer un jour à table
Entre *deux plats*.

Sans les *plats* on verrait le monde
Changer de figure avant peu;
Aussi quand le tonnerre gronde,
Mes chers amis, voici mon vœu:
« Ah! sur le pays où nous sommes
« Si la foudre tombe en éclats,
« Grand Dieu, pour le bonheur des hommes,
« Sauvez *les plats!* »

ROMANCE

de *Jérôme l'Eveillé* à Mlle *Javotte Durfort*, marchande auprès des Innocens.

AIR : O ma tendre musette!

O MA tendre Javotte!
Depuis que j' te connais
J' vois l'Amour dans ta hotte
Au lieu d' voir des panais;
Dans l'extase où me plonge
L'excès de mon amour,
La nuit, j' te trouve en songe
Plus belle que le jour.

Vois combien je suis tendre,
Combien c'est dur pour moi!
J' crois te voir et t'entendre,
Quand je suis loin de toi;
Quand je te sais absente
J'admire tes appas;
Enfin ta voix m'enchante
Quand tu ne parles pas.

Si j' vas sécher mes larmes
Au cabaret voisin,
Je vois encor tes charmes
Dans la couleur du vin.
A Bacchus je mé livre;
Mais... c'est-il pas un tour!
Quand de vin je suis ivre,
Je m' crois ivre d'amour.

Epous' moi, j' te l' propose;
Pas d' discours superflus.
Tu n'as rien; c'est peu d' chose,
Puisque j' n'ai rien non plus.
Ma main, à c' qu'il me semble,
N'est point zà dédaigner:
En nous mettan zensemble
J'avons tout à gagner.

LES AMOURS D'A PRÉSENT,

ROMANCE COULEUR DE ROSE.

Air du vaudeville d'Arlequin Musard.

Ma belle est la belle des belles,
Et cette reine des beautés
De l'Amour a coupé les ailes
Pour l'enchaîner à ses côtés.
Sur les ailes de l'Espérance
Ma belle entre dans son printems,
Et promet, si le Tems s'avance,
De couper les ailes du Tems.

Tous deux au lever de l'Aurore
Nous courons pour nous divertir.
Ma belle est l'image de Flore.
Je suis l'image du Zéphir.
L'autre jour nous dansions sur l'herbe;
Je fis pour orner ses appas
Un bouquet gros comme une gerbe
Des fleurs écloses sous ses pas.

Un tendre amant dans son ivresse,
Avec un talent merveilleux,
Compare chez nous sa maîtresse
A tout ce qui charme les yeux :
C'est un œillet, c'est une rose,
Un lis, un soleil, un jasmin ;
Mais ma belle est bien autre chose ;
Ma belle vaut tout un jardin.

En couplets si je veux lui rendre
Un jeu de mots, un trait d'esprit,
Je chante sur un air bien tendre ;
Alors ma gaîté l'attendrit.
Quand je lui chante une romance
Je choisis, pour mieux la flatter,
Un petit air de contredanse ;
Ma tendresse la fait sauter.

J'ai toujours fait des chansonnettes,
J'ai toujours cultivé des fleurs ;
Mes fleurs ainsi que mes fleurettes
Brillent des plus fraîches couleurs.
On pourrait faire une guirlande
De mes bouquets les plus chéris,
Et former une plate-bande
De mes couplets les plus fleuris.

Autrefois un amant timide
Consultait pour peindre ses feux
Anacréon, Tibulle, Ovide,
Ecrivains, dit-on, très-fameux;
En suivant de pareils modèles
Je m'aperçois qu'on se trompait;
Pour toucher le cœur de nos belles
Tout cela ne vaut pas Tripet. (1)

Des fleurs dont ma muse raffole,
Lorsque je pare mon amour,
Vous allez dire que je vole
Nos jolis chansonniers du jour:
Ah! je n'aurais pas cette audace;
Et si j'ai de l'esprit... comme eux,
C'est qu'ils sont la fleur du Parnasse,
Et moi la fleur des amoureux.

---

(1) Fleuriste très-connu.

SANS QU'ÇA PARAISSE,

CHANSONNETTE

SUR UN MOT DONNÉ.

Air des fleurettes.

Soldat très-volontaire
Du seigneur Apollon,
Quand je n'ai rien à faire
Je fais une chanson :
Toujours, malgré ma paresse,
Chaque vers en est marquant,
Et chaque refrain piquant...
Sans qu'ça paraisse.

Damis, dont le génie
Plane beaucoup plus haut,
Fait une tragédie
Qu'on trouve sans défaut :
Toujours sa pièce intéresse ;
Elle étonne, elle attendrit,
Et toujours on l'applaudit...
Sans qu'ça paraisse.

Il faut suivre la mode
Pour briller à Paris;
En méprisant son code
L'on s'expose au mépris:
Des sept sages de la Grèce
On prend les cheveux crêpus;
On prend même leurs vertus...
Sans qu'ça paraisse.

Parmi nous les corsaires
Sont malins et nombreux;
Ils font bien leurs affaires,
Tout semble fait pour eux:
L'un dérobe avec adresse
Tous les vers qu'on lui fait voir;
L'autre dérobe un mouchoir...
Sans qu'ça paraisse.

Tenez, il faut m'en croire,
Ne nous fâchons de rien;
Que l'on nous verse à boire,
Nous dirons : Tout est bien.
Oui, buvons... mais sans ivresse;
L'ivresse nuit aux amours:
Mes amis, buvons toujours...
Sans qu'ça paraisse.

ET CÆTERA,

CHANSON MORALE.

AIR : *O filii et filiæ.*

Tant que le monde existera
Dans tous les pays on boira,
On chantera, l'on aimera...
Et cætera. (4 *fois.*)

Toujours fillette écoutera
Un garçon qui la prônera,
L'encensera, l'attendrira...
Et cætera.

La femme toujours parlera,
Se parera, se fardera,
Soupirera, rira, plaira...
Et cætera.

L'homme toujours la flattera,
La pressera, la tentera,
La poursuivra, l'attrapera...
Et cætera.

Le villageois travaillera;
Le dimanche il s'amusera,
Il dansera, s'échauffera...
Et cætera.

Le bourgeois lira, bâillera,
Se promènera, rentrera;
Avec sa femme il causera...
Et cætera.

Chez les agnès de l'Opéra
Le vieux crésus financera:
Gratis le danseur entrera...
Et cætera.

Le pauvre se lamentera:
Sur son grabat l'Amour viendra;
Le pauvre se ranimera...
Et cætera.

Le sage, heureux, déjeûnera;
Il dînera, digérera;
Il soupera, se couchera...
Et cætera.

Qui de cette chanson rira,
L'effacera, la brûlera,
Ou bien en morceaux la mettra...
Et cætera.

RÉPONSE

à un envoi de vin de dessert en demi-bouteille.

Air de la pip........

. . . .

Le vin est bon!... c'est à merveille!
Mais votre envoi n'est pas complet:
Pour la moitié d'une bouteille
Vous n'aurez qu'un demi-couplet.

LA CINQUANTAINE,

CHANSON

pour célébrer le renouvellement du mariage de M. *l'Ecuyer* avec la ci-devant demoiselle *Champagne*, après cinquante ans d'exercice.

AIR : Mon père était pot.

Chantons un hymen couronné
Par cinquante ans d'ivresse ;
Chantons d'un couple fortuné
L'éternelle tendresse.
L'Amour inconstant,
Même en s'arrêtant,
Craint une longue chaîne :
Trop heureux époux !
Le fripon chez vous
Passa *la Cinquantaine*.

Mille nuages rembrunis
Obscurcissent la vie;
Mais pour deux cœurs toujours unis
La vie est fort jolie:
Avec les Amours
Nos ans et nos jours
Se succèdent sans peine;
Un couple constant
Voit comme un instant
Passer *la Cinquantaine.*

Chaque jour un nouveau plaisir
A resserré vos ames;
Chaque jour un nouveau desir
A rallumé vos flammes:
Je vois dans vos yeux
Brillans et joyeux
Une preuve certaine
Qu'en prenant l'essor
Vous pourrez encor
Fêter *la Cinquantaine.*

L'Ecuyer, qu'en ces lieux je vois,
Fit plus d'une campagne:
Les Amours l'ont vu quelquefois
Triompher en *Champagne.*

Ce soir je prévois
De nouveaux exploits:
Oh! quelle bonne aubaine!...
Non, rien n'est si beau
Qu'un succès nouveau
Après *la Cinquantaine.*

Etre époux et toujours amant,
Ces choses-là sont rares,
Et de ces modèles charmans
Les cieux sont trop avares;
Promenant mes yeux
Sur tous ces beaux lieux
Que féconde la Seine,
Je n'ai pu chez nous
De pareils époux
Compter *la Cinquantaine.*

De ces bons époux, ventrebleu!
Conservons bien la graine;
A leur santé je fais le vœu
De boire à tasse pleine:
Ce vœu n'est pas vain...
Pourvu que le vin
Ne soit pas de Surène,
J'en fais par mon cou
Passer coup sur coup
Jusqu'à *la Cinquantaine.*

LA BOUCHE,

CHANSON.

Air du vaudeville de Cassandre-Agamemnon.

Il faut convenir que les cieux
Ont fait pour nous bien des merveilles :
Les cieux nous ont donné des yeux,
Des mains, des pieds et des oreilles...
Sans doute ici vous devinez
Pourquoi je tousse et je me mouche;
C'est qu'avant de parler du nez
Je veux commencer par la bouche.

On a vu des aveugles-nés
Chantant gaîment leurs chansonnettes;
On peut bien se passer d'un nez
Lorsqu'on sait lire sans lunettes;
On brave les bruits les plus fous
Lorsqu'on est sourd comme une souche.
Mais, ventrebleu! que diriez-vous
Si vous n'aviez pas une bouche?

De comestibles succulens
Quand notre hôte garnit sa table,
Ortolans, merlans, éperlans
Composent un groupe admirable :
Mes yeux convoitent chaque mets ;
Avec plaisir ma main les touche,
Et mon nez les respire... mais
Je n'en mange qu'avec la bouche.

L'Amour, cet espiègle marmot,
A, je le sais, plus d'un langage :
Par un geste il remplace un mot ;
Souvent c'est un grand avantage ;
Sans rien dire l'on dit beaucoup
A la beauté la plus farouche :
Mais le mot *j'aime,* qui dit tout,
On ne le dit qu'avec la bouche.

Ce vin dont vous vous enivrez,
Qui vous réchauffe et vous réveille,
Peut-être vous me soutiendrez
Que vous l'avalez par l'oreille :
Qu'on apporte ce jus divin ;
Hé vite! allons, qu'on le débouche!...
Je suis sûr qu'en parlant de vin
L'eau déjà vous vient à la bouche.

Sur ma bouche faut-il rester?...
Non, non; dans mon transport bachique
J'aime mieux vingt fois mériter
D'être mordu par la critique.
Jamais, Messieurs, je ne m'en plains;
Et, loin que sa fureur me touche,
C'est à coups de verres bien pleins
Que je veux lui fermer la bouche.

Mesdames, vous qui m'inspirez,
En voyant ma bouche paraître,
Dans ma bouche vous trouverez
Mille et mille défauts peut-être:
Combien je ferais de jaloux
Si vous ne preniez pas la mouche,
Et si ma bouche parmi vous
Volait gaîment de bouche en bouche!

VAUDEVILLE

DE LA TÊTE A CALOT,

OU

LA PRISON POUR RIRE,

pièce qui n'a pu être jouée.

Nota. Le couplet de chaque personnage indique le caractère qu'il avait dans la pièce.

Air du vaudeville de M. Guillaume.

LUDOVICO.

Lorsque l'hymen tous les deux nous engage,
Nos deux *portraits*, [1] unis dans ce beau jour,
Offriraient la vivante image
Et du bonheur et de l'amour; (*Bis.*)
Mais à l'hymen quand un barbon s'apprête,
L'Amour lui fait voir aussitôt
Que sa tête n'est qu'une tête...
Une tête à Calot. (4 *fois.*)

---

(1) Calot les avait peints tous deux.

LE GEOLIER.

J'avais jadis la fraîcheur de la rose :
Pour être encore aussi frais, aussi beau,
Voici la loi que l'on m'impose :
Quittez le vin, buvez de l'eau.
Boire de l'eau !.... Je ne suis pas si bête ;
J'aime mieux, si tel est mon lot,
Que ma tête soit toujours tête....
Toujours tête à Calot.

LE PODESTA.

J'avais trente ans quand ma défunte femme
En m'épousant combla mes tendres vœux :
Tout en elle attisait ma flamme ;
Quel teint fleuri! quels beaux cheveux !
Le premier soir sa perruque est défaite ;
Son teint pâlit : je vois bientôt
Que sa tête n'est qu'une tête....
Une tête à Calot.

CALOT.

Quand vous verrez un rustre sans mérite
Prendre un grand ton, parler en érudit,
Ou bien un maigre parasite
Vanter fièrement son crédit,

Ne dites pas (car il faut être honnête)
Qu'il a l'air d'un fat ou d'un sot,
Mais que sa tête est une tête....
Une tête à Calot.

BIANCA, *au Public.*

Quand d'un auteur vous accueillez l'ouvrage,
Son air joyeux dévoile son bonheur ;
Quand il n'a pas votre suffrage,
Il est pâle, triste et boudeur.
Le nôtre est là.... son jugement s'apprête;
N'allez pas, messieurs, par un mot
De sa tête faire une tête....
Une tête à Calot.

QUATRAIN

POUR LE BUSTE DE CLAIRVAL.

Si toutes les vertus qui commandent l'estime,
Si l'esprit, la gaîté, les grâces, le talent
Respirent dans ces traits, si l'Amour les anime,
Clairval nous est rendu : ce buste est ressemblant.

COUPLETS

extraits du *Directeur dans l'Embarras*, prologue donné en place du *Tonnelier*, et destiné à fêter S. A. S. Monseigneur l'Archi-Chancelier, S. E. Monseigneur le Ministre des finances, et plusieurs Officiers distingués qui étaient venus voir jouer une troupe d'amateurs, et qui avaient desiré garder l'*incognito*.

Nota. Le lecteur suppléera aisément au dialogue supprimé.

Air du vaudeville de M. Guillaume.

L'UN d'eux chez nous est l'interprète auguste
Et de la justice et des lois ;
Le second un ministre juste,
Près de qui l'intrigue est sans voix. (*Bis.*)
Partout le cœur devine leur présence,
Et les reconnaît.... *subitò*.
Le vrai talent ne peut jamais en France
Garder l'*incognito*.

Nota. Pour mieux surprendre les personnes que l'on fêtait on avait affiché *le Tonnelier,* et les acteurs en avaient pris les costumes.

AIR : Un jour il est agriculteur. *(De M. Guillaume.)*

L'ÉCLAT, le rang, la dignité
Rendent par fois un peu sévère ;
Mais de nos hôtes la bonté
Nous protégera, je l'espère :
De chacun d'eux citez le nom ;
Vous entendrez dire à la ronde
Ce qu'on disait de Lamoignon :
« C'est le meilleur homme du monde. » *(Bis.)*

Air du vaudeville du Méléagre.

CEP.

ALLONS, allons, qu'on lève la toile ;
Nous brûlons tous de voir nos spectateurs ;
Entr'eux et nous pourquoi mettre un voile?
C'est affliger et nos yeux et nos cœurs.

MARTIN.

Nous possédons ce soir un prince auguste ;
Pour mon début c'est fort décourageant.

CEP.

Va, ne crains rien ; chacun sait qu'il est juste ;
Chacun aussi sait qu'il est indulgent.

TOUS TROIS.

Allons, allons, etc.

CEP.

Si le succès comble nos espérances,
Pour le caissier quelle riche moisson!

MARTIN.

Sur un bon pied pour mettre nos finances
Je sais de qui l'on doit prendre leçon.

TOUS TROIS.

Allons, allons, etc.

Air des fraises.

Plus d'un spectacle ennuyeux,
Qui remplit mal sa tâche,
Donne ce qu'il a de mieux
Quand il affiche en tous lieux
Relâche, relâche, relâche.

MARTIN.

Juger un drame mort-né
Hier ce fut ma tâche:
On m'aurait moins chagriné,
Ma foi, si l'on eût donné
Relâche, relâche, relâche.

LE DIRECTEUR.

Ce spectacle est petit ; mais
Plus douce est notre tâche :
Quand le cœur fait tous les frais
Doit-on afficher jamais
Relâche, relâche, relâche.

AIR : Pour ses compagnons de voyage.

Un grand homme, un vaillant guerrier,
Marchant à grands pas vers la gloire,
Du temple auguste de mémoire
A trouvé le secret sentier : (*Bis.*)
Par son génie et son courage
Sans peine il se l'est fait ouvrir ;
Et ce qui prouve davantage
Que ce héros est juste et sage,
C'est qu'il a très-bien su choisir
Tous ses compagnons de voyage.

Napoléon, sauvant l'état,
Mérite une double couronne :
Les soutiens dont il s'environne
De son trône augmentent l'éclat.
La France après un long orage

Relève son front abattu;
Son vaisseau, brillant d'âge en âge,
Doit voguer lorsque le courage
Prend les talens et la vertu
Pour ses compagnons de voyage.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville des Chevilles.

LE DIRECTEUR.

Presto ! presto ! pour la pièce nouvelle,
Mes chers amis, allons nous habiller;
Quand le bon goût chez vous fait sentinelle,
Craignez surtout, craignez de l'oublier :
Aux spectateurs vous vantez votre zèle;
Songez qu'à l'œuvre on connaît l'ouvrier.

MARTIN.

Du Tonnelier j'avais fait mon affaire,
Et je savais mon rôle tout entier;
Mais puisqu'il faut, par un destin contraire,
Quitter ici perruque et tablier,
Ce soir, messieurs, je reste sans rien faire....
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier.

COLIN.

Par nos essais nous desirons, pour cause,
Un seul moment pouvoir vous égayer.
O vous en qui notre espoir se repose,
De vos boutés daignez nous appuyer!
Par vous bientôt nous vaudrons quelque chose
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier.

CEP.

Prince chéri, que l'équité conseille,
Et que bénit un peuple tout entier;
Ministre heureux dont le cœur toujours veill
Sur nos besoins.... pour les faire oublier....
A vos santés.... je vais boire bouteille:
Toujours à l'œuvre on connaît l'ouvrier.

FANCHETTE.

Pour vous fêter dans cette circonstance
Un zèle ardent nous a fait oublier
Qu'il eût fallu des acteurs d'importance,
Bien secondés par un bon chansonnier;
Mais nous aurions droit à votre indulgence
Si par le cœur on jugeait l'ouvrier.

AH! COMME J' LA GOBE![1]

OU

LES FAITS ET GESTES DE M. EUSTACHE GOBE-MOUCHE,

CHANSON POISSARDE.

AIR : Quand la mer Rouge apparut.

Dès qu'un' chos' me saute aux yeux,
Moi j'ouvre la bouche;
C'est c'qui fait qu'certains envieux
M'ont nommé *Gob'mouche*.
Un jour, pour me régaler,
Je r'gardais eun' *mouch'* voler:
Ma montre pendait,
On la regardait;
Un passant,
Se baissant,
Crac, me la dérobe....
Ah! comme j'la gobe!

(1) *Ah! comme je la gobe!* en style poissard, signifie : *Ah! comme je suis attrapé!*

Quoiqu' jamais l'argent du jeu
N'ait rien qui me touche,
Tous les soirs au coin du feu
Je jou' zà *la mouche;*
François m' met, je n' sais comment,
A *la mouche* à tout moment.
Quand je l' vois tricher,
Si j' viens à m' fâcher,
Y me r'tient,
Y m' soutient
Qu' sa conduite est probe....
Ah! comme j' la gobe!

L'autr' jour à l'heur' du dîner
Je tousse et je m' mouche :
Ma femm', prompte à s' chagriner,
Tout d' suit' prend *la mouche.*
J' li dis que j' suis affamé;
All' dit que j' suis enrhumé.
L' gros François passait,
La dind' rôtissait;
V'la ty pas
Qu' dans mes draps
A jeûn l'on m'englobe....
Ah! comme j' la gobe!

J' vois annoncer un balon
Pour eun' fèt' publique ;
Et malgré moi sous l' talon
J' sens *eun' mouch'* qui m' pique.
Sans songer aux accidens
J' cours au balon: je m' mets d'dans :
Plus prompt qu'un éclair,
Déjà j' fendais l'air ;
Un coup d' vent
Arrivant,
Dans l'eau flanque l' globe....
Ah ! comme j' la gobe !

Je r'gardais danser Tonton ,
C'te bell' si farouche ;
Tout juste au coin d' son menton
J'aperçois *eun' mouche :*
En *un crin* d'œil , moi , me v'là
Prêt à gober c'te mouch'-là.
Tonton fait un saut ;
La mouche aussitôt
S' détachant ,
Dénichant ,
Tombe sur sa robe....
Ah ! comme j' la gobe !

Chez un traiteur ça n'est pas
Du pied que je m' mouche :
D'un chapon je fais grand cas ,
Quoique j' sois *gob' mouche;*
Gigot , biftec ou jambon....
J'aime à gober tout c' qu'est bon ;
Je saisis enfin
Eun' bouteill' de vin
De bon cœur....
Et de peur
Qu'on n' me la dérobe ,
Ah ! comme j' la gobe !

L'IVROGNE CORRIGÉ.

JACQUES disait à son ami Grégoire :
— Tu boiras donc toujours, vieux chinois ! vieux vila
« Comment ! tu m'accuses de boire ! »
Répond notre égrillard , montrant son verre plein ;
« Tu me crois un ivrogne ! hé bien ! mon ami Jacqu
« Voilà le dernier coup que je bois... depuis Pâque

COUPLETS

faits pour un mari qui regrettait sa femme, *absente depuis trois mois.*

AIR : Bouton de rose.

TROIS mois d'absence!
Comment peut-on les supporter?
Pour l'amour et pour la constance
Qui pourra jamais racheter
Trois mois d'absence?

Trois mois d'absence!
J'ai cependant su les souffrir;
Mais il est tems que ta présence
Vienne effacer par le plaisir
Trois mois d'absence.

Trois mois d'absence
D'*Auguste* [1] ont embelli les traits:
Il m'était bien cher; mais je pense
Qu'il m'est encor plus cher après
Trois mois d'absence.

(1) Leur fils.

Trois mois d'absence !
Angélique, oh! c'est trop pour moi :
Viens mettre fin à la souffrance
Que font endurer loin de toi
Trois mois d'absence.

Trois mois d'absence
Pour l'hymen sont trois mois sans fruit ;
Mais l'Amour s'apprête d'avance
A réparer dans une nuit
Trois mois d'absence.

CHARADE.

Mon premier dans dindon se trouve le premier ;
Mon dernier dans dindon se trouve le dernier,
Et mon tout dans dindon se trouve tout entier.

Le mot se trouvera dans le quatrième volume.

LA CAMPAGNE IMPROMPTU,

IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

AIR : Ah! voilà la vie, la vie suivie.

L'ANGLAIS, fourbe et riche,
Etait aux abois;
L'éclat qu'il affiche
Eblouit François....
Ah! puisque l'Autriche
Nous triche,
Nous triche,
Soumettons l'Autriche;
Il ne nous faut qu'un mois.

Fiers guerriers dont Sparte
Eût fait son appui,
Que nul ne s'écarte!
Courez aujourd'hui
Dire à Bonaparte
Qu'il parte,
Qu'il parte :
Suivez Bonaparte,
Et marchez comme lui.

Croit-on qu'il parvienne
Jusque chez François?...
Ah! qu'on se souvienne
Qu'il y vint deux fois:
Mais il faut qu'il vienne
Dans Vienne,
Dans Vienne;
Qu'il vienne dans Vienne,
Et déjà je l'y vois.

Ce roi moscovite,
Qui n'arrive pas
Quand François l'invite
A doubler le pas,
Ah! qu'il nous évite,
Et vîte!
Et vîte!
Qu'il évite vîte
La honte ou le trépas.

L'Anglais doit se taire
Sur ce trait nouveau,
Et son ministère
Chante en vain bravo;
Je vois l'Angleterre
Par terre,
Par terre:
Pour la mettre à terre
Nous reviendrons sur l'eau.

Ainsi, vers la guerre
Portant nos regards,
Nous chantions naguère
Sous les étendards;
C'est qu'on ne craint guère
La guerre,
La guerre.
Quand on fait la guerre
Sur les traces de Mars.

ÉPIGRAMME

CONTRE UN MENTEUR.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

DAMIS va prônant sa naissance,
Son goût, son esprit, sa valeur;
Aussi dit-on sans médisance
Que Damis est un grand menteur :
Mais vous conviendrez tous, j'espère,
Que Damis a de qui tenir :
S'il ment aussi bien que son père,
C'est que bon sang ne peut mentir.

COUPLETS

AUX CHANSONNIERS

qui accompagnaient la troupe du Vaudeville à Boulogne.

AIR : Trouverez-vous un parlement.

Hé quoi ! messieurs les chansonniers,
Vous me quittez sans me rien dire,
Pour porter à nos preux guerriers
Les couplets que Mars vous inspire !
Pourquoi donc avoir entrepris
Sans moi cette noble besogne ?
J'aurais décampé de Paris
Pour aller camper à Boulogne. } *Bis.*

Pour raconter à nos marins
Tous les forfaits de l'Angleterre,
Pour lancer de piquans refrains
Contre son lâche ministère,
Et pour augmenter le mépris
Qu'inspire un peuple sans vergogne,
Est-il un rimeur à Paris
Qui ne courût pas à Boulogne ?

Sous les yeux du héros français,
Dont nos guerriers sont la famille,
Vous voyez là-bas les succès
De notre brillante flotille;
Vous voyez les Anglais surpris,
Vous voyez comment on les cogne...
Vous voyez.... qu'on sait à Paris
Ce que vous voyez à Boulogne.

Loin de vous et de nos soldats,
Loin du chef qui fait notre gloire,
Si je ne vois point les combats,
Du moins je chante la Victoire :
Ces couplets que je vous écris
En sablant gaîment le Bourgogne,
Momus les a faits à Paris;
Que Mars les répète à Boulogne.

LES AMOURS DE CARÊME,

HISTORIETTE EN POT-POURRI.

Air des Fleurettes.

Au milieu de la presse,
Un soir du Carnaval,
Je vis une déesse
Qu'on admirait au bal;
Je lui dis en suivant ses traces:
Si vous acceptiez mon bras
Je passerais les Jours gras
Avec les Graces.

Air de la Croisée.

On accepte.... et pendant trois jours
Mon cœur se livre à l'espérance;
Mais, hélas! adieu mes amours!
On m'éloigne en quittant la danse.
Pour me plaindre d'un pareil jeu
J'écris plusieurs billets bien tendres;
Froidement on les jette au feu:
C'était le jour des Cendres. (*Bis.*)

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Je dévorai tous mes tourmens
Pendant trois mortelles semaines,
Et du plus tendre des amans
Rien ne vint soulager les peines :
Je maigrissais de jour en jour ;
Je devenais fluet et blême ;
Ne mangeant rien, vivant d'amour,
J'observais au mieux le Carême.

AIR : Comme j'aime mon Hippolyte.

D'un tel carême la moitié
M'avait ravi toute espérance ;
Les soins touchans de l'amitié
Soutinrent ma frèle existence.
Du tendron qui m'avait soumis
Oubliant la rigueur extrême,
Je m'unis à tous mes amis
Pour célébrer la Mi-Carême. (*Bis.*)

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Trois jours après.... dieux ! quel délire !
Je revis l'objet de mes vœux :
On fut touché de mon martyre ;
J'obtins les plus tendres aveux :

Elle avait juré, la traîtresse !
(Voyez quelle obstination !)
De n'avoir pour moi de tendresse
Que le jour de la Passion.

AIR : J'ai vu partout dans m's voyages.

CEPENDANT on osait à peine
M'accorder un seul rendez-vous;
On attendait dans la semaine
Le retour d'un mari jaloux.
J'insistai.... j'obtins de ma belle
Le prix heureux de tous mes maux;
Et le cher époux auprès d'elle
N'arriva qu'avec les Rameaux. } *Bis.*

AIR : *O filii et filiæ.*

BIENTÔT mon bonheur m'ennuya:
Pâques survint; on se brouilla;
La belle avec moi s'écria:
Alleluia! (4 *fois.*)

A PERRUQUE A FAIRE,

OU

LE GASCON SCRUPULEUX,

ANECDOTE.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver.

FIGEAC portait depuis trente ans
Une perruque bien frisée ;
Un beau jour par la faulx du tems
Il voit sa perruque rasée.
« Dé loin, dit-il, jé sens vénir
« Chez moi la vieillesse caduque ;
« Et né pouvant mé rajeunir,
« Il faut rajeunir ma perruque. »

D'un célèbre artiste en cheveux
Figeac découvre la boutique ;
Il entre et dit : « Mon cher, jé veux
« Né donner qu'à vous ma pratique.

« Vous dévinez cé qu'il mé faut
« En voyant mon front et ma nuque ! »
— Oui, répond l'artiste aussitôt,
Je vois une tête à perruque.

On servait alors le dîner;
De lui-même Figeac s'invite,
Et je vous laisse à deviner
S'il boit beaucoup, s'il mange vîte!
Le café pris, notre gascon
Dit au frater qui le reluque:
« Vous êtes un charmant garçon....
« Vous né férez pas ma perruque. »

Pourquoi donc? « Ah! pourquoi! pourquoi
« C'est qué jé suis un galant homme;
« La probité, voilà ma loi,
« Et c'est Figeac qué l'on mé nomme.
« Plutus étant à mon sujet
« Plus stérile qu'un froid eunuque,
« J'ai tout bonnément lé projet
« Dé né point payer ma perruque. »

SOUPIR D'AMOUR,

ROMANCE.

AIR : C'est pour un jour.

Qu'EST devenu, belle Myrthé,
Ton aimable sourire?
Aujourd'hui ton cœur agité
Et palpite et soupire :
Un soupir !.... dans ce beau séjour !
Myrthé, quelle en est donc la cause?
Un soupir!.... c'est.... je le suppose,
Soupir d'amour. (*Bis.*)

De plaisirs, de jeux innocens
Nuit et jour occupée,
Tu ne soupirais à douze ans
Que pour.... une poupée.
Fillette grandit chaque jour;
De son cœur l'Amour se rend maître :
A quinze ans un soupir doit être
Soupir d'amour.

En vain pour tes appas naissans
Nous soupirions sans cesse ;
Tu dédaignais nos soins pressans,
Nos vœux, notre tendresse :
Tu vas désormais à ton tour
Brûler du feu qui nous pénètre,
Et comme nous tu vas connaître
Soupir d'amour.

Mythé, crains un feu trop discret :
Ah ! que ton cœur m'écoute !
D'aimer seul, d'aimer en secret
Je sais ce qu'il en coûte.
Par un doux et tendre retour
A mes transports daigne répondre ;
Viens unir, mêler et confondre
Soupirs d'amour.

CE QUI NOUS RESTE A SAVOIR,

CHANSON PHILOSOPHIQUE.

Air du vaudeville du ballet des Pierrots.

Nos savans, que l'orgueil enivre,
Se disent d'un air ingénu :
« On pourrait faire un bien gros livre
« De tout ce qui nous est connu. »
Disent-ils vrai? Moi je l'ignore ;
Mais cependant j'aurais l'espoir
De faire un plus gros livre encore
De ce qui leur reste à savoir.

Nous savons que la terre est ronde,
Quoiqu'on n'en ait pas fait le tour ;
Et quand la nuit couvre le monde,
Nous savons qu'il ne fait pas jour ;
Nous savons aussi que l'aurore
De grand matin se laisse voir....
Que ne savons-nous pas encore !....
C'est.... ce qui nous reste à savoir.

Dès que nous entrons dans la vie
Nous savons qu'il en faut sortir ;
Un docteur, malgré notre envie,
Souvent nous presse de partir :
Quand nous partons on nous honore,
Et chacun nous dit : Au revoir....
Mais nous reverrons-nous encore ?....
C'est ce qui nous reste à savoir.

Trop souvent la peur nous tourmente,
Trop souvent l'espoir nous séduit ;
Lorsqu'un bon repas se présente
Profitons du jour qui s'enfuit;
Soyons à table dès l'aurore,
Et demeurons-y jusqu'au soir....
Demain dînerons-nous encore ?
C'est ce qui nous reste à savoir.

On ne saurait dîner sans boire ;
Faisons donc apporter du vin :
Avant de passer l'onde noire
Buvons gaîment ce jus divin.
Calmons la soif qui nous dévore :
Hélas! dans le sombre manoir
Trouverons-nous à boire encore?
C'est ce qui nous reste à savoir.

LES ÉTRENNES.

AIR : Toujours seule, disait Nina.

Des étrennes, mes chers amis,
L'invention est bonne;
De les aimer il est permis
Lorsque l'on vous en donne.
Oui, facilement on conçoit
Qu'on puisse, quand on en reçoit,
S'en applaudir,
Et qu'à venir
On trouve le jour de l'an
Lent.

Mais ce jour, qui vient tous les ans,
Est moins gai qu'on ne pense
Pour celui qui de vingt présens
Doit faire la dépense.
On conçoit qu'un petit rentier
Tremble à l'approche de janvier,
Et qu'à part lui,
Dans son ennui,
Il trouve, hélas! l'an qui court
Court.

IMPROMPTU

à M. H***, commissaire impérial, chargé du Cadastre.

Air du pas redoublé.

Après mon dîner je chantais,
La chose est fort commune,
Et tout en chantant j'*arpentais*
Cette grande *commune ;*
En l'*arpentant* j'ai fait gaîment
Une chanson bourgeoise :
Ne jugez pas sévèrement
Des vers faits *à la toise.*

On fête Joseph, m'a-t-on dit,
Et tour à tour on vante
Son cœur, ses talens, son esprit,
Son humeur obligeante....
Je crains, moi qui veux être bref,
De faire une sottise
Si des qualités de Joseph
J'entreprends l'*expertise.*

Un projet qui vaut beaucoup mieux
 Dans ma tête se loge ;
C'est de vous citer tous les lieux
 Où l'on fait son éloge....
Non, non ; ce plan me mènerait
 Plus loin que *Blois* ou *Castre ;*
De la France entière il faudrait
 Vous faire *le cadastre*.

ÉPIGRAMME

contre les grands chapeaux de nos *petits* maîtres.

Air de la pipe de tabac.

Au sexe vous cherchez à plaire :
Consultez un peu plus son goût ;
Quoique léger par caractère,
Il veut de la mesure en tout. (*Bis.*)
Voulez-vous faire des conquêtes,
Mes amis, sachez à propos
Prendre des *chapeaux* pour vos *têtes*,
Ou des *têtes* pour vos *chapeaux*.

LA CARRIÈRE DE PIERRE,

CHANSONNETTE

POUR LA FÊTE DE M. PIERRE F***.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Ma muse, abandonnant les cieux,
Ne chantait plus aucune fête ;
Mais pour le patron de ces lieux
Ma muse a toujours été prête:
Vous savez que sans me lasser
J'ai fait bien des couplets sur *Pierre* ;
Sur *Pierre* encor, pour m'exercer,
Je vais rentrer dans la *carrière*.

Notre *Pierre* vraiment n'est pas
De ces pierres que l'on redoute,
Que vous trouvez à chaque pas
Pour vous casser le nez en route :
On s'applaudit, on est heureux
Dès qu'on rencontre notre *Pierre* :
L'Amitié, les Ris et les Jeux
Ont soin d'embellir sa *carrière*.

De ces *Pierres*-là, mes amis,
Par malheur le ciel est avare ;
A chacun il n'est pas permis
De jouir d'un bien aussi rare.
Si dans nos *carrières* jamais
L'on trouvait de semblables *pierres*,
Tous les bons vivans désormais
Voudraient vivre dans les *carrières*.

Il court un bruit universel ;
C'est que, malgré toutes ses larmes,
En devenant femme de sel
Madame Loth perdit ses charmes :
Je vois qu'on peut charmer toujours
Lorsque l'on est femme de *Pierre*,
Et qu'on peut avec les Amours
Remplir très-gaîment sa *carrière*.

Pour trouver un bonheur certain
Je connais la bonne manière :
Je sais aux plus brillans festins
Préférer le *Festin de Pierre*.
Dans la *carrière* du plaisir
On trouve toujours notre *Pierre* :
Puisse au gré de notre desir
Le ciel prolonger sa *carrière* !

LA PERCE-NEIGE,

OU

LA FLEUR D'HIVER,

CHANSONNETTE.

AIR : J'aime la force dans le vin.

Rien de plus gai que le printems,
Rien de plus joli que la rose;
Mais on les chanta de tout tems;
Mes amis, parlons d'autre chose.
L'hiver, moins triste qu'on ne croit,
Voit quelques fleurs dans son cortège:
Dussé-je paraître un peu froid,
Je vais chanter la *perce-neige*.

Nous pouvons comparer nos jours
Aux quatre saisons de l'année:
Nos momens heureux sont trop courts...
Chaque fleur est trop tôt fanée.
Quand le Tems vient d'un noir brouillard
Couvrir nos heures, qu'il abrège,
J'aime à voir sourire un vieillard;
J'aime à cueillir la *perce-neige*.

Sur la neige Vénus un jour
En tombant perdit sa ceinture:
Auprès de là veillait l'Amour;
Il voit... ô la bonne aventure!
Il voit un sein dont la blancheur
Provoque sa main sacrilège;
Puis un bouton... d'une fraîcheur!...
Il croit voir une *perce-neige.*

Vénus se relève et s'enfuit:
Au dieu malin la fleur échappe,
Et la déesse, qu'il poursuit,
Lui répète en riant sous cape:
« Va, laisse moi, petit trompeur;
« Je connais trop bien ton manège;
« Tu ne veux que percer un cœur
« En cueillant une *perce-neige.* »

Depuis ce tems l'Amour, jaloux
De revoir cette fleur chérie,
La cherche en tous lieux parmi nous,
Dans les bosquets, dans la prairie:
Et c'est en suivant ses leçons,
Jeunes beautés, vous le dirai-je?
Que vous voyez tant de garçons
Courir après la *perce-neige.*

Belles, qui chérissez les fleurs,
Du dieu malin craignez l'adresse;
Craignez les ruses des voleurs;
Craignez surtout votre faiblesse:
N'accordez rien au jeune amant
Qui vous lutine et vous assiège;
Il prend la *rose* lestement
Lorsqu'il a pris la *perce-neige*.

COUPLET

sur les parures du printems.

AIR : Avec vous sous le même toit.

Lorsque reviennent les chaleurs
Zéphir de ses ailes légères
Ouvre le calice des fleurs
Et le corset de nos bergères.
Suivant les lieux, suivant les tems,
L'Amour arrange bien les choses:
Il sait que partout au printems
On doit voir des boutons de roses.

ÉLOGE DU CIDRE,

RONDE NORMANDE.

AIR : Mon père était pot.

AMIS, dépouillons nos pommiers :
C'est là notre vendange ;
De cidre emplissons nos celliers,
Et chantons sa louange.
Champenois, Gascons,
Picards, Bourguignons,
Vous allez tous voir comme,
Sans trop se vanter,
Pour boire et chanter
Les Normands ont *la pomme*.

N'est-ce pas un cruel poison
Que le jus de la treille ?
Un ivrogne perd la raison
En vidant sa bouteille :
Le cidre, plus doux,
Nuit bien moins chez nous
A la raison de l'homme :
C'est un fait certain,
Sur le meilleur vin
Le bon cidre a *la pomme*.

Du prix de ce fruit enchanteur
Si quelque buveur doute,
Qu'il s'en rapporte au Créateur,
Qui s'y connaît sans doute.
Dans le paradis
Dieu, voulant jadis
Tenter le premier homme,
Laissa le raisin;
Mais pour son dessein
Il employa *la pomme*.

ÉPIGRAMME

contre les parures à la paysanne.

AIR : Ça n' se peut pas.

Nos élégantes, nos bourgeoises,
Pour plaire aux yeux de leurs amans,
Achètent de nos villageoise
Les modestes ajustemens:
On devrait y joindre, je pense,
Et leur candeur et leurs appas;
Mais la fraîcheur et l'innocence,
Ça n' se vend pas, ça n' se vend pas.

COUPLETS

à M. de Boufflers, le jour de son admission au Dîner des Gourmands.

Air de la pipe de tabac.

Messieurs, je vais vous lire un conte
Dont chacun sera fort content;
Puis après mon conte je compte
Vous charmer encore en chantant.
Sans vanité, je vous le jure,
Vous aimerez de chaque vers
Le ton, la grace et la tournure....
Je tiens les œuvres de Boufflers.

Que voulez-vous que je compose
Quand je viens dîner avec lui?
Pour prix du plaisir qu'il nous cause
Faut-il lui causer de l'ennui?
Vous m'arrêteriez dans ma course;
Mais pour éviter ce revers
Je trouve une bonne ressource,
Messieurs, c'est de chanter Boufflers.

Du reste ma timide muse
N'ajoutera pas un seul mot;
Je répondrai, si l'on m'accuse
De ne pas payer mon écot:
Le sort nous acquitte à la ronde
De nos engagemens divers;
Il a payé pour tout le monde,
Puisqu'il nous a donné Boufflers.

EPIGRAMME

contre les grands collets des dames.

Air de la pipe de tabac.

JOLI minois et taille fine
D'un grand collet se trouvent bien:
On croit voir Vénus pélerine;
Mais ce genre est un peu païen:
Aussi les dévotes, plus sages,
Trouvent les grands collets
Fort laids;
Et, fidelles aux vieux usages,
S'en tiennent aux petits collets.

LE POINT A JOUR,

PARODIE DU POINT DU JOUR.

AIR : Le point du jour.

Le point à jour
A la beauté chez nous sert de parure :
Combien j'aime à le voir autour
D'un cou blanc, ferme et fait au tour !
Quel plaisir alors me procure
Le point à jour !

Le point à jour
Sans le cacher couvre le sein des belles ;
Sans doute c'est l'espiègle Amour
Qui pour les plaisirs de sa cour
Joignit à nos modes nouvelles
Le point à jour.

Le point à jour
Est fait pour toi, jeune et fraîche fillette :
Mais vous, beautés sur le retour,
C'est, je crois, pour nous faire un tour
Qu'on place dans votre toilette
Le point à jour.

IMPROMPTU

A MADAME F***,

LE JOUR DE SAINTE-MARIE, SA FÈTE.

AIR : Du haut en bas.

Un impromptu;
Vite, ma muse, je t'en prie;
Un impromptu.
A mes desirs répondras-tu?
Me refuserais-tu, ma mie,
Quand il faut célébrer Marie,
Un impromptu?

En impromptu
Peindras-tu ses moyens de plaire?
En impromptu,
Pauvre muse, dis, pourras-tu
Tracer une esquisse légère
De tout le bien qu'elle a su faire
En impromptu?

En impromptu
Peindras-tu notre ivresse extrême ?
En impromptu
A Marie enfin diras-tu
Qu'elle charme toujours de même,
Qu'en la voyant partout on l'aime
En impromptu ?

En impromptu
J'ai par fois rimé dans ma vie ;
En impromptu
J'ai chanté l'Amour, la Vertu ;
Et l'on conviendra que Marie
Mérite bien d'être servie
En impromptu.

IMPROMPTU
sur la rencontre d'un mendiant et d'une beauté.

Rose, en vain tu me fais l'offrande
De tes mercenaires amours;
En vain ce vieillard me demande
Du pain pour prolonger ses jours :
Trop instruit de vos artifices,
Je me sens deux fois arrêté :
Je ne doute pas de tes vices;
Je doute de sa pauvreté.

COMME S'IL EN PLEUVAIT,

CHANSONNETTE

sur un proverbe populaire.

AIR : Il pleut, il pleut, bergère.

IL pleut, il pleut en France
Des chansonniers nouveaux
Qui vivent d'espérance...
Comptant sur des bravos.
A toutes nos coquettes
Ces rimeurs sans brevet
Lancent des chansonnettes...
Comme s'il en pleuvait.

Chez *Momus*, chez *Thalie*
Tout est froid et mesquin;
On proscrit la Folie,
On exile *Arlequin.*
Au lieu des épigrammes
Que le goût approuvait,
On voit... tomber des drames...
Comme s'il en pleuvait.

Jupin, près d'une belle [1]
Voulant aller au but,
Fit pleuvoir l'or chez elle:
L'or, le *dieu*, tout lui *plut*.
L'or peut rendre un cœur tendre;
Jupiter le savait;
Mais il faut en répandre
Comme s'il en pleuvait.

Certaine eau salutaire,
Qui baisse chaque jour,
Et qu'on puise à Cythère
Dans les bosquets d'Amour,
Chez les amans fidèles
Sobrement se buvait:
Il en faut à nos belles
Comme s'il en pleuvait.

Pour moi, dont la sagesse
Dirige tous les vœux,
Jusque dans ma vieillesse
Voici ce que je veux:
« Jeune et vive compagne
« Auprès de mon chevet,
« Me versant du Champagne
« *Comme s'il en pleuvait*. »

---

(1) Tout le monde connaît *la pluie d'or* qui séduisit Danaé.

LE SUCRE ET LE SEL,

CHANSONNETTE.[1]

Air du vaudeville du ballet des Pierrots.

En couplets il n'est pas facile
De servir chacun à son goût,
Et la façon d'un vaudeville
Est comme celle d'un ragoût.
Des auteurs de chansons nouvelles
L'embarras est bien naturel:
Il faut du *sucre* pour *les belles;*
Pour les *gourmands* il faut du *sel.*

Nous qui chantons à perdre haleine
Tous les jours de nouveaux couplets,
Prenons des leçons de *Baleine,*
Nous ne craindrons pas les sifflets.
Dans l'épigramme et la romance,
La charlotte et le vermicel
Il faut savoir avec prudence
Répandre du *sucre* et du *sel.*

---

(1) Chantée à la Société Épicurienne, et insérée dans le journal des *Gourmands* et des *Belles*.

N'imitons pas ce rimeur fade,
Confiseur du sacré vallon,
Qui chante sur un air maussade
Des devises pour Apollon :
Les ambigus qu'il assaisonne
Inspirent un dégoût mortel ;
C'est toujours du *sucre* qu'il donne,
Quand tout le monde attend du *sel*.

Au friand marmot de Cythère
Le *sucre* paraît destiué;
Mais le madrigal ne peut plaire
Qu'avec du *sucre* raffiné.
Le sel d'un bon mot nous fait rire;
Son succès est universel;
Mais pour faire aimer la satire
N'y mettons jamais de gros *sel*.

Si ma chanson vous paraît bonne,
Messieurs, je vais la publier;
Si vous la blâmez je la donne
A *Chapelle* [1] mon épicier:
Qu'il l'accueille dans sa boutique
Comme les vers de tel et tel,
Et dans mes couplets la critique
Trouvera du *sucre* et du *sel*.

---

(1) Cassandre du Vaudeville et épicier, rue Saint-Honoré.

L'ACTEUR A LA MODE.

AIR : Quand la mer Rouge apparut.

En parlant
J'ai le talent
D'attirer la vogue :
Par le ton rauque et ronflant
De mon dialogue ;
En drame j'attendrissais ;
Mais pour doubler mes succès,
C'est en mé... mé... mé,
C'est en lo... lo... lo,
En mé... mé,
En lo... lo,
C'est en mélodrame
Que j'arrache l'ame.

Sans parler
Je fais trembler
Lorsque je m'escrime :
Quel mot pourrait égaler
Un geste sublime !
Est-on las de mes discours,
Aux grands moyens j'ai recours ;

C'est en pan... pan... pan,
C'est en to... to... to,
C'est en pan,
C'est en to,
C'est en pantomime
Que je peins le crime.

EPIGRAMME

contre les grands chapeaux des coquettes.

AIR : Daignez m'épargner le reste.

Mesdames, ce qui plaît en vous,
Ce qui nous charme et nous attire,
C'est un coup d'œil aimable et doux,
C'est un tendre et joli sourire.
Quittez ces chapeaux odieux
Qui nous cachent un front céleste;
Permettez qu'on voie un peu mieux
Vos petits nez et vos grands yeux,
Et cachez un peu mieux le reste.

ELLE M'A QUITTÉ!

romance adressée à mon bosquet.

AIR : Daphnis, au lever de l'aurore.

Arbres chéris de ma Fanchette,
Dans vos fleurs, au lever du jour,
Je trouvais l'image parfaite
De ses attraits, de mon amour.
Chaque jour à la fleur nouvelle
Son beau teint disputant le prix,
Elle était chaque jour plus belle,
Et moi chaque jour plus épris.

Mes arbres, ceux de ma maîtresse,
Pour former d'amoureux berceaux,
Semblaient se rapprocher sans cesse
Et mêler leurs tendres rameaux :
Même desir était le nôtre ;
Et, sous leurs rameaux enlacés,
A nous rapprocher l'un de l'autre
Nous étions toujours empressés.

Pour mieux vous embrasser encore,
Beaux arbres, vous croîtrez toujours;
A son lever toujours l'aurore
Sera témoin de vos amours.
Toujours une branche discrette
Pressera l'autre tendrement;
Mais vous ne verrez plus Fanchette
Dans ses bras presser son amant!

EPIGRAMME

contre les coiffures à l'enfant.

AIR : L'art à l'Amour est favorable.

CHEZ nous depuis quelques semaines
L'Amour sourit en tapinois
De voir moins de beautés romaines,
Et bien plus de jolis minois:
Suivant de la mode
Le code
Commode,
Tous les matins en se coiffant
On fait l'enfant. (*Bis.*)

LE PEINTRE EN PRISON,

ANECDOTE.

Air du rondeau du poëte satirique.

J'ENTRAIS dans Florence;
Une foule immense
Guettait la présence
D'un fier magistrat:
Un profond silence
L'annonçait d'avance;
Bientôt il s'avance...
Grand dieu! quel éclat!

Maintien grotesque,
Mine burlesque,
Me faisaient presque
Rire à son aspect;
Mais attendu que
Large perruque
Couvrait sa nuque,
Je songe au respect.

Notre homme se mouche;
Il ouvre la bouche;
Son discours me touche,
Et je m'attendris:
Mais une grimace
Lui gâtant la face,
Croiriez-vous qu'en place
De pleurer je ris.

On m'examine,
Et sur ma mine
Chacun devine
D'où vient ma gaîté:
On rit de même;
Ce bruit extrême
Rend pâle et blême
Notre homme irrité.

Il parle, on m'arrête:
Pour lui quelle fête!
Mais moi, peintre honnête,
Je fais son portrait.
Gaîment je le farde;
Chacun le regarde:
J'ai cru que la garde
Long-tems en rirait.

Puis on m'emmène,
L'on me promène,
Et l'on m'entraîne
Dans ce noir séjour.
Ah! la vengeance
Passe l'offense.
Oui, mais je pense
Que j'aurai mon tour.

De ce vieux visage
Je grave l'image;
Je n'ai pas l'usage
De perdre mon tems,
Et cette copie
Fera, je parie,
Rire sa patrie,
Encor dans cent ans!...

IMPROMPTU

en réponse à quelqu'un qui, en blâmant le titre du journal des *Gourmands* et des *Belles*, prétendait qu'on ne pouvait servir deux maîtres à la fois.

AIR : J'ons un curé patriote.

Pour vous, mes amis, je tremble,
Disait Gallus l'autre jour.
Quoi! vous prétendez ensemble
Servir Bacchus et l'Amour?
Avant un mois je vous vois
Perdre l'esprit et la voix.
On ne peut, (*bis*) on ne peut pas, je le crois,
Servir deux maîtres à la fois.

A notre serment fidèles,
Répondis-je, nous saurons,
En amans chanter les belles,
Et boire en joyeux lurons.
Près d'un séduisant minois
Et d'un tonneau champenois,
On peut bien, (*bis*) on peut bien, oui, je le crois,
Servir deux maîtres à la fois.

Le vrai bonheur de ma vie
Est de passer chaque jour
D'une table bien servie
Dans le boudoir de l'Amour.
Quand l'Amour éteint ma voix,
Pour la recouvrer je bois,
Et je peux, (*bis*) oui je peux bien, je le vois,
Servir deux maîtres à la fois.

Mais puisque l'Amour fait boire,
Puisque Bacchus fait aimer,
L'un sans l'autre a moins de gloire;
Ensemble ils doivent charmer.
Ces dieux joyeux, je le vois,
En commun ont fait leurs lois.
J'aime et bois, (*bis*) je le dois, et ce n'est pas là, je cr
Servir deux maîtres à la fois.

IMPROMPTU

accompagnant huit bouteilles de vin de dessert, présentées à ma mère le jour de sa fête.

AIR : Rendez-moi mon écuelle de bois.

Des fleuristes j'ai ce matin
Visité les corbeilles,
Et j'ai trouvé pour tout butin
Des fleurs très-peu vermeilles.
Point de bouquet... Pourtant j'en trouve un
De huit fleurs tout à fait pareilles,
Et pour lui conserver son parfum,
Je l'apporte en bouteilles.

ÉPIGRAMME

contre les coiffures à la Ninon.

AIR : Eh! non, non, non, ce n'est pas la Ninette.

POUR se mettre en renom
Chez nous mainte coquette
Se transforme en Ninon;
Mais près d'elle on répète :
Eh ! non, non, non,
Ce n'est pas là Ninette;
Eh! non, non, non,
Ce n'est pas là Ninon.

J'admire de Toinon
L'élégante toilette,
Les cheveux de Nanon;
Mais tout bas je répète :
Eh ! non, non, non,
Ce n'est pas là Ninette ;
Eh! non, non, non,
Ce n'est pas là Ninon.

C'est l'esprit, le bon ton,
C'est la grace parfaite
Qu'on vantait chez Ninon,
Et que chacun regrette.
Dans un chignon
Retrouve-t-on Niuette ?
Dans un chignon
Retrouve-t-on Ninon?

COUPLET

à une demoiselle qui portait un joli peigne ayant la forme d'une corbeille.

AIR : A moins que dans ce monastère.

PEIGNE en corbeille, heureux emblème!
Que tu sieds bien à la beauté !
Sur le front de l'objet que j'aime
Tu trompes mon œil enchanté :
En voyant sa bouche vermeille,
Son beau teint, ses vives couleurs,
Je crois voir un bouquet de fleurs
Qui s'échappe d'une corbeille.

LE CARNAVAL,

OU

LE MARDI-GRAS.

Moralité adressée aux amis des Belles et de la Table.

AIR : Toujours, toujours il est toujours le même.

Pour les papas,
Filles, fils, brus et gendres,
La vie, hélas!
N'est qu'un long Mardi-Gras.
Prends donc, quand tu pourras,
Mets et maîtresses tendres;
Et quand la mort aura
Sonné ton libera,
Son jour sera
Ton mercredi des Cendres.

IMPROMPTU

pour le mariage d'une jolie serrurière avec un jeune serrurier.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

QUAND chacun chante j'imagine
Que de chanter j'ai bien le droit...
Donner des *fers* à Mathurine
C'est se montrer *artiste* adroit.
Duval, prenant l'Amour pour guide,
Et par le desir enrôlé,
Du temple où le bonheur réside } *Bis.*
Prouve qu'il a trouvé *la clé.* }

Vous qu'Hymen généreux *enchaîne*,
Croyez-moi, fortunés époux,
Chez vous l'Amour verra sans *peine*
Des *serrures* et des *verroux.*
Si par le plaisir à toute heure
Chacun de vous est appelé,
Visitez souvent sa demeure,
Mais n'en perdez jamais *la clé.*

Jusqu'à seize ans une fillette
Sur l'hymen forme des soupçons;
On se tourmente, on s'inquiette,
Mais l'on n'apprend rien sans leçons.
Par cette énigme, Mathurine,
Vous n'aurez plus l'esprit troublé;
Demain matin, je le devine,
Vous en aurez trouvé *la clé.*

EPIGRAMME

contre les femmes qui suspendent à leur cou, par une longue chaîne, des pistolets en or dont le canon renferme un flacon.

Air de la Parole.

Lorsqu'un jeune amant à l'écart
Rencontrait jadis sa maîtresse,
Par un souris, par un regard
La belle exprimait sa tendresse.
Le beau sexe, usant contre nous
De l'armure qu'Amour lui forge,
Pour être plus sûr de ses coups
Ne donne plus un rendez-vous
Que le pistolet (*bis*) sous la gorge.

COUPLET D'ANNONCE

D'UN MÉLODRAME-VAUDEVILLE.

Air d'Arlequin afficheur.

NE cherchez pas beaucoup d'esprit
Dans l'ouvrage qu'on vous annouce ;
Il est mal conçu, mal écrit ;
A l'entendre il faut qu'on renonce :
J'en couclus qu'il doit réussir,
Si, renonçant à l'épigramme,
Vous voulez bien vous souvenir
Que c'est un mélodrame.

L'HEUREUX RÉVEIL.

Air du rêve des jeunes mariés.

J'AI rêvé qu'auprès d'une rose
J'étais devenu papillon :
Content de la métamorphose,
Je caressais rose et bouton ;
Et le réveil, par parenthèse,
Du bonheur ne m'a point privé :
Je suis dans les bras de Thérèse ;
Je crois que je n'ai pas rêvé.

LA SANTÉ,

CHANSON DE TABLE.

AIR : Aussitôt que la lumière.

HEUREUX celui qui s'honore
D'un rang, d'un titre important!
Cent fois plus heureux encore
L'homme toujours bien portant!
Bien vivre est un bon principe:
Messieurs de la faculté,
Dussiez-vous me prendre *en grippe*,
Je célèbre *la santé*.

A travailler pour la gloire
Je ne vois aucun plaisir;
Qu'importe que ma mémoire
Perce le siècle à venir!
Pendant le siècle qui passe
J'aime mieux être cité,
Non pour l'esprit et la grâce,
Mais, morbleu!... pour *la santé*.

On peut, sans être hérétique,
Sans blesser l'honneur divin,
Pour n'avoir pas l'air étique,
Fêter la table et le vin.
La médecine est trop chère;
Et, sans rhubarbe et sans thé,
C'est en faisant bonne chère
Que j'entretiens ma *santé*.

Si quelqu'un nous fait un crime
D'avoir Comus pour patron,
Montrons l'embonpoint sublime
De Panard et de Piron:
Sur leur face et dans leur style
On lira que la Gaîté
Est mère du Vaudeville,
Et fille de la *Santé*.

Quelle beauté grasse et fraîche
M'apparaît au sein des ris?...
Le lys, la rose et la pêche
Lui prêtent leur coloris:
Son doux regard nous attire;
Sur son front est la bonté;
Sur ses lèvres le sourire...
Mes amis, c'est la *Santé*.

Que les censeurs trop sévères
S'éloignent de ce séjour !
Remplissons gaîment nos verres.
Et vidons-les tour à tour.
Fidèle dans mon ivresse
Au refrain que j'ai chanté.
Pour ma *santé* je m'empresse
De boire à votre *santé*.

COUPLET

sur la mode de fabriquer des lits en forme de vaisseaux, auxquels les rideaux servent de voiles.

AIR : On compterait les diamans.

Mesdames, grâce aux nouveaux lits
Vous pourrez former une flotte
De mille vaisseaux fort jolis,
Dont l'Amour sera le pilote :
En voyant nos jeunes beautés
S'embarquer ainsi l'on devine
Que bien des gens seront tentés
De s'enrôler dans la marine.

LE CALCULATEUR GASCON,

OU

comme quoi le *Pont des Arts* offre aux gens éclairés le moyen de gagner de l'argent au lieu d'en dépenser.

AIR : Décacheter sur ma porte.

Dé cé pont quand jé m'approche
C'est un sou qué l'ou m'accroche ;
Mais, par un moyen neuf,
En traversant l'eau sur lé *Pont-Neuf*,
Jé mets *un sou* dans ma poche. (*Ter.*)

A mon retour, sans réproche,
Autré sou qué l'on m'accroche :
J'ai lé rémède au mal ;
En passant l'eau sur lé *Pont-Royal*
Jé mets *deux sous* dans ma poche.

LE MOYEN DE MAIGRIR.

Je souffre de me voir si gras :
Mon Dieu, n'est-il pas de remède
Pour sortir d'un tel embarras,
Et guérir le mal qui m'obsède ?
Du docteur Purgon, mon voisin,
J'attends aujourd'hui la visite,
Et comme il est bon médecin
Je maigrirai bien vîte.

REMERCIMENT

à un habitant de Sainte-Menehould, sur un envoi de pieds de cochon.

AIR : Ah ! si vous aviez vu M. de Catinat.

Les pieds farcis chez vous sont sur un fort bon p
Daignez sur ce pied-là croire à notre amitié :
Vous êtes bons vivans, nous sommes bons humai
Nous acceptons vos pieds, et vous baisons les m

CHANSONS,

RONDES ET VAUDEVILLES

DE TABLE

chantés aux Séances de la Société Epicurienne, qui ont lieu, le 20 de chaque mois, chez M. Balaine, restaurateur, rue Mandar, à l'enseigne du *Rocher de Cancalle.*

LA GOURMANDISE,

CANTIQUE GOURMAND

chanté à table lors de la première réunion des Épicuriens français.

AIR : Je ne veux la mort de personne.

JOYEUX gourmands, c'est avec vous
Que je suis vraiment dans mon centre ;
Pour chanter des momens si doux
Tout mon esprit est dans mon ventre.
Mes vers vous paraîtront charmans
Si votre appétit les aiguise :
On doit enchanter les gourmands
Lorsqu'on chante la gourmandise.

La gourmandise est un péché,
Nous dit-on... mais d'un tel système
L'auteur avait l'esprit bouché,
Et le gosier, je crois, de même.
Dans la bible et les almanachs
On verra, pour peu qu'on les lise,
Qu'en fabriquant nos estomacs
Le ciel créa la gourmandise.

La gourmandise a des amans
Très-nombreux au siècle où nous sommes;
Mais l'origine des gourmands
Remonte à la source des hommes:
Non contens des mets différens
Qu'ils pouvaient choisir à leur guise,
On sait que nos premiers parens
Nous ont damnés par gourmandise.

Je vois dans l'Ancien Testament,
Entre mille histoires gentilles,
Qu'Esaü se montra gourmand
En flairant un plat de lentilles:
Perdant un droit qu'il possédait,
Mais qu'un ventre bien né méprise,
Il devint son propre cadet,
Et rajeunit par gourmandise.

Que d'autres gourmands nos savans
Ont cité depuis bien des lustres!
Mais j'aime mieux les bons vivans
Que les défunts les plus illustres.
Toujours unis, toujours joyeux,
Buvons, mangeons; c'est ma devise:
L'esprit que j'apporte en ces lieux
N'est que l'esprit de gourmandise.

De nos banquets, de nos chansons
La gourmandise est le mot d'ordre: [1]
Si mes couplets ne sont pas bons,
Tant mieux!.... vous aurez de quoi mordre.
D'ailleurs, messieurs, dans un repas
Que voulez-vous qu'un gourmand dise?
On mange et l'on ne chante pas
Pour bien fêter la gourmandise.

MADRIGAL D'UN BUVEUR.

J'aime à rencontrer ma maîtresse
Et ma bouteille tour à tour;
Tour à tour je chéris l'ivresse
Et de Bacchus et de l'Amour:
Aussi près de vous ma bouteille
De plaisir m'enivre deux fois,
Quand l'aimable jus de la treille
Me réfléchit votre minois.

---

(1) Le mot *Gourmandise* avait été donné pour sujet de chanson.

LE 20,

RONDE BACHIQUE

pour le jour du Banquet des Gourmands.

Air de la marche de Frédéric à Spandau,
ou du vaudeville de madame Scarron,
ou du vaudeville de madame Favart,
ou enfin du Réveillon, chanson de M. Francis.

CHÉRISSONS,
Bénissons
Le jour mémorable
Où nous caressons
Pâtés, poissons
Et saucisons!
Nourrissons,
Engraissons
Notre muse à table!
A Bacchus laissons
Le soin d'animer nos chansons.
(*On reprend en chorus tout ce qui précède.*)

Gai refrain, rime facile
Se présentent sans effort
Au servant du Vaudeville
Dès qu'il tient un rouge bord...
Mais, malgré ses soins pour plaire,
Un chansonnier damoiseau
Ne fait que de l'eau claire
S'il ne boit que de l'eau.

(*Chorus.*)

Chérissons,
Bénissons
Le jour mémorable, etc.

Est-ce auprès des tonneaux vides
Que les Panards, les Gallets,
Nos devanciers et nos guides,
Tournaient leurs joyeux couplets?...
Amis, suivons leur système;
Un jour nous serons fameux:
Oui, pour chanter de même
Buvons d'abord comme eux.

(*Chorus.*)

Chérissons,
Benissons
Le jour memorable, etc.

Ici, pour suivre l'exemple
Des chansonniers d'autrefois,
Bacchus, nous t'offrons un temple;
Nous te fêtons tous les mois;
Nous consacrons à ta gloire
Un beau jour, un jour divin:
Pour chanter, rire et boire
Nous choisissons.... *le* 20.

(*Chorus.*)

Chérissons,
Bénissons
Ce jour mémorable, etc.

Le 20 nous rend l'alégresse,
La gourmandise et l'amour;
Le 20 nous met dans l'ivresse;
Est-il un plus heureux jour?
On lira dans notre histoire
Qu'il sut mettre de moitié
Le plaisir et la gloire,
Les arts et l'amitié.

(*Chorus.*)

Chérissons,
Bénissons
Ce jour mémorable, etc.

Amis, chez le gros Balaine
Accourons au jour prescrit ;
En buvant à cruche pleine
Du *vin* saisissons l'esprit :
Plongeons dans notre bedaine
Tous nos ragoûts favoris,
Et nous ferons sans peine
Des couplets bien nourris.

(*Chorus.*)

Chérissons,
Bénissons
Le jour mémorable, etc.

Ce beau jour (par parenthèse)
Nous rassemble à son déclin...
Pour nous remplir à notre aise
Il faut au moins un jour plein :
Que chacun de nous s'honore
D'en mieux recueillir le fruit!
Buvons avant l'aurore ;
Buvons après minuit.

(*Chorus.*)

Chérissons,
Bénissons
Le jour mémorable, etc.

En chantant la bonne chère,
En célébrant le vin vieux,
Bannissons au bruit du verre
Les romanciers ennuyeux :
Ennemis des bonnes choses,
Ces messieurs dans leurs repas
Ne chantent que.... *les roses*,
Et nous n'en mangeons pas.

(*Chorus.*)

Chérissons,
Bénissons
Le jour mémorable, etc.

Mais déjà *le* 20 s'écoule;
Il faut quitter le Caveau....
Pour nous y rejoindre en foule
Attendons *un* 20 nouveau.
Jurons tous, mes chers confrères,
De n'oublier aucun 20....
En jurant sur nos verres
Ne jurons pas en vain!

(*Chorus.*)

Chérissons,
Bénissons
Le jour mémorable, etc.

Avant de quitter le siège
Voyez-vous dans ces flacons
Ce jus qui pousse le liège ?...
Prenons, versons et trinquons;
Vidons, sans reprendre haleine,
Mille flacons à la fois...
Aujourd'hui chez Balaine
Nous buvons pour un mois.

(*Chorus.*)

Chérissons,
Bénissons
Le jour mémorable, etc.

Encore un coup !... c'est pour boire
A la santé de Panard ! [1]
Amis, à notre mémoire
Peut-être on boira.... plus tard:
Pour nous quel honneur suprême
Si l'on vient avec gaîté
Après notre mort même
Boire à notre santé !

---

(1) Le portrait de Panard embellissait cette séance.

(*Grand chorus.*)

Chérissons,
Bénissons
Le jour mémorable
Où nous caressons
Pâtés, poissons
Et saucissons!
Nourrissons,
Engraissons
Notre muse à table!
A Bacchus laissons
Le soin d'animer nos chansons!

LE BÉNÉDICITÉ D'UN GOURMAND,

ANECDOTE.

Montmaur, gourmand fameux, par ses bons mots cité,
Dînait chez un dévot et mangeait comme un diable;
Vers la fin du repas, le dévot irrité
L'interrompt et lui dit: Mais il est incroyable
Qu'on mange avec tant de voracité
Sans avoir dit encor son bénédicité!....
Eh quoi! reprend Montmaur, qui toujours coupe, coupe...
D'un devoir aussi saint je me suis écarté?....
Ah! je veux le remplir... Rapportez-moi la soupe!

MANGEONS!

CHANSON PHILOSOPHIQUE ET MORALE.

AIR : Au coin du feu.

Pour vivre dans le monde
Que de lois à la ronde
Nous nous forgeons !
Il n'en est qu'une à suivre,
Si nous voulons bien vivre,
Mangeons! Mangeons! (*Ter en chorus.*)

A vivre dans l'histoire,
A poursuivre la gloire
Quand nous songeons,
J'entends dame Nature
Qui tout bas nous murmure :
Mangeons! mangeons!

Les riches dans leurs terres,
Comme les pauvres hères
Dans leurs donjons;
Le haut, le bas étage
N'ont partout qu'un langage:
Mangeons! mangeons!

Entre mille systêmes
Que rarement nous-mêmes
Nous partageons,
L'un l'autre on se déchire...
On s'accorde pour dire :
Mangeons! mangeons!

Par des propos nuisibles
Combien de gens sensibles
Nous affligeons!
Rien n'est moins profitable
Que de parler à table :
Mangeons! mangeons!

Loin des repas étiques
Qu'en dîners politiques
Nous érigeons,
Dans nos joyeux asiles
Pour dîner plus tranquilles
Mangeons! mangeons!

Pour attendrir nos belles
Dans des peines mortelles
Nous nous plongeons.
Un lièvre pris au gîte
Devient tendre plus vîte :
Mangeons! mangeons!

Qu'on nous serve un potage,
Des ragoûts, du laitage,
Ou des goujons,
Ou bien qu'on nous apporte
Des ortolans... qu'importe;
Mangeons! mangeons!

Le Journal respectable
Que tous les mois à table
Nous rédigeons,
Doit, avant toute chose,
Dire en vers comme en prose:
Mangeons! mangeons!

TRINQUONS!

CHANSONNETTE BACHIQUE.

AIR : Bonjour et bonsoir, *ou :* Tarare Pompon.

Nous pouvons au dessert
Rimer malgré Minerve
Lorsque Bacchus nous sert
A former un concert:
Ayons donc en réserve
Quelques bons vieux flacons,
Et pour nous mettre en verve
Trinquons!

Le *vin* servit Panard
Mieux que l'*eau* du Permesse:
Un chansonnier *canard*
N'aurait pas eu son art.
Bacchus donne sans cesse
Le courage aux Gascons,
Aux auteurs la richesse....
Trinquons!

Des zéphyrs caressans
Quand l'haleine légère
Vient ranimer nos sens
Et nos gazons naissans,
Pour fléchir la bergère
Qu'en vain nous attaquons,
Au bois, sur la fougère
Trinquons!

Malgré Zéphire en pleurs,
Quand de longues journées
Sèchent par leurs chaleurs
Nos gosiers et nos fleurs,
Nos fleurs tombent fanées....
Nous qui les remarquons,
Pour fuir leurs destinées
Trinquons!

Forcés de nous rasseoir
Lorsqu'il tonne en automne,
Restons dans le pressoir
Du matin jusqu'au soir:
Pour oublier qu'il tonne,
En buveurs rubiconds,
Sur le cu d'une tonne
Trinquons!

Pendant nos longs hivers
Plus de jeux sur l'herbette ;
Nos prés, nos gazons verds
De neige sont couverts :
La vigne, qu'elle arrête,
Languit sous ses flocons ;
Mais.... la vendange est faite :
Trinquons !

Profitons des instans,
Trinquons dans le bel âge ;
Trinquons lorsque le Tems
Vient nous rendre impotens ;
Et pour le grand voyage
Quand nous nous embarquons,
Gaîment sur le rivage
Trinquons !

MONSIEUR BALAINE,

OU LE

RESTAURATEUR DU ROCHER DE CANCALLE,

chansonnette en l'honneur de notre hôte,

AIR : Mon père était pot.

avec accompagnement de vin de Champagne.

CHANTONS gaîment l'hôte joyeux
Du Rocher de Cancale :
Pour tous les goûts, à tous les yeux
Que de mets il étale !
S'il nous faut un œuf,
S'il nous faut un bœuf
Sa cuisine en est pleine ;
Mais surtout songeons
Qu'un plat de goujons
Ne vaut rien sans *Baleine*.

A notre hommage aucun traiteur
N'obtint les mêmes titres :
On devient son admirateur
Dès qu'on aime les huîtres.

Je n'ai qu'un desir ;
Pour entretenir
Nos bouches toujours pleines,
Je serais d'avis
Qu'il vînt à Paris
Trois ou quatre *Baleines.*

Balaine fait tout avec soin,
Et ne perd point la tête :
Si de salade on a besoin,
Crac.... sa raiponce est prête.
Sur sa carte on lit :
Mâche, pisseulit,
Cresson, barbe, romaine.
La salade plaît,
Surtout quand elle est
A l'huile de *Baleine.*

De l'entremets jusqu'au dessert
Rien ne manque à sa gloire ;
Chaque nouveau vin qu'il nous sert
Nous excite à mieux boire.
J'estime d'abord
Ce vieux rouge bord
Que je bois d'une haleine;
Et quant au vin blanc,
Le blanc le plus franc
C'est le blanc de *Baleine.*

Je me rappelle que Jonas,
Logé dans sa Baleine,
Après trois jours sortit moins gras
Du sein de la vilaine:
En un jour ici
Je prends, dieu merci,
L'embonpoint de Silène.
Pourquoi dans ce cas
Jonas n'a-t-il pas
Choisi notre *Baleine?*

A MES FRÈRES EN GOURMANDISE.

Fortement pincé par la grippe
Depuis notre dernier repas
J'ai suivi ce fatal principe:
Buvez de l'eau... ne mangez pas...
Amis, je n'en suis pas plus gras:
Mais si c'est un mal nécessaire,
La grippe a du moins eu bon nez,
Puisqu'elle a bien voulu me faire
Sa visite entre deux dînés. [1]

(1) Du 20 d'un mois à un autre.

LES HIRONDELLES,

CHANSON

SUR UN MOT DONNÉ.

AIR : Dans ce salon où du Poussin.

Des hirondelles, chers gourmands,
Que voulez-vous que je vous dise ?
Ces oiseaux, chéris des amans,
Flattent bien peu la gourmandise.
Dans nos repas, dans nos chansons
A nos statuts soyons fidèles :
Poursuivons gaîment les dindons ;
Laissons voler les *hirondelles !*

Aux oiseaux qu'on ne peut manger
Jamais, morbleu ! je ne m'attache :
Par ce trait vous pouvez juger
Que je suis un gourmand sans tache.
Mangeons les chapons bien nourris,
Des fainéans parfaits modèles ;
Mangeons pigeons, perdreaux, perdrix ;...
Laissons voler les *hirondelles !*

Les hirondelles dans nos murs
Viennent dès que parait l'herbette,
Jusqu'au tems où les raisins mûrs
Doivent tomber sous la serpette :
De l'hiver craignant le danger,
On les voit fuir à tire-d'ailes :
C'est le moment de vendanger....
Laissons voler les *hirondelles !*

Qui donc voudrait les attraper?
Ce projet ne serait pas sage,
Lorsque nous laissons échapper
Tant d'autres oiseaux de passage...
En attendant qu'il soit permis
D'enchaîner à jamais nos belles,
Et de fixer nos bons amis,
Laissons voler les *hirondelles !*

Nous laissons voler les hibous,
A l'air sournois, au regard sombre ;
Nous laissons voler les coucous,
Dont chaque jour grossit le nombre ;
Nous laissons voler les vautours,
Aux griffes longues et cruelles ;
Nous laissons voler les Amours....
Laissons voler les *hirondelles !*

LES ROIS,

CHANSONNETTE.

Air du vaudeville de Jean Monet.

Pour fêter les rois on mange,
Pour fêter les rois on boit.
Amis, que chacun s'arrange
Pour bien faire ce qu'il doit !
Ces bons rois
Etaient trois :
Loin d'en vouloir rien rabattre,
Moi je mange comme quatre,
Et comme quatre je bois.

Quoique le faste environne
Les rois, leur trône et leur cour,
Je veux, si l'on me couronne,
Que ce soit pour un seul jour;
Que ce soit
Sous ce toit.
Vous ne me verrez prétendre
Au trône que pour entendre
Souvent dire le *roi boit!*

Je suis un roi bon apotre ;
Car, mes amis, entre nous,
Si le sort en nomme un autre
Je ne m'en sens point jaloux :
Quel qu'il soit,
On me voit
Prosterné devant sa gloire ;
Plus le roi me verse à boire,
Plus je chante le *roi boit !*

FAUT-IL SE MARIER?

DIALOGUE ENTRE DEUX GOURMANDS.

Je prends femme : elle est jeune et sage ;
Et puis, j'en conviendrai tout bas,
Cet hymen a son avantage ;
C'est que le jour du mariage
On nous promet un grand repas.
— Pour un repas quelle folie
D'aller ainsi vous enchaîner !
Au tendron qui vous fait envie
Songez donc qu'il faudra donner
Tous les jours, hélas! de la vie
La moitié de votre diner.

LE CONSEIL D'ARRONDISSEMENT,

CHANSONNETTE

adressée à mon père, membre de la Société des Gourmands, qui craignait que le *conseil d'arrondissement*, dont il fait partie, ne l'empêchât d'assister à l'un des dîners de notre Société.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Mon dieu, quelle mouche vous pique !
Au loin pourquoi vous confiner,
Et songer à la politique
Lorsqu'il s'agit d'un bon dîner ?
Rappelez-vous donc la morale
Et la règle d'un vrai gourmand :
Il doit au Rocher de Cancalle
Trouver son *arrondissement*.

Quittez pour un jour les affaires;
Accourez, gaillard et joyeux;
Accourez avec vos confrères
Boire et manger à qui mieux mieux!
Pour peu qu'un estomac raisonne,
Le vôtre verra sûrement
Dans le *conseil* que je vous donne
Un *conseil d'arrondissement.*

LE GOURMAND DÉRANGÉ,

ANECDOTE.

N'AVEZ-VOUS pas connu Beauveau?
C'était un gourmand respectable.
Un jour il était seul à table
Devant une tête de veau.
On annonce madame Hortense....
Ah, parbleu! je suis occupé,
Dit Beauveau d'un air d'importance;
Revenez quand j'aurai soupé.
Je vois pourquoi Monsieur tempête,
Reprit la belle sans bouger;
J'ai vraiment tort de déranger
Un aussi joli *tête à tête.*

LA BROCHE,

CHANSON DE CUISINE.

AIR : L'homme ici-bas est voyageur,
ou : En scène je suis un héros,
ou enfin : Dans ce salon où du Poussin.

De rimer quand j'ai le projet
Je prends la plume avec courage ;
Je choisis un heureux sujet,
Et je me mets vîte à l'ouvrage :
Or, je me dis, en remarquant
Que du dîner l'instant approche :
« *La broche* est un sujet piquant ;
« Je puis donc me mettre à *la broche.* »

J'ai tourné maint couplet gaillard,
Mainte chansonnette légère ;
J'ai tourné le noir *Corbillard,* [1]
Et le galant *Vélocifère...* [2]
A ta marotte, cher Momus,
Permets encor que je m'accroche ;
Avec Bacchus, avec Comus
Viens m'aider à tourner *la broche.*

(1-2) J'ai effectivement fait des chansons sur ces *voitures publiques.* Voyez le Ballon d'Essai et le Ballon Perdu, auxquels ce volume fait suite.

Bien fou qui va se promener,
Armé d'un tube à double verre,
Pour savoir qui Dieu fait tourner
Ou du Soleil ou de la Terre!
Ignorant au plus haut degré,
Dût-on m'en faire le reproche,
J'en conviens, tout tourne à mon gré
Lorsque je vois tourner *la broche*.

D'Ursule on vante les appas;
Ses dîners seuls font ma conquête,
Et quand chacun songe tout bas
A lui faire tourner la tête,
Moi, bien loin de former des vœux
Pour attendrir ce cœur de roche,
Je ne lui parle de mes feux...
Que pour faire tourner sa *broche*.

Deux rimeurs, dont l'esprit n'est pas
Beaucoup mieux nourri que leur panse,
Disent qu'à nos joyeux repas
« *Un dindon vient sans qu'on y pense.* »[1]

---

(1) *Souvent au dîner des Gourmands*
Un dindon vient sans qu'on y pense.

Tel est le refrain du *plus joli* couplet d'une pièce dont nous ne voulons pas nommer les auteurs.

Ont-ils voulu nous faire affront?...
Pour nos dîners est-ce un reproche?...
Non; j'en conclus qu'ils y viendront
Un jour... en sortant de *la broche.*

Rien ne vaut les dindons rôtis;
S'ils nous manquaient... Dieux! quel dommage!
Alors, je vous en avertis,
Nous verrions un bien grand carnage!...
Ah!... de toutes parts égorgés,
Plumés, bardés, de proche en proche,
Parmi ceux qui les ont mangés
Combien j'en retrouve à *la broche!*

Quand par malheur je serai mort,
Maître Pluton, je te l'avoue,
Je ne veux pas subir le sort
D'Ixion tournant sur sa roue:
Eloigné dans ton noir tripot
De Sisiphe tournant sa roche,
Tiens... sans tourner autour du pot,
Charge-moi de tourner *la broche.*

SE DÉCARÊMER,

VAUDEVILLE.

Air de la *romance*.... du *Pied de Mouton*, *ou* du vaudeville du Rémouleur et la Meunière.

Je n'ai pu chanter *le Carême;*
Le sujet m'a paru trop sec;
Son air maigre et sa face blême
M'ont *subitò* fermé le bec.
A sa fin l'*abstinence* touche;
Je sens ma voix se ranimer:
Comment ne pas ouvrir la bouche } *Bis.*
Lorsqu'il faut se *décarêmer!* }

Laissant passer vingt mélodrames
Sans leur donner un *coup de dent*,
J'ai paru *sobre*... d'épigrammes;
On m'a trouvé *trop peu mordant.*
Contre ces monstres de la scène
J'aurais bien fait de m'escrimer,
Et *le Pied de Mouton* sans peine
Aurait pu me *décarêmer.*

De Crac vante sa race antique ;
Comme un seigneur il est logé ;
Mais dans son castel magnifique
Il observe un *jeûne* obligé.
« Les grandeurs comblent mon envie,
« Se dit-il ; mais pour m'y former,
« Au moins uné fois dans ma vie
« Jé voudrais mé *décarêmer.* »

Avec une rigueur extrême
Grippardin prescrit à ses clercs
De jeûner pendant le *Carême;*
Alors ses profits sont tout clairs.
Cependant il a l'ame bonne ,
Et ses clercs doivent l'estimer ;
Lorsque Pâques vient il leur donne...
Du pain pour se *décarêmer.*

Melpomène est en *pénitence;*
Et, malgré ses nombreux essais,
Souvent elle fait *abstinence*
De chefs-d'œuvres et de succès.
A *jeûner* ainsi le parterre
N'a jamais pu s'accoutumer ;
Il attend qu'un *petit* Voltaire
Vienne enfin le *décarêmer.*

Au vieux *Dorilas* enchaînée,
Agnès, dans l'âge des amours,
Au triste banquet d'hyménée
Fait *maigre chère* tous les jours;
Mais comme un *jeûne* trop austere
Finirait par la consumer,
En secret le dieu de Cythère
Prend soin de la *décarémer.*

En vrai pélerin de Saint-Jacques,
Quittant la broche et le tonneau,
Un Gourmand doit-il jusqu'à Pâques
Croquer du pain, boire de l'eau?
Nargue d'un si vilain systême!
Je veux, loin de m'y conformer,
Pour mieux supporter le *Carême*
Tous les jours me *décarémer.*

Les jeûneurs, les buveurs d'eau claire
Vont sans plaisir aux sombres bords,
Et n'offrent au gourmand Cerbère
Que de *maigres* et tristes corps.
Ne *jeûnons* jamais... et j'espère,
Quand il viendra nous réclamer,
Que nous offrirons à Cerbère
De quoi se bien *décarémer.*

LE RAT,

impromptu en réponse à l'envoi d'un *pâté de perdrix aux truffes* de la façon de M. le Rat, pâtissier célèbre établi à Paris, rue Montmartre, au coin de celle des Fossés du même nom.

Air : Ça n' se peut pas.

Trop long-tems la cour et la ville
Ont dit et redit : *C'est le chat!*
Ce proverbe, vraiment futile,
Méritait peu qu'on l'affichât.
Le chat ne fait rien qui l'honore :
Fallait-il donc qu'on l'honorât ?
Je connais un nom plus sonore,
Et c'est... le Rat ; oui, c'est le Rat.

Si d'un pâté, si d'une tourte
Vous desirez faire l'achat,
Du bon faiseur l'adresse est courte,
Chers gourmands, ce n'est pas *le chat!...*

L'artiste dont la main savante
Mériterait qu'on l'adorât ;
Le pâtissier que chacun vante,
Ah! c'est le Rat.... oui, c'est le Rat.

Qui prépare le mieux les truffes? ..
Me répondrez-vous : *C'est le chat!*. .
Vous seriez des gourmands tartuffes,
Bien dignes qu'on vous écorchât!
Aux yeux du dieu de la marmite,
Moi je serais un *scélérat*
Si je ne m'écriais bien vite :
Ah! c'est le Rat...., oui, c'est le Rat.

Je l'estime tant, qu'à toute heure
Je voudrais qu'il me débauchât.
Je vais indiquer sa demeure;
Car il faudrait qu'on la cherchât.
Traversez le quartier Montmartre,
Et consultez votre odorat....
Que sentez-vous?... Amiens ou Chartre ;[1]
Non, c'est le Rat... non, c'est le Rat.

---

(1) Amiens et Chartres sont célèbres par leurs pâtés ; mais M. le Rat, à lui tout seul, vaut ces deux villes.

L'EMPRUNT GOURMAND,

ANECDOTE.

Certain gourmand dînait chez un confrère,
Et mangeait dru, mais petit à petit,
Avant de voir finir la bonne chère,
Il voit, hélas! finir son appétit.
Vous concevez sa tristesse profonde.
En soupirant il arrête ses yeux
Sur un objet charmant, de forme ronde,
Sur un objet vraiment digne des dieux,
Objet créé pour le bonheur du monde...
C'est un pâté venu de Périgueux.
Pauvre pâté ! C'est en vain qu'il étale
Tous ses attraits. Notre gourmand contrit,
Réduit au sort du malheureux Tantale,
N'ose l'ouvrir, y goûter qu'en esprit.
« Les bras croisés faut-il que je demeure,
« Quand un pâté se trouve sous ma main ! »
Se disait-il. « Quoi! le sort inhumain,
« Sans en manger, prétend-il que je meure?
« Ne mourons pas... pour en manger demain. »

Il dit, se lève et fuit loin de la table;
Mais du pâté l'image le poursuit :
Un songe heureux, un songe délectable
A ses desirs l'offre pendant la nuit.
Il en mangeait, plus content que la veille;
Il en mangeait, et s'en trouvait fort bien.
Tout en mangeant par malheur il s'éveille;
Triste surprise... il ne mange plus rien !
Dès le matin notre rusé compère,
Plein d'appétit, plus léger que Zéphir,
Vole tout droit chez le propriétaire
Du fin pâté, l'objet de son desir.
« Mon cher ami, dit-il, on m'assassine.
« En me couchant je n'ai pu deviner
« Que des amis, un oncle, une cousine
« Viendraient exprès chez moi pour déjeûner.
« Quel embarras ! je n'ai rien dans l'office.
« Mais, mon ami, je connais ta bonté;
« Tu peux me rendre un important service :
« Jusqu'à demain prête-moi ton pâté. »

ÉLOGE DE SAINT ANTOINE,

l'un des patrons des Gourmands,

ROMANCE DE TABLE.

AIR : L'hymen est un lien charmant. *(De Léonce.)*

Des gourmands chantons le patron,
Chantons le joyeux saint Antoine !
Quel bon patron pour nous... qu'un moine
Bien gras, bien portant et bien rond ! (*Bis.*)
Il eut des vertus en partage ;
Il se comporta chastement ;
Il fit plus d'un pélerinage...
Et je dois surtout rendre hommage,
En ma qualité de gourmand, } *Bis.*
A son compagnon de voyage ! }

Buvons tous pour notre santé,
A la santé de saint Antoine !
Versons du vin... et le bon moine
Approuvera notre gaîté.

De bon vin il faisait usage,
Lorsqu'il priait dans son caveau:
Suivons l'exemple utile et sage
D'un si vertueux personnage;
Et comme lui réservons l'eau
Pour son compagnon de voyage!

Si ce grand Saint venait nous voir,
Et voulait une place à table,
Nous avons l'humeur charitable,
Nous saurions bien le recevoir.
Quoique dans son riche hermitage
Il ait toujours fort bien vécu,
Ce dîner lui plairait, je gage;
Mais s'il en voulait davantage,
Nous mettrions la broche... au cu
De son compagnon de voyage.

LA FIN DU MONDE,

CHANSONNETTE

faite *le jour* où le monde devait finir, et chantée le *lendemain* et les jours suivans.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Le monde aujourd'hui va finir ;
Certains sorciers nous le font craindre :
Hélas ! il faut en convenir,
Le pauvre monde est bien à plaindre !
Vous allez chanter cependant
Vénus et Bacchus à la ronde :
Moi je vais, de peur d'accident,
Commencer par *la fin du monde.*

Finirons-nous si promptement ?
Mes amis, j'ai peine à le croire,
Quand nous possédons amplement
De quoi manger et de quoi boire.
Je prédis, sans être bien fin,
Que chez Balaine, où tout abonde,
Je verrai la fin de ma faim
Avant de voir *la fin du monde.*

En me restaurant aujourd'hui
Au plus doux espoir je me livre.
Grand Balaine, sois notre appui!
Long-tems encor nous pourrons vivre.
Oui, nos sorciers sont des menteurs:
Des dieux la sagesse profonde
A créé les restaurateurs
Pour éloigner *la fin du monde*.

Jeunes beautés, si mes discours
N'ont point dissipé vos alarmes,
Au dieu de Gnide ayez recours;
Ce dieu protégera vos charmes:
De ce *monde* il est le soutien;
Par lui *Rose*, *Agathe* et *Raymonde*
Ont déjà trouvé le moyen
De reculer *la fin du monde*.

Vivons donc tous de notre mieux
Sans écouter les astronomes;
Ce qu'on prépare dans les cieux
Ne peut être vu par les hommes:
Respectons le pouvoir divin
En attendant qu'il nous inonde;
Fêtons l'Amour, chantons le vin,
Puis... *après nous la fin du monde*.

TOUJOURS VA QUI CHANTE,

VAUDEVILLE.

AIR : Que j'aime à voir un corbillard, *ou* du Pas redoublé de l'infanterie.

QUOIQU'ON ait dit chez nos aïeux
« Et toujours va qui danse, »
On se lasse, quand on est vieux,
De sauter en cadence;
Mais quand l'Amour la met en train,
La vieillesse, tremblante,
Chante encore un galant refrain...
Et toujours va qui chante!

Après *quatre-vingt trois* hivers
Laujon, [1] toujours aimable,
Fait, par ses chansons et ses vers,
Le charme d'une table;
Long-tems il vivra bien portant:
Cet espoir nous enchante;
Sur terre il voyage en chantant...
Et toujours va qui chante!

---

(1) Président de la Societé Epicurienne, M. Laujon, doyen des chansonniers vivans, n'en est pas le moins gai. On le rencontre toujours chantant, toujours de bonne humeur; et l'hommage que je lui rends ici lui est dù sous tous les rapports.

Mathurin cheminait la nuit
Pour gagner sa retraite;
Près d'un bois il entend du bruit,
Soudain la peur l'arrête:
A sa mémoire, par bonheur,
Un refrain se présente;
Il chante, il marche, il n'a plus peur...
Et toujours va qui chante!

Lise plaisait fort à Bastien;
Mais Lise était rebelle:
Bastien soupirait; hélas! rien
N'attendrissait la belle.
Bastien se met à composer
Une chanson touchante;
Il chante, il obtient un baiser...
Et... toujours va qui chante!

Nicodème aveugle, indigent,
Sans parens, sans asile,
Pour obtenir un peu d'argent,
Entonne un vaudeville;
Il ne peut oublier pourtant
La faim qui le tourmente,
Mais il la fait taire en chantant...
Et toujours va qui chante!

Partout de nos vaillans guerriers
  On vante les conquêtes;
Partout des myrtes, des lauriers
  Viennent parer leurs têtes:
Chez Bellone et chez les Amours,
  Leur tactique est savante;
Ces lurons-là chantent toujours...
  Et toujours va qui chante!

Chantons, chantons, heureux Français,
  L'Amour et la Victoire!
Mêlons au bruit de nos succès
  Mille refrains à boire!
De Bacchus à grands flots versons
  La liqueur ravissante;
Le vin fait naître les chansons...
  Et toujours va qui chante!

ÉPILOGUE.

Il est bien tems de m'arrêter;
  J'ai fini mon volume,
Et pour jamais je vais quitter
  Ma musette et ma plume.
Messieurs, parlez-moi sans façon,
  Ce serment vous enchante?...
Oui, mais je le fais en chanson...
  Et toujours va qui chante!

FIN.

TABLE.

Pages

FIN.